

# LE SAMEDI

70e année, No 43, Montréal, 28 février 1959

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

- Montréal à la verticale,  
par JACQUES COULON
- Yoland Guérard et sa belle carrière,  
par ODETTE OLIGNY
- Pêle-Mêle Magazine
- Roman sentimental complet  
LA REVANCHE DU COEUR, par L.-S. JUNOD

10  
cents

Maquette de la future Place Ville-Marie en voie de construction à Montréal



# Coeur à tout

par JACQUELINE

On envoie ses questions à :

JACQUELINE, Magazine "Le Samedi",  
975, rue de Bullion, Montréal, Qué.

♥ J'ai dix-sept ans et je sors avec un jeune homme de vingt-trois ans. Je l'aime assez pour l'épouser mais j'ai une peur folle d'avoir des enfants. Ce n'est pas que je les déteste mais je crains la maladie. Je sais qu'un mariage sans enfant n'est pas un mariage heureux et j'ai peur de perdre mon ami en lui disant cela. C'est pour cela que je vous écris. Donnez-moi un bon conseil.

Fleur de mai

R.—Ce n'est pas en refusant de vous marier que vous allez éviter la douleur physique. Elle guette tout être humain, dans la maladie comme dans l'accident que personne ne peut prévoir. Votre devoir de chrétienne et votre devoir d'épouse vous forcent d'accepter la maternité; si vous n'avez pas le courage de le faire il faut en prévenir ce jeune homme avant qu'il soit trop tard. Que préférez-vous? Une vie seule (avec un petit confort égoïste) à l'enrichissante vie familiale, où l'on vous rend en respect et en tendresse ce que vous avez fait pour la créer. Les douleurs de l'accouchement sont moins dures qu'autrefois et l'on fait tout pour les adoucir. Parlez-en à un médecin et demandez-lui si vous êtes constituée normalement pour cet acte. Allons! il faut du courage — même pour être heureux.

♥ Pouvez-vous me donner l'adresse d'un professeur de ballet à Montréal. Cela me rendra un grand service. J'aimerais consacrer tous mes loisirs à cet art.

Ballerina

R.—Il m'est défendu de donner l'adresse d'un professeur au détriment d'un autre, sinon on m'accuserait de favoritisme. Dans un hôtel de votre ville, vous trouverez l'annuaire du téléphone (celui des maisons d'affaires) de Montréal. Consultez-le à la section « Danse » ou « Dancing » (page 220), et lisez l'annonce attentivement afin de faire la différence entre les professeurs de danses de salon, danses à claquettes, danses espagnoles, mouvements rythmiques, etc. et le ballet classique qui a, seul, le droit de porter ce nom.

♥ Voilà une autre de vos petites filles qui vient vous demander de l'écouter avec compassion. J'ai dix-sept ans et suis très jolie mais ne me crois pas normale car plusieurs de mes amies me disent que je suis folle et que je devrais me faire soigner. Voilà pourquoi: je n'ai pas d'amis car tous les garçons que je rencontre me dégoûtent. Ils veulent nous embrasser, nous toucher sans même nous connaître. Je les repousse, eux et leurs sales avances. Je crois trop en l'amour, je le place trop haut pour désespérer de rencontrer quelqu'un qui me comprenne: Un vrai copain plein d'amitié et de compréhension à qui l'on puisse confier ses chagrins et ses joies, ses succès et ses échecs. Et, etc. Je voudrais un jour fonder un foyer idéal avec un homme respectueux, s'il y en a envers les femmes. Dites-moi, je vous en supplie, s'il faut vraiment que je me fasse soigner ou si je suis normale.

Sentimentale dégoûtée

R.—Entre la folie de vos amies (qui se laissent tripoter par Pierre, Jean, Jacques, et qui arrivent au mariage plus ou moins étreintes)

et la vôtre qui croit au pur esprit des hommes, il y a votre sagesse que je préfère mais qu'il ne faudrait pas pousser trop loin. Le jeune homme tendre et respectueux que vous rencontrerez bientôt, j'en suis sûre, est aussi un être humain, doté d'émotions et de réactions physiques qu'il faudra accepter dans une mesure raisonnable si vous voulez vous entraîner au don total du mariage. Ainsi, un jeune homme attend quelque mouvement spontané comme un baiser, lorsqu'il sort sérieusement avec une jeune fille. Sinon, il craindrait d'avoir une femme frigide, ce qui est aussi sérieux pour son malheur et le vôtre. Gardez votre réserve et changez d'amies. Celles que vous fréquentez ne sont pas de bon conseil.

♥ J'ai fait mon cours d'Institut familial. Ayant étudié la couture, j'y ai pris goût et je désire devenir modiste. Pourriez-vous me dire s'il existe des concours dans ce domaine et qui pourrait m'aider à y prendre part. Par ailleurs, existe-t-il, à Montréal, des écoles de Haute Couture qui donnent des cours par correspondance et leur adresse, s.v.p.

Anxieuse de savoir



R.—Couturière et modiste sont deux choses différentes: la première fait des robes et l'autre, des chapeaux. Si je comprends bien, ce sont les robes qui vous intéressent. Il n'existe pas, malheureusement, de cours par correspondance dans l'annuaire du téléphone. Je me suis informée à l'École des Arts et Métiers (directeur: M. Gérard Le Testu), 1265 rue St-Denis, Montréal, qui pourra vous renseigner, mieux que moi, sur les conditions des cours du jour et du soir. Écrivez également à l'École Ménagère provinciale (directrice: Mlle Germaine Gloutnez) qui était autrefois coin Berri et Sherbrooke. On fera suivre votre lettre car trois appels successifs à différents bureaux du Gouvernement n'ont pu me donner de réponse satisfaisante.

♥ Je viens vous demander une chose que je ne comprends pas très bien. Je connais un beau et grand jeune garçon qui est très timide. Je l'aime et je crois que c'est réciproque. Quand je le rencontre dans la rue, il me regarde dans les yeux; je reste figée et je sens en moi passer des frissons. Je pense beaucoup à lui et me sens attirée vers lui. Que signifient ces frissons et cette attirance? Que signifie le prénom MICHEL? Pouvez-vous me dire mon caractère par mon écriture?

Froufrou qui attend son prince charmant

R.—Je ne suis pas graphologue mais votre lettre trahit un tempérament ardent, un caractère généreux, et des idées romantiques de petite fille. Espérons que vous l'êtes et que l'hiver vous a un peu refroidie. Il faut être bien exaltée ou avoir le sang particulièrement chaud pour frissonner en rencontrant le regard d'un beau et grand garçon... qui, par surcroît, est timide. Il ne vous reste plus qu'à lui demander l'heure ou la direction d'une rue pour le décider à vous parler. Espérons que « son langage sera aussi beau que son plumage » et que votre ardeur ne le mettra pas en déroute.

♥ J'ai longtemps hésité avant de vous écrire mais je trouve vos réponses si justes et si encourageantes que je viens à mon tour vous raconter ma vie et vous demander conseil. Mariée depuis quatre ans...

Jeannot

R.—Votre problème est le plus insoluble que j'aie eu à résoudre car vos relations avec vos beaux-parents se compliquent du chantage moral qu'ils exercent sur votre mari en lui promettant de « se donner » d'ici cinq ou six ans, et se l'attachant par tout ce qu'il a mis de travail sur leur terre et la maison. Ne pourriez-vous pas lui écrire une lettre comme celle que vous m'avez adressée et lui demander de la lire à tête reposée? Il serait sûrement touché (à moins d'être un vilain homme) par ce que vous dites des enfants que vous aimeriez avoir et dont l'égoïsme de sa mère vous prive. Belles-mères et brus font rarement bon ménage et celle qui a le haut du balai s'en tire mieux que l'autre. Dans votre cas, vous avez le dessus puisque vous habitez chez eux et je crois, malheureusement, que vous le garderez après qu'ils auront tenu leur promesse de se donner. Les autres enfants et la famille auront pris l'habitude de venir se promener chez vous et vous continuerez à travailler du matin au soir, comme vous dites. Le seul moyen de vous affirmer est d'avoir votre propre famille. Jouez un peu la comédie pendant votre grossesse afin qu'on ne vous impose pas tant de travail supplémentaire et occupez-vous exclusivement de votre tâche personnelle. Si votre mari ne veut pas partir de la maison, faites-vous un havre au milieu de celle-ci et essayez de fermer les yeux sur le reste. C'est bien joli de ne pas faire de discordes entre vos beaux-parents et votre mari, mais il ne faut pas que ce soit au prix de votre propre paix et bonheur conjugaux. Je vous souhaite du courage et une petite famille bien à vous. Quand ce sera fait, votre mari saura bien la défendre contre les autres.

**L**A question se pose maintenant inéluctablement : faut-il être « pour » ou « contre » la peine capitale ?

Les différents pays où cette peine est encore en vigueur procèdent de diverses manières pour supprimer leurs criminels. Pendaïson, guillotine, chambre à gaz, chaise électrique, etc. . . . Partout, on s'applique à « faire mourir sans faire souffrir », selon les derniers mots de la technique moderne.

D'autres pays, par contre, préfèrent enfermer leurs assassins « à vie ». On sait toutefois ce que « à vie » veut dire dans ce cas. Trente, vingt, quinze années de prison. Ou parfois moins encore.

Les deux systèmes ont leurs partisans et leurs détracteurs. Les partisans de la peine de mort, que l'on désigne couramment sous le nom d'« anti-abolitionnistes », et les autres, les « abolitionnistes ».

« Que Messieurs les Assassins commencent par donner le bon exemple ! » disent les anti . . .

Cette phrase, c'est l'un des arguments masquée des « anti ».

« Cet homme qui a tué l'un de ses semblables » disent-ils, « il n'est que juste qu'il soit tué à son tour. Oeil pour oeil, vie pour vie ! » C'est l'antique loi du talion, qui prévaut encore en Angleterre.

Deuxième argument : on a supprimé la peine de mort dans certains pays ? D'accord ! Mais ces pays ont pu agir de la sorte précisément parce que la peine de mort a effrayé les criminels en puissance ! D'où réduction sensible de la criminalité. Et jamais on ne saura le nombre de crimes que la menace de la peine de mort a empêché de commettre . . .

Troisième argument : tout le monde est d'accord pour dire que l'assassinat est l'un des plus grands crimes qui puissent se commettre. Il est donc logique qu'au plus grand crime s'applique le plus grand châtement. L'emprisonnement à vie n'est pas la plus terrible des peines existantes. Le prisonnier conserve toujours l'espoir d'une grâce, même si celle-ci doit intervenir dans les dernières années de son existence. La peine de mort est bien le plus redoutable des châtements existants. La preuve c'est que tous les Codes de Justice Militaire l'ont prévu pour sanctionner les manquements les plus graves en temps de guerre : espionnage, abandon de poste devant l'ennemi, etc. . . .

Quatrième argument : la peine de mort est légitime. Dire que la société n'a pas le droit de priver l'un de ses membres de la vie, est un non-sens. Car dans ce cas, elle ne pourrait pas non plus le priver de liberté. Les exécutions capitales se justifient donc

pleinement, comme les autres manifestations de la défense sociale.

• • •

« Le droit de tuer ne nous appartient pas », s'exclament en revanche les abolitionnistes.

Pour étayer leur point de vue, les détracteurs de la peine capitale ne manquent pas d'arguments. Il semble même que le nombre dépasse celui des anti-abolitionnistes.

Un de leurs arguments favoris est le suivant :

« La société ne dispense pas la vie à ses membres. Elle n'a donc aucun droit à trancher le fil de cette vie. D'autre part, la peine de mort est injuste, parce que définitive. Elle ne peut être proportionnée à la faute. Qu'un assassin ait tué deux fois ou six fois, on ne peut le guillotiner, le pendre ou l'asphyxier qu'une seule fois.

C'est également une peine irréparable. En ce sens que si le condamné a été l'objet d'une erreur judiciaire, celle-ci ne pourra en aucun cas être réparée. La dernière exécution capitale qui eut lieu en Belgique en 1863, fut celle d'un innocent. La peine de mort est une peine parfaite, parce que absolue et définitive, mais elle est édictée par une Justice qui, quoi qu'on en dise, est loin d'être parfaite, donc sujette à erreurs. L'idée de la peine de mort ne s'accorde donc pas avec celle de la Justice.

Les partisans de la peine de mort eux-mêmes — expliquent les abolitionnistes — hésitent à dire que la peine de mort a encore une valeur intimidante. Cette valeur, elle l'a perdue, d'abord parce que les exécutions capitales se font de plus en plus rares. Le temps est loin où un juge pouvait se vanter d'avoir prononcé au cours de sa carrière plus de 20,000 (vingt mille) condamnations à mort ! (Carpzov, magistrat allemand du XVII<sup>e</sup> siècle). Ensuite, dans la majorité des cas, ces exécutions n'ont plus lieu en public, mais à l'écart de toute publicité.

Enfin, pour mieux démontrer l'inutilité des exécutions capitales, les abolitionnistes montrent les statistiques criminelles des pays où la peine de mort a été abolie. Les courbes ne sont jamais supérieures à celles des pays où la peine de mort est encore en vigueur.

• • •

Les arguments ne manquent pas d'un côté comme de l'autre. Quoi qu'il en soit, il semble bien que nous allons vers une abolition générale de la peine de mort dans le monde, parce que la majorité — ou presque — s'accorde à dire que les peines du degré inférieur suffisent à défendre la société contre ses mauvais éléments.

A l'égal des supplices moyenâgeux, la peine de mort prendra rang, un jour, parmi les châtements du passé.

J.-V. Kramer.



Un jugement au moyen âge

## Pour ou contre la peine capitale?

## Le châtement suprême dans le monde

France : Décapitation par la guillotine.

Belgique : Décapitation par la guillotine. La peine de mort est toutefois automatiquement commuée en prison perpétuelle.

Grande-Bretagne : Pendaïson.

Etats-Unis d'Amérique :

CHAISE ÉLECTRIQUE : Les Etats d'Alabama, Arkansas, Columbia, Floride, Illinois, Georgie, Kentucky, Louisiane, Massachussets, Mississipi, Nebraska, New-Jersey, New-Mexico, New-York, Ohio, Oklahoma, Pennsylvanie, Caroline du Sud, Dakota du Sud, Tennessee, Texas, Vermont, Virginie, Virginie de l'Ouest.

PENDAISON : Les Etats de Delaware, Idaho, Iowa, Kansas, Maryland, Montanna, New-Hampshire, Utah, Washington, Alaska, Hawaï et zone du canal de Panama, îles de la Vierge.

CHAMBRE À GAZ : Arizona, Californie, Colorado, Missouri, Nevada, Caroline du Nord, Oregon, Wyoming.

PRISON PERPÉTUELLE : Les Etats de Maine, Michigan, Minnesota, Dakota du Nord, Rhode Island, Wisconsin, Porto-Rico.

FUSILLADE OU PENDAISON : Utah.

Canada : Pendaïson.

Australie : Pendaïson.

Espagne : Strangulation, ou supplice du garrot.

Italie : Prison perpétuelle.

Confédération helvétique : Prison perpétuelle dans tous les cantons.

Suède : Prison perpétuelle.

Norvège : Prison perpétuelle.

Danemark : Prison perpétuelle.

U.R.S.S. : Prison perpétuelle. Fusillade pour crimes exceptionnels.

Chine : Décapitation au sabre, fusillade, ou balle dans la nuque suivant les cas.

Japon : Décapitation au sabre.

Allemagne (de l'Ouest) : Prison perpétuelle. Précédemment, décapitation à la hache.

# *La Place Ville-Marie sera la plus audacieuse réalisation urbaine en Amérique du Nord*

*par Jacques Coulon*

**D**URANT les trois dernières années, le cœur de la métropole, c'est-à-dire le secteur éminemment vital que l'on peut délimiter au nord, par la rue Sherbrooke, et au sud par le boulevard Dorchester, a changé radicalement de physionomie. L'élargissement et l'embellissement de ces deux artères principales, la construction d'une vingtaine d'édifices à étages multiples ultra-modernes, et l'achèvement de l'Hôtel Reine

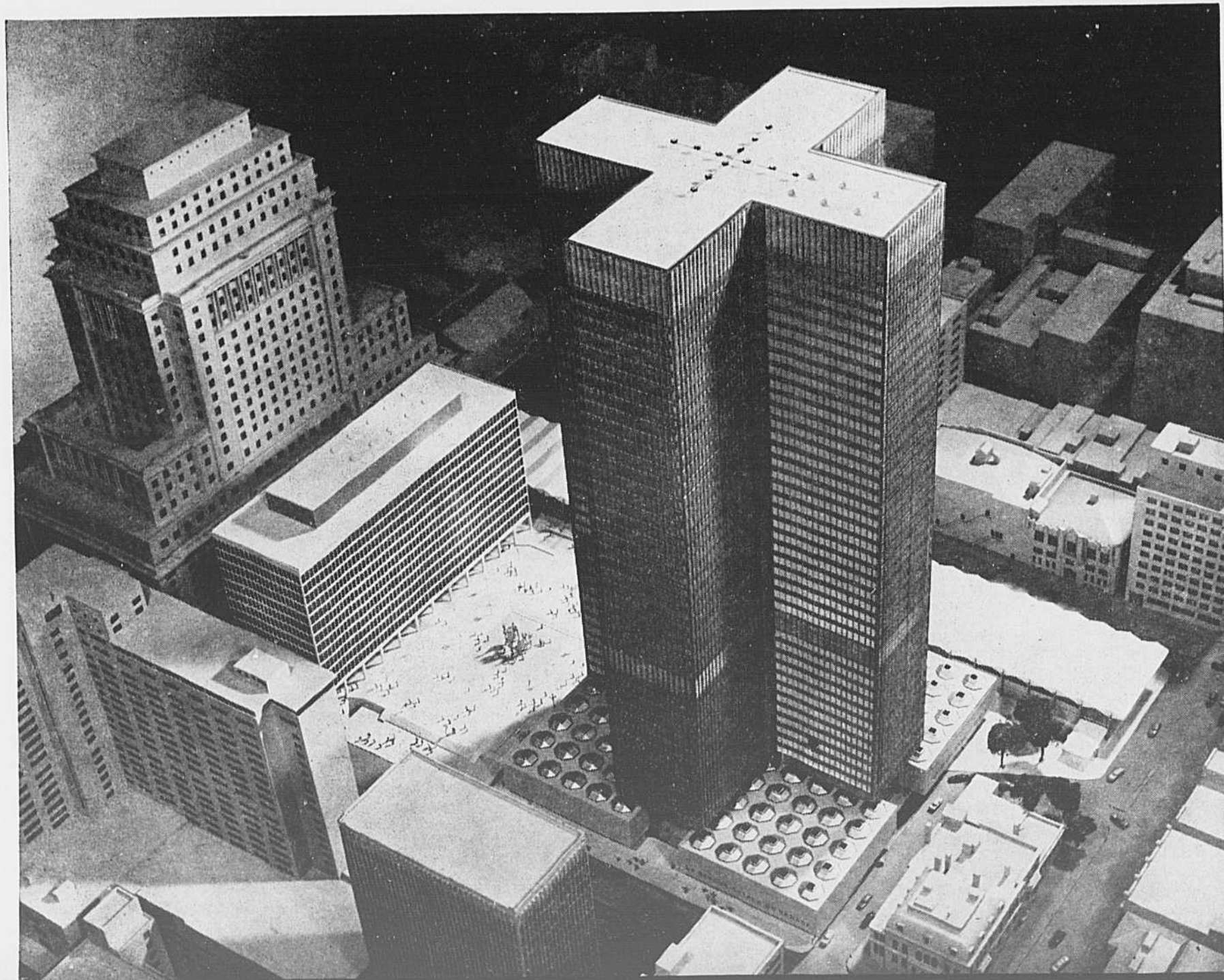
Elizabeth, ont contribué à amorcer les lignes générales d'une sorte de ville nouvelle, d'un centre commercial et culturel d'une architecture très étudiée, et cela au cœur même de la métropole.

Le familier de Montréal, même s'il n'a jamais eu l'occasion de survoler la ville, ne manque pas de remarquer qu'il se trouve à cet endroit une rangée de trois grands espaces rectangulaires qui, par leur position, de-

vaient jouer un rôle primordial dans la vie montréalaise. Si, sur celui du milieu, s'élèvent la gare centrale, des immeubles commerciaux et, depuis peu, le grand hôtel des Chemins de Fer Nationaux, les deux autres se trouvent pratiquement inutilisés, sinon pour offrir un passage aux voies ferrées situées en contrebas.

L'ingénieux projet de développement urbain que l'on désigne sous le nom de « Ville-Marie » — qui de-

puis quelques semaines est passé au stade de la réalisation — concerne le quadrilatère s'étendant face à l'Hôtel Reine Elizabeth, entre le boulevard Dorchester et la petite rue Cathcart qui lui est parallèle. L'idée d'intégrer au reste de la ville, par un développement approprié, cette immense fosse faisant suite à l'avenue McGill College, et où se faufilent les voies souterraines du chemin de fer, n'est pas nouvelle. Depuis plus de



trente ans, la direction des Chemins de Fer Nationaux s'efforçait de réunir au reste de la ville les vingt-et-un acres de cette superficie, mais sans succès. La situation économique précaire qui prévalut de 1930 à 1949 empêcha la réalisation complète des plans antérieurs élaborés dès 1928 par Sir Henry Thornton, l'un des présidents des Chemins de Fer Nationaux. En août 1957, après deux années d'études, une importante entreprise de développement immobilier soumettait à la direction des Chemins de Fer Nationaux, propriétaires du site, un audacieux projet de transformation, solution incomparable qui alliait intimement au caractère fonctionnel d'un futur centre commercial de tout premier plan, une esthétique remarquable, digne des plus agréables villes du monde. « Ville Marie » était née.

« Ville Marie » devant être située en un point névralgique de Montréal, toute étude en vue de son aménagement devrait naturellement tenir compte de problèmes complexes inhérents à un quartier d'affaires tels que les caractéristiques de la circulation des véhicules et des piétons, les parcs de stationnement, les communications directes avec la banlieue, etc. Plusieurs spécialistes du Canada et des Etats-Unis ont apporté leur précieux concours sur des questions aussi particulières que la topographie de Montréal, son climat, sa physiologie architecturale, la décoration intérieure des édifices, l'utilisation de matériaux de construction de couleur, etc.

L'élément le plus frappant de la future « Ville Marie » est une immense tour de verre et de métal dont le plan est en forme de croix. Ce gratte-ciel, haut de 550 pieds, abritera quarante-deux étages de bureaux et s'élèvera sur le côté est de la place. Il sera le plus haut du Canada, et sa conception en forme de croix régulière lui confèrera une grande élégance de proportions et permettra à la lumière du jour de pénétrer à flots par les larges baies vitrées à l'intérieur des salles de travail. Au pied de la tour s'étend une vaste esplanade donnant sur le boulevard Dorchester par un groupe de larges escaliers. Elle sera pavée de dalles de pierre multicolores et bordée à l'ouest, face à l'édifice Sun Life, par une construction longue et basse et, au nord, par une belle promenade réservée aux piétons et située en contrebas. Seuls les piétons circuleront sur cette promenade à laquelle on accédera, de la rue Ste-Catherine, par une avenue bordée d'arbres, *Le Mail*, qui prolongera l'avenue McGill College élargie et plantée d'arbres elle aussi. Descendant en pente dou-

ce, *Le Mail* aboutit à un dégagement bordé de boutiques de commerçants d'où partent plusieurs escaliers montant jusqu'au niveau de l'esplanade.

C'est une expérience d'urbanisme plus « intime », si l'on peut dire, qu'offre la promenade qui s'étend entre les rues Mansfield et Université, et à laquelle on accède également, de la rue Ste-Catherine, par le *Mail*. Cette dernière artère commerçante, que l'on nomme justement la « Promenade aux Boutiques », se terminera sur la rue Université par un petit square où s'élèvera un théâtre très moderne d'environ 700 places. De larges couloirs conduiront le promeneur à la grande place couverte, situés directement sous l'esplanade, et où se trouveront d'autres boutiques ainsi que les bureaux d'entreprises commerciales ou industrielles.

Car l'esplanade de la place Ville Marie n'est en quelque sorte que l'« étage supérieur » d'un vaste aménagement souterrain comprenant une seconde place couverte et un terrain de stationnement pouvant accueillir 900 voitures.

Ainsi se présente, dans ses grandes lignes, le quadrilatère nord que nous mentionnions au début de cet article. Pour les deux autres quadrilatères, le projet prévoit des aménagements complémentaires qui les transformeront en ventre vital des transports et des communications avec l'extérieur de la ville. De beaux édifices aux lignes modernes et sobres, où s'harmoniseront la pierre de taille et le verre utilisé largement, seront construits sur ces deux terre-pleins dont l'un borde, au sud, la rue Lagache-tière. Sur une terrasse aménagée dans le dernier quadrilatère, un hélicoptère sera installé. Il fournira un moyen de transport commode et rapide entre le centre de Montréal et les aéroports de la périphérie. Enfin, ce bref aperçu de la future place Ville Marie serait incomplet si l'on ne mentionnait pas une innovation qui, certainement, éveillera bien des curiosités : il s'agit du fameux trottoir roulant qui reliera les trois quadrilatères en passant sous la rue Dorchester. Ce trottoir roulant circulera depuis l'héliport jusqu'au hall inférieur du grand édifice de quarante-deux étages.

On le voit, la conception compliquée de l'immense place Ville-Marie en fera une authentique petite cité au coeur de la grande ville. Nul doute qu'elle suscitera l'émerveillement des Montréalais eux-mêmes qui s'empres-seront de la visiter. Armons-nous toutefois de patience, car rien ne sera terminé avant deux bonnes années, et peut-être même un peu plus.



## Un autre grand projet

# Place Windsor

Au coeur de Montréal, va s'élever bientôt un édifice de 42 étages qui abritera une banque et des bureaux. Cet édifice s'élèvera sur une partie du site qu'occupe à l'heure actuelle l'Hôtel Windsor.

La construction de cet édifice est entreprise conjointement par la Banque Canadienne de Commerce et Maxwell Cummings & Sons avec d'autres intérêts montréalais. La Banque occupera les quatre premiers étages de l'édifice où elle logera une vaste nouvelle succursale ultra-moderne et ses bureaux administratifs pour la Province de Québec. L'édifice sera connu sous le nom d'édifice de la Banque Canadienne de Commerce.

Il s'élèvera à 565 pieds au-dessus de la rue Dorchester et sera surmonté, en plus, d'une tour observatoire. La surface totale de plancher, hors-tout, sera de 650,000 pieds carrés. La majeure partie de l'édifice sera loué pour des bureaux.

En même temps qu'on érige l'édifice de la Banque Canadienne de Commerce, on procédera à une rénovation complète de la section qu'on appelle la « section neuve » de l'Hôtel Windsor, angle Cypress, face au carré Dominion. On entreprendra également l'établissement d'une place commerciale, attenante à l'édifice.

L'ensemble du projet portera le nom de Place Windsor et occupera l'espace borné par le carré Dominion et les rues Dorchester, Cypress et Stanley, aujourd'hui entièrement occupé par l'Hôtel Windsor. Il est entendu que la Banque n'a d'intérêt que dans l'édifice de la Banque Canadienne de Commerce proprement dit et que le reste du projet est entrepris par Maxwell Cummings & Sons et ses associés. On dit que l'édifice central, où logera la Banque, coûtera environ \$22,000,000.00

Paul Revere, célèbre par sa fameuse chevauchée, était aussi un fondeur de cloches. En 1801, il formait la compagnie connue sous le nom de Revere Brass and Copper Company. Il existe encore, aux Etats-Unis, 88 cloches, signées Revere, témoignant ainsi de leur authenticité.

\* \* \*

François Dupré, propriétaire des hôtels George V et Plaza Athénée, à Paris, ainsi que du Ritz Carlton, à Montréal, partage sa vie entre la France et le Canada. Il est aussi propriétaire de l'une des grandes écuries de France. Ses couleurs : Sa casaque grise et sa toque rose se distinguent depuis trente ans sur les principaux champs de courses d'Europe.

\* \* \*

Une des propriétés qui donnent tant de valeur à l'or est sa résistance à l'eau et à la rouille. On a retrouvé ce métal en parfait état après avoir été enterré ou submergé pendant des siècles.

Vos vedettes préférées

# Yoland Guérard et sa belle carrière

par ODETTE OLIGNY

C'ÉTAIT à l'automne 1949 ! *L'Île de France*, le grand navire de la Cie Générale Transatlantique, la « French Line » si vous aimez mieux allait, une fois de plus, traverser l'océan. Or, un voyage en mer a de l'importance pour ceux qui le font. *L'Île de France* emportait, cette fois-là, parmi ses passagers, M. et Mme Yoland Guérard, leur fils Yves, à l'époque un bambin et... votre servante, qui allait en France et en Italie, envoyée à titre officiel pour les célébrations, tant troyennes que romaines, de la béatification de Mère Marguerite Bourgeoys.

Alors vous savez ce que c'est, en voyage. On peut difficilement ne pas se lier d'amitié, d'autant plus que Yoland, Ghislaine et Yves Guérard et moi étions à la même table, et voisins de cabine.

La mer, en novembre est parfois très gentille. Parfois un peu moins et si, cette fois-là, elle ne fut pas particulièrement dure, elle ne fut pas non plus tellement clémente, si bien que Yoland Guérard (qui en était à sa première traversée océanique par bateau, mais non par avion) et Ghislaine, qui, elle recevait le baptême des flots, aimaient bien, pendant quelques heures, l'après-midi, se reposer du roulis et du tangage. Et comme il est très rare que les enfants soient atteints par le mal de mer, comme on finit aussi, à force de traverser, par avoir le pied marin, je m'occupais d'Yves, pendant que ses parents faisaient la sieste.

Il n'y avait pas d'enfant plus docile, plus facile à garder. Il avait apporté avec lui, de Montréal, et surtout de Joliette, ses grands-parents l'ayant comblé de cadeaux, toute une flottille de petites autos et de camions minuscules avec lesquels il s'amusait tout seul, à plat ventre sur le tapis de ma cabine.

J'ai parlé tantôt de Joliette. C'est parce que Yoland Guérard et sa femme y sont nés et c'est là aussi que notre belle basse chantante a reçu toute son instruction, tant primaire et secondaire que musicale.

Il était élève du Séminaire de Joliette et s'il est vrai qu'il chantait, il était aussi considéré comme instrumentiste, jouant du trombone et du basson. Quant à sa femme elle était (elle est encore) excellente pianiste. Il arriva même à Yoland Guérard, en une même soirée, de se transformer, alternativement, en joueur de trombone, de basson et en chanteur. C'était relativement simple. Il n'y avait, dit-il, qu'à changer de chaise, parmi les musiciens de l'orchestre. Comme quoi, dans la vie, il ne faut pas rester stationnaire.

La belle voix de basse chantante de Yoland Guérard ne pouvait pas rester sous le boisseau. Le poste CKAC avait organisé un concours,

qu'il appelait *Les boursiers de CKAC* et Yoland Guérard fut, dans la section masculine, le gagnant incontesté.

C'est à ce moment que Berthe Lavoie l'engagea pour les *Soirées de Chez-Nous* qu'elle réalisait. Ceci dura quelque chose comme un an et demi.

Puis, *Les Variétés Lyriques* demandèrent à Yoland Guérard de chanter le rôle de « Wagner » dans l'opéra qu'elles avaient monté, *Faust* et par la suite, il prit part à toutes les autres productions de cette organisation regrettée des mélomanes.

Mais il ne se reposait pas sur ses lauriers. Yoland Guérard travaillait avec Albert Cornellier, si bien que lorsqu'il se présenta au concours organisé par Radio-Canada et intitulé *Nos futures Étoiles* il arriva bon second et sa carrière, alors, partit en flèche.

Avec *Les Disciples de Massenet*, il avait fait, en France (et en avion) ce premier voyage dont nous avons parlé, puis, en novembre 1949, c'est toute la famille qui prenait *L'Île de France*.

Yoland Guérard, vous l'avez déjà compris, n'allait pas en France pour se promener. Mais bien pour travailler. Ils habitaient en plein cœur du Quartier Latin, rue Madame, et Yoland prit des leçons avec Vanni Marcoux qui fut, en son temps, un très grand artiste et est demeuré un excellent professeur. Vanni Marcoux se prit d'amitié pour le jeune Canadien à la belle voix. En principe, il devait lui donner des leçons variant entre une demi-heure et une heure, mais, dit Yoland Guérard, il arrivait fréquemment qu'entré au studio du maître vers trois heures de l'après-midi, il y soit encore à cinq heures, le professeur continuant, (ne serait-ce que par les souvenirs de sa carrière) à dispenser l'enseignement. Les autres maîtres de Yoland Guérard furent Mme Dumontier et Max Durieux, celui-ci tout particulièrement pour la mise en scène. Il était aidé d'un répétiteur de l'Opéra de Paris, Robert Salvat.

La vie continuait donc, moitié travail, moitié plaisir, car bien entendu, la famille Guérard voyagea le plus possible, non seulement dans les alentours proches de Paris, mais dans les coins les plus pittoresques de cette France qui n'en manque pas.

Et puis vint le grand jour... Il y avait près de deux ans qu'ils étaient à Paris quand le directeur de l'Opéra de Lyon fit part de ses ennuis à Richard Verreau qui y était attaché. En effet, pendant une représentation de *Faust* l'artiste qui chantait Méphisto s'était fait huer et en Europe, ce sont des choses qu'on pardonne difficilement. Il fallait donc le remplacer. C'est alors que Richard Verreau pensa à Yoland Guérard, sa-

chant quel artiste il était et qu'il savait le rôle et pouvait le prendre au pied levé. Malheureusement, où était-il, ce Yoland Guérard ? Et c'est assez grand, Paris... Finalement, c'est par Raoul Jobin que l'Opéra de Lyon entra en relations avec Yoland Guérard et toute la famille descendit sur les bords du Rhône où pendant une année entière, Yoland tint la vedette et les rôles de basse chantante.

Puis, la saison d'opéra étant terminée, il fut appelé par André Darsary, qui partait lui-même en tournée avec un tour de chant et Yoland Guérard se spécialisa, pour cette fois, dans les chansons gitanes. Ils firent ainsi tout le tour de la France, chantant dans les grandes villes et celles de moindre importance avec un égal succès.

Ceci nous amenait en 1952. Yoland Guérard rentra au Canada pour chanter, dans le cadre des Festivals de Montréal, le rôle de Capulet dans *Roméo et Juliette* puis, la même année, il créait, aux *Variétés Lyriques*, l'opérette *Colorado*.

Mais de nouveau, Lyon le réclamait. Il y retourna donc pour une autre année. Et c'est alors que, définitivement accepté par une ville qui n'a pas la réputation d'être prodigue de son amitié, Yoland Guérard passa une période merveilleuse. Il s'était lié d'amitié avec la grande artiste Ninon Vallin, qui, dans la banlieue de Lyon possédait (possède encore) un château nommé *La Sauvagère* et où Yoland Guérard et sa famille allaient si fréquemment qu'ils finirent par y habiter, du moins dans le cadre de la propriété, Mme Vallin leur ayant loué un charmant pavillon de garde où ils étaient tout à fait chez eux.

C'est à Millery, nom du village de la banlieue lyonnaise, qu'Yves a fait sa première communion avec Ninon Vallin comme marraine de confirmation et Jean Paul Jeannotte y chanta, car Yoland Guérard était, lui, bien trop ému par cette cérémonie hors de l'ordinaire pour avoir été capable de proférer un son.

Ninon Vallin !... C'est pendant des heures que Yoland Guérard en parlerait. Des artistes aussi complets, les jeunes générations, vedettes le lendemain de leur sortie de l'école, n'en auront probablement plus. Elle ne se contentait pas de faire travailler la voix d'un jeune chanteur, mais tout son corps, ses muscles, entretenant sa souplesse, son attitude, tout ce qui donne à un artiste cette allure, en scène, qu'on trouve inimitable.

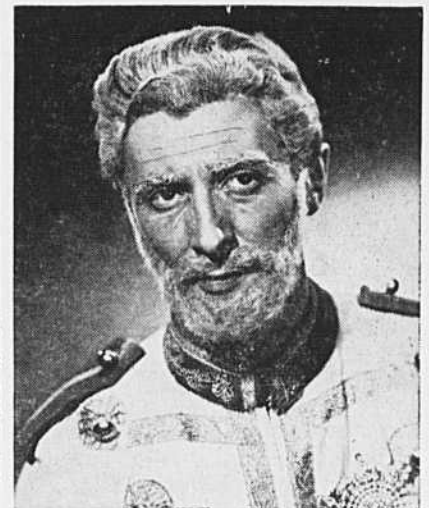
Et Yoland Guérard rappelle que très souvent, Ninon Vallin descendait de son château pour venir à la mai-

[ Lire la suite page 31 ]



"Colline" de *La Bohème* tel que Yoland Guérard a vu et interprété le personnage, à l'heure du Concert à la TV.

(Photo Orssagh)



Le premier rôle que Yoland Guérard ait tenu aux Variétés Lyriques, celui du colonel dans "Balalaïka".

(Photo Gaby)



On n'imagine pas don Juan sous d'autres traits que ceux de Yoland Guérard, qui chanta cet opéra à Montréal dans le cadre des Festivals.

(Photo Edward Rémy)

# Ce monde singulier

## Un orchestre de Copenhague ne possède que des instruments en verre

Ce corps de musique fut créé par feu Hugo Moller, souffleur de verre à Kastrup, près de Copenhague, qui, à l'occasion d'un match de football, avait fabriqué des trompettes pour les spectateurs.

Ces trompettes sonnaient si bien que Moller se mit à souffler des cornets, des altos, des trompettes et un tuba pour lequel il lui fallut 33 pieds de tube de verre de différentes dimensions, il eut le malheur de casser ce dernier instrument mais en refit patiemment un autre.

Puis, un beau jour, l'orchestre donne son premier concert!

Ces instruments de verre dépourvus de pistons ont les mêmes registres que le clairon. Après la mort de Moller qui dirigeait lui-même son orchestre, ces instruments devenus irremplaçables furent conservés comme des joyaux de la Couronne.

Mais l'orchestre de verre continue et son chef actuel, Kai Olsen, a remporté un grand succès à la télévision danoise.

## Le Transvaal possède la mine la plus profonde du monde

Tout récemment, des mineurs ont commencé à extraire du minerai d'or d'une profondeur de plus de 10,000 pieds sous la surface du Transvaal. Cette profondeur a été atteinte à la mine E.R.P.M., de Boksburg, près de Johannesburg, établissant ainsi le record du monde de profondeur.

Les 11,000 hommes qui travaillent dans cette mine, descendent au travail en deux paliers: pendant la première partie de leur descente, ils voyagent verticalement dans des ascenseurs atteignant la vitesse de 40 milles à l'heure.

Ils « changent » alors et terminent leur descente dans des voitures spéciales qui suivent des passages en pente d'une inclinaison de 30° environ.

Quoique l'air frais soit continuellement pompé dans les galeries inférieures et circule sans arrêt à l'intérieur de la mine, la température tombe rarement en dessous de 33° C. et les roches environnantes sont chaudes au toucher.

## Des ingénieurs allemands ont créé une nouvelle source lumineuse

Il s'agit des plaques électroluminescentes, cette nouvelle source lumineuse, mise récemment sur le marché en Allemagne, est constituée par deux plaques de verre recouvertes d'un revêtement conducteur et séparées par une matière fluorescente.

Cette matière fluorescente devient lumineuse lorsqu'elle est traversée par le champ qui s'établit entre les revêtements conducteurs, quand on leur applique une tension alternative.

La puissance consommée est de 2 W par m<sup>2</sup>. L'efficacité lumineuse est faible (7 lumens/watt) ce qui restreint le champ d'application de ce procédé à quelques utilisations particulières: cadrans de récepteurs de radio ou d'instruments de mesure, signaux, pendules électriques, etc...

## Le meilleur emballage peut quelquefois ne pas être le plus robuste

Une importante firme productrice de lampes d'éclairage, expédiait jusqu'ici vers l'Inde des tubes fluorescents en fourreaux de carton groupés dans des caisses

en bois de 150 kilos chacune incitant donc à des manipulations brutales.

Les pertes avoisinaient 5% des envois. Après avoir essayé divers procédés en vue d'améliorer la situation, cette firme utilise désormais des caisses de carton de 10 kilos l'une, d'une manipulation aisée: la casse est tombée à 2% des expéditions.

## Des ingénieurs suisses ont fait poser une conduite d'eau par des écoliers

Dans une région montagneuse, en Valais, on a installé certains endroits, on l'a simplement déroulé et fait porter une conduite d'eau potable en plastique dans un terrain très difficile, où la pose d'une conduite métallique aurait été non seulement trop coûteuse mais absolument impossible par endroits.

Pour traverser une gorge escarpée, par exemple, on a eu recours à un tuyau de plastique de 1,000 pieds d'une seule pièce, blindé pour prévenir les dommages causés par la foudre et suspendu à un câble d'acier.

Le transport de ce tube présentant des difficultés en ter par les enfants de la région, enchantés d'échapper pour quelques heures à la discipline scolaire.

En plaçant un enfant tous les six ou neuf pieds, la charge pour chacun d'eux, n'était que de quatre à six livres.

## Il n'existe pas de vraie essence de lilas

Si, de la plupart des fleurs, il est possible d'extraire des essences de parfums, il n'existe pas d'essence de lilas naturelle.

Traitées par les procédés habituels, utilisés pour les autres fleurs, les lilas ne donne qu'un produit à l'odeur franchement désagréable et inutilisable en parfumerie.

Les essences de lilas utilisées en parfumerie, sont toutes d'origine synthétique.

## Un télescriteur de l'armée américaine transmet 3,000 mots à la minute

L'armée américaine sera bientôt dotée, comme élément principal de son nouveau système de télécommunications, d'un télescriteur électronique susceptible de reproduire un texte imprimé en clair à la cadence extraordinaire de 3,000 mots à la minute.

Le télescriteur apportera un progrès sensationnel dans le domaine des télécommunications civiles, en particulier pour la diffusion des prévisions météorologiques, du cours des valeurs, des télégrammes et des informations de presse que les télétypes classiques ne transmettent actuellement qu'à la vitesse de 60 mots à la minute.

## ... Comment les Russes imaginent les officiers britanniques

D'après un journal d'Odessa — le « Odeskiya Novosti », l'officier britannique ne sert dans l'armée que pour la gloire de l'uniforme. Bien entendu, l'idée d'un travail quelconque ne l'effleure même pas. Sa vie dans l'armée est tout confort.

Il reste au lit jusqu'à midi, et ne se lève alors que pour se rendre à son club luxueux où, à coup sûr, son colonel lui empruntera quelque argent.

Et la description continue: « Il est gâté, capricieux, adore la littérature pornographique... Il a également deux maîtresses, une choisie parmi la haute société et l'autre dans un corps de ballet... »



"South Pacific" . . . Un couronnement pour une carrière d'artiste. Yoland Guérard chanta 271 fois le rôle d'Émile de Becque un peu partout aux États-Unis.



Dans "Cosi fan Tutte" de Mozart, Yoland Guérard tenait le rôle de don Alphonso. (Photo André Le Coz)



Le comte Almaviva, des Noces de Figaro, que Yoland Guérard interpréta dans le cadre des Festivals de Montréal. (Coronet Studio)

## Pêle-mêle

### Une plaisanterie macabre

Dans une rue de La Haye, capitale administrative de la Hollande, un passant regardait un étalage. Survint à toute allure une camionnette qui, en arrivant à la hauteur du passant, freina brusquement. Deux coups de feu retentirent et l'homme s'écroula dans une mare de sang. Deux inconnus masqués sautèrent de la voiture, prirent le corps ensanglanté, le jetèrent dans la camionnette et celle-ci démarra « sur les chapeaux de roue ».

Les témoins alertèrent la police. Des rafles furent effectuées dans le quartier; des barrages furent établis sur les routes quittant La Haye; un peu de sang prélevé dans la flaque qui maculait le trottoir fut envoyé au laboratoire de criminologie.

Le laboratoire ne tarda guère à rendre son verdict: le sang n'était pas du sang humain, mais du sang de poulet. Passants et police avaient été victimes de mauvais plaisants.

On recherche les auteurs de cette farce de mauvais goût.

### Pigeons-nageurs

De surprise, l'homme-grenouille

lâcha son harpon: il chassait le poisson devant Kairouba, en Nouvelle-Zélande lorsque devant ses yeux passa, par six mètres de fond... un pigeon. Le chasseur sous-marin remonta à la surface et vit l'oiseau bondir littéralement au-dessus de la mer et prendre son vol.

Renseignements pris, le volatile était une mouette, mais une mouette dont l'apparence est celle d'un pigeon, au point qu'on l'appelle « Pigeon du Cap ». Cet oiseau n'apparaît que fort rarement en Nouvelle-Zélande, ce qui explique la stupéfaction du chasseur...

► Histoires drôles : Un automobiliste londonien nommé Pastore comparait pour délit de fuite ; il donna cette explication au juge : « Je vis arriver ma femme attirée par l'accident que j'avais causé, mais étant donné que j'avais à côté de moi une autre femme, je crus préférable de prendre le large ». Et le conducteur a été acquitté du délit de fuite . . . A Stevenage, nouvelle cité-champion au nord de Londres, la municipalité est très soucieuse de préserver la propreté du centre de la ville-modèle. Elle va probablement réaliser une proposition faite par un groupe de garçons et de filles de Stevenage : installer des « parkings pour chiens » à l'entrée des rues et avenues centrales qui sont jusqu'ici réservées aux piétons et interdites aux véhicules à moteur ; chaque emplacement sera doté d'un petit compteur de stationnement, semblable à ceux en usage pour les automobiles . . . L'hôtelier londonien Joseph Fr. . . ., 51 ans, en arrivant au commissariat du faubourg d'Highbury Hill, s'est mis à aboyer et à pousser des jappements à l'égard d'un gros chien alsacien qui, pris de panique, s'est sauvé. Joseph Fr. a été condamné à 25 Livres pour . . . ivresse au volant . . . Montgomery a perdu une bataille . . . contre son chauffeur : et cette défaite lui a fait plus d'effet que les multiples critiques formulées dans le monde à la suite de ses mémoires de guerre. Tom Parker, le chauffeur, a refusé de déménager à Alton, il a quitté l'armée et, s'il est disposé à conduire comme auparavant la voiture de Montgomery, il entend continuer à habiter chez sa femme et avec ses enfants, à 75 milles de distance du maréchal. Montgomery a été mécontent, mais il aime son vieux compagnon et, pour qu'il reste à son service, il lui a offert une nouvelle voiture.

► D'après le Dr Arthur Bryan, le rouge à lèvres diminue le danger d'infection par les baisers, la plupart contenant un antiseptique doux. Avant l'invention du « bâton », beaucoup de femmes se coloraient les lèvres au jus de groseilles rouges ou de fraises ou encore de géraniums écrasés, — certaines bouillaient même des sucreries teintées de rouge et se servaient de la délicieuse (?) pâte ainsi obtenue . . .

► Et voici quelques anecdotes à propos de . . . bâton de rouge à lèvres : pour punir les dames de la ville de leur manque de générosité envers les oeuvres charitables, la municipalité de Morrisville (Pa.) a interdit l'usage du rouge à lèvres, il y a 4 ans : et toutes les femmes et jeunes filles qui mettaient du rouge aux lèvres étaient proprement arrêtées et relâchées seulement après paiement de l'amende, — aussitôt versée à la Caisse des Oeuvres municipales . . . Une jeune fille allemande, Lise Schoessler, fut renvoyée par le parfumeur qui l'employait, parce qu'elle refusait de démontrer sur elle-même ses divers rouges à lèvres, crèmes et même ses lotions. Le patron a été condamné à une forte amende pour renvoi illégal et . . . violences physiques . . . Tant de femmes embrassent chaque jour, à Ravenne, en Italie, l'effigie du beau cavalier Guidarello Guidarelli, héros romantique historique, que le gardien doit enlever plusieurs fois par jour les traces du rouge à lèvres . . . Et pour enlever le rouge à lèvres de la Statue de la Liberté, à New-York, il en coûte, paraît-il, 10,000 Livres sterling par an . . . A ce prix, nous serions volontiers candidat pour ce travail . . . Et vous ?

► La vie de la Reine Elisabeth ne comporte pas uniquement des cérémonies officielles, visites, réceptions qui fournissent à son peuple l'occasion de l'acclamer et de lui témoigner son affection. La jeune et belle reine semble, au contraire, attacher plus de prix encore à être une épouse et mère heureuse, et dans les palais et châteaux royaux, elle a aménagé un appartement familial, pour elle, son mari et

ses enfants ; le choix était souvent difficile malgré que la Reine disposait, au total, de 1,275 salles et chambres . . . Dans ces énormes bâtisses datant de siècles passés, elle regretta aussitôt le « home » confortable qu'elle possédait chez ses parents, à Clarence House. À l'initiative du Duc d'Edinbourg, la Reine a fait aménager une véritable « maison privée » dans l'aile orientale du Palais de Buckingham, qui compte 590 pièces. Elle a ses entrées particulières et on lui a donné le nom de « maisonnette ». — A Oxford, immense château féodal du XIIe siècle, la Reine a fait aménager 5 pièces en tout pour la recevoir, elle et les siens, lors de sa visite annuelle de mai et juin, — et dans le parc du Château de Balmoral, sis près de la mer, elle a fait remettre à neuf un petit bungalow où le Duc d'Edinbourg prépare les repas et où la famille royale pratique le « picnic » . . .

► Petites histoires automobiles « trade in U.S.A. » : Joseph Panxéco, automobiliste de 44

ans, s'est présenté dans un commissariat de Chicago pour y signaler le vol de sa voiture. « J'avais oublié de brancher la sirène d'antivol », a-t-il déclaré. Lui-même est un ancien détenu, condamné 22 fois pour . . . vols de voitures . . . Le conducteur qui franchit le signal rouge par inadvertance, à New-York, doit payer séance tenante 2 dollars d'amende au « cop » (agent) qui le surprend ; s'il possède une pièce d'identité (ce qui n'est pas obligatoire aux USA) il pourra régler l'amende par mandat-poste. Mais le payant immédiat est lié à l'inconvénient d'être littéralement arrêté et conduit au poste de police où il ne recou-

vre la « liberty » qu'après avoir payé les 2 dollars. La même pénalité frappe les piétons qui méprisent la lumière rouge. Ce sont les « jay-walkers » . . . Les « sales-psychologists » ou spécialistes de la vente ont, à la suite de minutieuses recherches, établi les raisons qui poussent l'Américain moyen à acheter une automobile ; parmi les 8 raisons principales, le besoin de briller figure à la première place. — puis le désir de plaire au beau sexe et enfin celui de ménager sa santé. Le gain de temps — ce temps qui, pour l'Américain, vaut de l'argent — n'est même pas cité . . . Certaines nouvelles voitures américaines comportent un petit électrophone qui déroule l'enregistrement d'une centaine de blagues ; il suffit au conducteur de presser un bouton — encore un — et les écouter, ce qui évite la lassitude et soutient son moral, sur les longs parcours.

► Le propriétaire d'un nouveau Palace du Wisconsin a supprimé, dans les chambres,

## PÊLE-MÊLE MAGAZINE

toutes les inscriptions indiquant les prix pratiqués dans l'établissement, — cette lecture empêche beaucoup de clients de bien dormir, selon lui. Par contre, il y a accroché des panneaux avec ces formules : « La vie est belle », « Tu es mon bonheur », « Je chante même quand le soleil ne luit pas », et d'autres, écrites de mains d'enfants.

► Pour faciliter aux automobilistes, dans l'obscurité, la recherche de l'adresse à laquelle ils doivent se rendre, un chiffre lumineux est fixé aux lampadaires, chiffre correspondant à celui de l'immeuble devant lequel il se trouve.

Progress considérable que salueront tous les automobilistes de Paris, où cette innovation vient d'être inaugurée . . . (En Belgique, elle serait encore plus impérieuse, les rues n'y comportent généralement que deux plaques indicatrices, une seule à chaque bout de la rue, fût-elle longue de plusieurs milles . . . Et les carrefours en sont très souvent démunis. Quant aux numéros des immeubles, ils sont très souvent illisibles . . .)

► Les Parisiens qui utilisent fréquemment les taxis comme moyen de transport peuvent maintenant régler leurs courses par « chèque-taxi ». Contre paiement d'une cotisation minimale et au dépôt d'un cautionnement correspondant au prix moyen d'une course (environ 500 francs) et fixé à 25,000 francs pour un carnet de chèques de 50 chèques, ce dernier est remis à l'abonné. Mais, sur chaque chèque, à la fin de la course, il devra inscrire le prix réel de la course augmenté du pourboire . . . Car le pourboire . . . mourra-t-il jamais . . . ?

► Une Chambre correctionnelle de Paris vient de siéger dans un autobus pour établir l'innocence ou la responsabilité d'un conducteur d'autobus inculpé de blessures par imprudence : la jambe d'un voyageur coincée par la portière automatique, la victime traînée sur plusieurs pieds et sa jambe finalement amputée. A la suite de la reconstitution, au cours de laquelle le juge s'est assis à la place du conducteur, il a déclaré « que si le conducteur pouvait se déplacer, il aurait une meilleure vision du marchepied ». Le jugement sera rendu plus tard.

► La voiture d'un ministre français subit récemment une panne en pleine campagne. Tandis que le chauffeur se mit à en rechercher la cause, le ministre se mit en route pour chercher du secours et il se décida à faire de l'auto-stop. Et voici son expérience : 10 véhicules passèrent en ignorant son appel au secours, le 11ième stoppa et le conducteur cria « Je ne prends pas les vagabonds » et reprit la route. Et M. le Ministre marcha 3 milles jusqu'au premier garage . . .

► Le bébé-surprise : devant un juge britannique, une jeune maman éplorée a déclaré qu'elle ne savait pas qu'elle allait être mère, — jusqu'au moment de l'accouchement de son enfant qui — hélas — ne vécut qu'une vingtaine de minutes. Cette dame qui habite près de Birmingham, put établir médicalement qu'elle n'avait jamais présenté les symptômes de la grossesse, et son médecin et sa mère ont confirmé ses déclarations. Le juge demanda ensuite le témoignage d'un patho-

logue, qui déclara avoir connu six cas analogues, dont celui d'une mère de 10 enfants.

► Annonce publiée par le Times à Londres : « Jeune prince européen, bonne formation intellectuelle, beaucoup voyagé, quatre langues, capacités variées et nombreuses relations, cherche emploi ».

► Quatre Irlandais pris de boisson, arrêtés pour scandale public et échanges de coups, plaidèrent coupable devant le juge, mais pour leur excuse, ils déclarèrent qu'ils revenaient d'un mariage. Réponse du juge Frank Milton : « Le fait que l'heureux couple va peut-être se

battre pendant 40 ans n'est pas une raison pour que vous l'imitiez » . . . Et il a condamné chacun des combattants à une amende.

► Mme Leicester a écrit à un hebdomadaire de Londres cette aventure : « Chaque samedi soir, mon mari m'emmenait souper au même café-restaurant, et chaque samedi, il dit en plaisantant : « Nous devrions faire la vaisselle, je n'ai pas d'argent pour régler la note ». Mais un samedi soir, après avoir répété sa blague habituelle, il constata qu'il avait réellement oublié son portefeuille. Eh bien, la directrice du restaurant se fâcha « tout rouge » et elle exigea que je reste en otage jusqu'à ce que mon mari revint avec l'argent. Et plus jamais, Jack n'osa répéter sa plaisanterie ».

► Chaque année, au cours de l'été, des touristes américains demandent à la municipalité de Copenhague de leur vendre la statue de la gracieuse ondine placée à l'entrée du port. Mais les habitants de la capitale, qui sont très attachés à leur légendaire nymphe à la queue de poisson, disent couramment qu'ils ne la donneraient pas pour . . . 10 milliards de dollars . . .

► Dans le nouveau Palace de luxe de Copenhague, l'Imperial, les clients peuvent conduire leurs voitures jusqu'au premier étage, où elle sera prise en charge par un chauffeur-mécanicien de l'établissement, exploité par le . . . Royal Automobile Club du Danemark . . .

► Une enquête menée par la Fédération de l'Hôtellerie norvégienne a démontré que, dans sa grande majorité, la clientèle désire voir disparaître définitivement le pourboire dans les hôtels, restaurants, cafés, ainsi que chez les coiffeurs . . .

► Pendant cet hiver, les membres de la police norvégienne doivent suivre des cours touristiques nouvellement créés, pour qu'ils puissent tous, dès le printemps prochain, indiquer et décrire les beautés naturelles du pays aux visiteurs étrangers.

► Groupés dans les 4 Clubs Automobiles et Touristiques belges, environ 500,000 automobilistes ont protesté contre la nouvelle augmentation du prix de l'essence et du gas-oil. N'oublions pas que le conducteur belge paie déjà une taxe de circulation élevée.

► Un immense garage souterrain de trois étages pouvant recevoir 1,000 voitures vient d'être inauguré à proximité de la Gare Centrale de Bruxelles. Il est accessible par 4 voies d'accès en étoile.

► Une étudiante américaine, Charlene Majers, de Guntown dans le Mississippi, est considérée officiellement, du moins dans son pays, comme propriétaire de la . . . Lune depuis qu'en 1950, par une lettre au gouvernement de Washington — rédigée par sa maman, car Charlene n'avait alors que 15 ans. — Elle fit valoir ses titres de propriétés sur la planète lunaire. Elle s'est même engagée à défendre ses droits sur la lune au cas où elle serait attaquée. Lorsqu'il y a trois ans un jeune homme de Knoxville (Tennessee) prétendait être le propriétaire de l'astre nocturne, il a été informé officiellement que Charlene Majers l'avait devancé. Mais chaque fois qu'une fusée est lancée contre la Lune, Charlene craint pour son « bien ».

► A Clarkson, dans la Caroline du Nord, aux Etats-Unis, le feu a éclaté dans la caserne centrale des pompiers de la ville ; tout a été détruit avant que les « firemen » eussent pu intervenir efficacement, y compris les pompes-automobiles et leurs 3,000 pieds de gros tuyaux d'arrosage . . .



MAE WEST



GRETA GARBO

Le  
"rallye des  
vétérans"  
de l'écran  
inquiète  
Hollywood

Depuis huit jours on ne parle plus à Hollywood que du « Rallye des vétérans ». Il s'agit du brusque retour à l'écran, après une longue éclipse, de célèbres vedettes du cinéma d'avant-guerre.

Le retour le plus spectaculaire est celui de Mae West. A soixante-dix ans, celle qui fut la vamp No 1 des Etats-Unis, vient de signer son premier contrat depuis quinze ans, avec l'acteur-producteur Steven Cochran : elle tournera, sous ses directives, « Klondike Lou », dans le Yukon, un film qui ressemblera beaucoup à ses anciens succès : « Klondike Annie » et « Diamond Lil ». Elle assure aujourd'hui que ses mesures n'ont pas changé ; son tour de taille est le même. Et de l'avis de son nouveau producteur, elle porte avec autant de charme que jadis les immenses chapeaux à plumes qui l'ont rendue célèbre. « Aucune des jeunes actrices », ajoute-t-il, « ne sait comme elle rouler les hanches et onduler les épaules ».

Autre revenant du cinéma d'avant-guerre : Ramon Novarro, cet adonis élégant, aux lisses cheveux noirs, vedette de « Ben Hur » et de « Scaramouche ».

Mais, à la différence de Mae West, la personnalité de Novarro s'est transformée : 59 ans, cheveux gris, vivant de ses investissements en bourse et de sa ferme en Californie, il n'a plus rien du séducteur bellâtre qu'il était dans les années 20.

Tout récemment, après une période de dépression nerveuse, son médecin lui a dit : « Vous vous ennuyez. Votre activité actuelle ne vous réussit pas. Faites donc des films comme autrefois ». Et c'est ainsi que Ramon Novarro va être la vedette d'un Western signé Walt Disney : « Elfego Baca ».

Mack Sennett est le plus attendu

Mais le retour le plus attendu est celui de Mack Sennett, le plus illustre des réalisateurs de films muets, le découvreur de Charlot, l'émule de W. Griffith et de Thomas Ince, avec qui il forma, en 1915, ce « Triangle » qui devait conférer à Hollywood la suprématie cinématographique.

Le cinéma allemand, lui aussi, voit réapparaître une grande vedette des années 1930 et 1940 : MARRIKA ROKK. Son premier grand film, « Cavalerie légère », date de 1935. Elle fut, en 1941, l'héroïne du premier film en couleurs de l'U.F.A. : « Les femmes sont les meilleurs diplomates ». De 1935 à 1944, elle tourna pratiquement sans interruption. Maintenant, après quatorze ans d'absence, elle recommence une carrière à l'écran. Son premier film d'après-guerre : « Les Nuits du Perroquet Vert », va sortir prochainement à Paris. Dans cette opérette musicale, elle reprend le genre qui a fait sa gloire : un rôle de jeune première qui chante et danse.

A peine sorti sur les écrans allemands, « Les Nuits du Perroquet Vert », bat tous les records de recettes outre-Rhin. Et l'on annonce déjà un autre film qui s'appellera tout simplement « Place à MARRIKA ».

Une autre rentrée encore plus sensationnelle — est escomptée : celle de Greta Garbo. Récemment, à Monaco, on l'a vue s'entretenir longuement avec Sam Spiegel, le producteur du « Pont de la Rivière Kwai ». Selon ses amis (et selon l'hebdomadaire allemand « Das Neue Blatt ») la Divine aurait presque accepté de tourner un nouveau film, le premier depuis 1942.

Certains parlent d'une adaptation de l'oeuvre de Bernanos, « Le Dialogue des Carmélites ». Ses amis, eux, prétendent qu'elle a d'autres projets : cédant aux instances d'Onnassis, elle tournerait sa propre histoire depuis le salon de coiffure suédois, jusqu'à sa retraite solitaire.



RAMON NOVARRO

# PIAF, l'éternelle blessée

par MICHEL BRACK

## I — Ne plus chanter me tuera plus vite que de trop chanter

Son visage maladif s'est fait plus pâle, ses yeux sont encore plus cernés, sa bouche se termine sur des plis amers, son regard est aussi las que celui des tristes héroïnes dont elle chante le désespoir.

Elle a failli mourir. A présent, convalescente, elle ne quitte pas sa ferme près de Dreux. Mais ce n'est qu'un repos de ce moineau parisien qui a voyagé jusqu'au bout du monde. Dès qu'elle s'en croira la force, avant que les médecins ne lui en donnent la permission, elle repartira.

— Si un jour je ne pouvais plus chanter, dit Edith Piaf à ses amis, je crois que je me tirerais une balle dans la tête.

En attendant, elle tricote des cache-col ou des chaussettes informes dont la seule utilité sera sans doute de lui avoir calmé les nerfs. Tout effort intellectuel ou physique lui est pour l'heure interdit.

— J'aime bien ce petit bout de France que je viens d'acheter, dit-elle. Mais si je devais y passer tout le reste de mon existence, je le détesterais.

Ce ne sont pas de simples évanouissements de fatigue qui l'ont abattue par deux fois sur la scène du théâtre de Beerghbee, à Stockholm. Il a fallu la ramener à Paris en avion spécial parce que ses jours étaient en danger. On parlait de l'opérer, mais les médecins ont décrété que son organisme avait avant tout besoin de repos. Ils lui expliquèrent qu'elle se tuait de fatigue au sens propre du mot, qu'il lui fallait cesser de chanter.

C'était lui demander une chose impossible. D'autant qu'une fois de plus elle sent son dernier poulain, son dernier amour lui échapper pour courir vers le succès. Félix Marten, qu'elle a lancé au début de l'an dernier à l'Olympia, s'est montré très peiné de la maladie d'Edith, mais il remplit ses nouveaux engagements : tournées, enregistrements, il est en pleine récolte.

Edith a l'habitude. Toute sa vie, il en a été ainsi. Et elle le comprend, elle qui disait ces jours derniers à une amie :

— Mes chansons, c'est ma vie. Je ne veux pas n'être plus qu'un souvenir. Il me faut la scène, les applaudissements, les yeux dans le noir qui me regardent.

Ce besoin lui vient de très loin, de sa mère sans doute, qui était chanteuse. Une mère dont elle n'a pu garder le souvenir.

Par une nuit glaciale, le 19 décembre 1915, à 5 heures du matin, au pied d'un réverbère de la rue de Belleville, Edith Piaf a fait son entrée dans le monde... Sa mère, Lina Marsa, est-elle sortie de chez elle, sentant les douleurs, pour chercher de l'aide ? C'est probable, mais elle n'a pas eu l'occasion d'en parler à ses proches.

Quand deux agents de police l'eussent trouvée inanimée sur le trottoir, avec l'enfant déjà née et vagissant dou-

cement, elle fut transportée dans un hôpital, et le commissaire de police de Belleville s'occupait de prévenir le père, Louis Gassion, un acrobate, alors au front. Celui-ci venait de lire dans les journaux le récit de l'exécution par les Allemands de l'héroïque infirmière anglaise Edith Cavell. Encore impressionné, il décida d'appeler sa petite fille Edith.

Deux mois plus tard à peine, Edith connaissait son premier abandon : le plus grave. Sa mère l'abandonnait et partait on ne sait où. Edith fut recueillie par sa grand-mère. Ce fut encore un mauvais départ. Car cette étrange grand-mère, lorsqu'elle n'avait plus de lait, apaisait les cris du bébé en lui donnant des biberons de vin rouge !

Par bonheur, son autre grand-mère s'indigna du coupable abandon dans lequel l'enfant était laissée, et l'emmena un jour chez elle, à Bernay, dans l'Eure.

La petite fille fut enfin choyée, mais deux mois seulement après son arrivée elle devint aveugle. Les médecins se déclarèrent impuissants à guérir le mal, sans doute d'origine nerveuse.

Alors sa grand-mère décida de la conduire à Lisieux, où l'on construisait une basilique à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

C'était le 20 août 1920. La grand-mère demanda que la guérison eût lieu cinq jours plus tard, le 25 août, jour de la Sainte-Louise, sa propre fête.

Et le 25 août, Edith s'amusait à pianoter quand soudain elle cria :

— Je vois ! Je vois !

Ce miracle vint aux oreilles de son père, qui songea alors à réclamer son enfant. Ce n'était pas un geste complètement désintéressé. Comme sa mère l'avait fait, elle chanta bientôt dans les rues. Sa carrière avait débuté...

Elle avait, à sept ans, la taille d'une enfant de quatre ans, mais l'esprit d'une fille de douze ans. Son père ne l'avait pas prise avec lui pour la rendre plus heureuse. Il y avait les jours sans déjeuner et les jours sans dîner. Pas de maman et plus de grand-maman pour venir la border dans son lit. Pas de jouets. Son père n'était pas méchant, mais il avait la main leste.

Un jour elle en eut assez de ce père qu'elle faisait vivre plutôt qu'il ne la nourrissait. Elle en avait assez surtout de chanter dans les rues. Elle voulait travailler « comme tout le monde ».

Alors elle entra comme vendeuse dans une crèmerie, puis dans une autre, et une autre encore. Mais elle était trop distraite.

Elle trouva du travail dans une usine de galoches, mais peu après, elle se trouvait enceinte. Elle avait quinze ans. Le père, Petit Louis, en avait seize. Toute la jeunesse d'Edith ressemblait ainsi à ces chansons mélo que chantent aujourd'hui, sur le ton de la blague, les Frères Jacques.

Pendant un mois elle vécut clandest-

inement chez Petit Louis, plus précieusement sous le lit de celui-ci. Jusqu'au jour où les parents de Petit Louis la découvrirent, et les jetèrent tous deux dehors. Petit Louis ne gagnait presque rien, et en ce temps où la Sécurité Sociale n'existait pas, elle fut renvoyée de l'usine parce qu'elle attendait un enfant.

Elle accoucha en plein hiver, sans un sou vaillant, sans une chemise pour son bébé. Une fois de plus, quelqu'un l'aida dans son malheur : la nouvelle compagne de son père lui offrit la layette du bébé et une robe pour elle.



Edith n'avait d'autres ressources que de recommencer à chanter dans les rues. Son bébé sur les bras, elle passa ainsi ce dur hiver dans les cours des immeubles et les cafés. A ce régime, le bébé ne vit pas sa troisième année. Tout l'hiver, pendant qu'Edith chantait, elle avait pleuré de faim et de froid. La petite fille, qui s'appelait Marcelle, mourut dans une chambre meublée, comme Edith avait elle-même manqué le faire au même âge.

Alors elle continua à chanter, en compagnie de Simone. Elles entraient hardiment dans les cours des casernes. Elles chantaient un peu partout, sans pourtant oser s'aventurer dans les beaux quartiers. Edith, moins jolie que Simone, était toute petite, mal bâtie, avec la grosse tête des rachitiques, le teint blême, mal peignée, flottant dans un manteau troué l'hiver, fagotée avec une vieille jupe et un corsage impossible l'été.

Elle habitait alors un hôtel minable de la rue Orfila, où, avec Simone, elle occupait une minuscule chambre-placard. Un jour, elles s'aventurèrent dans le quartier de l'Etoile. C'était un maussade après-midi d'octobre 1935, et la recette était par trop mauvaise. Les deux adolescentes espéraient gagner un peu plus dans les beaux quartiers. Elles chantèrent donc à l'angle de la rue

Troyon et de l'avenue Mac-Mahon.

On ne peut se tenir de penser que le destin l'avait conduite là et lui faisait chanter, juste au moment où s'arrêta l'homme de sa chance, ce refrain de Jean Lenoir :

« Elle est née comme un moineau,  
Elle a vécu comme un moineau,  
Elle mourra comme un moineau ! »  
Cet homme, Louis Leplée, allait faire d'elle la même Piaf.

Leplée, propriétaire du « Gerny's », était un homme bon et généreux. Il avait des centaines d'obligés, mais pas de famille ni d'amis, bien qu'il connût tout Paris. Quand il rencontra Edith, il avait le cafard, venant de perdre sa mère, qu'il adorait.

Mais lorsqu'il la vit, lorsqu'il l'entendit cet après-midi-là, pathétique et misérable, il ne songea ni au passé ni à l'avenir. Bouleversé par cette voix qu'Edith livrait aux rares passants dans toute sa puissance, avec tout son cœur, il ne sut que dire, d'une voix bourrue, la chanson finie :

— Tu es complètement folle, petite. Tu vas te casser la voix !

— Faut bien que je mange, répliqua Edith sur le même ton, sans se laisser démonter par l'allure distinguée de son interlocuteur.

— D'accord, mais tu peux chanter d'une autre façon... Pourquoi ne travailles-tu pas dans un cabaret ?

Il disait cela pour dire quelque chose, parce qu'il était gêné et un peu ému. Edith aurait pu se contenter de lui montrer ses frusques minables. Au lieu de cela, elle eut une réplique de vraie gosse de Paris.

— J'ai pas de contrat ! dit-elle en relevant le menton. Vous m'en faites un ?

— Et pourquoi pas ? répondit-il, amusé. Viens à mon cabaret, le Gerny's, lundi à 4 heures précises. Je verrai ce que je peux faire pour toi.

Jusqu'au lundi 4 heures, Edith fut résolue à ne pas se rendre à ce rendez-vous auquel elle ne croyait pas. Comme si la chance lui faisait encore plus peur que la misère. Puis, à la dernière minute, quelqu'un lui ayant dit : « A ta place, j'irais. Qu'est-ce que tu risques ? », Elle se précipita.

Elle arriva à 5 heures, essoufflée. Leplée, l'oeil sur sa montre-bracelet, l'attendait sur le pas de la porte.

— Qu'est-ce que ce sera quand tu seras vedette ! lui dit-il.

Dans ce cadre qui lui semblait celui d'un rêve, Edith débita tout son répertoire, aussi hétéroclite que possible : du Damia, du Tino Rossi, du Delmet, et même de l'Opéra... Elle prenait peu à peu de l'assurance, sous le regard sympathique de Leplée.

— Tu arriveras, mon petit, lui dit Leplée. Mais il va falloir changer ton répertoire. Et ton nom. Tu es un vrai moineau de Paris, mais il y a déjà la même Moineau. Un moineau, en argot, c'est un piaf. Pourquoi ne serais-tu pas la même Piaf ?

## II — Parce qu'on l'a aidée, elle est devenue le porte-bonheur des autres

Le premier succès d'Edith Piaf eut pour titre : « C'est nous les mômes, les mômes de la cloche ». Elle le chanta au Gerny's, vêtue d'un vieil imperméable parce qu'elle n'avait pu, comme elle l'avait promis à Leplée, se procurer des affaires en meilleur état, que celles qu'elle portait le jour où il l'avait rencontrée.

Ce soir-là, Gerny's la présentait à ses amis, au nombre desquels Maurice Chevalier. Il tenait à connaître son jugement, infaillible. Maurice écouta Edith jusqu'au bout, sans dire un mot.

Mais quand Leplée vint à sa table avec Edith, Maurice la regarda, lui fit un clin d'oeil, et dit à Leplée :

— Elle en a plein le ventre, la petite !

Peut-être soupçonna-t-il, dès ce soir-là, qu'elle serait un jour aussi célèbre que lui-même. Mais elle ?

Elle ne chantait qu'en pensant au lendemain, pas même au surlendemain, et tout cela lui semblait assez irréal. Elle sentait, confusément encore, que la chance l'avait extraordinairement servie, et qu'il dépendait d'elle de ne pas la laisser échapper.

Elle continuait à fréquenter ses amis, Simone, et les connaissances des bals musettes pour qui elle s'appelaient Huguette Héla. Mais elle avait quitté Belleville pour se transporter dans un hôtel près de Pigalle. Elle fréquentait assidûment les éditeurs de chansons. Elle était devenue une vraie chanteuse, avec tout ce que cela comporte de travail assidu et régulier.

Elle suivait le conseil de Leplée :

— Avant tout, fais-toi un bon répertoire. Faute de quoi, tu n'arriveras jamais vraiment.

Et à présent, de toutes ses forces, elle voulait vraiment arriver. Elle découvrait avec une immense surprise tous les dessous du métier. Elle qui chantait auparavant toutes les chansons que ses misérables gains lui permettaient d'acheter, elle découvrait soudain qu'il lui fallait lutter âprement pour conquérir le droit de chanter au cabaret des chansons qui lui plaisaient, et par-dessus tout celles qui étaient encore inédites. Elle découvrait que le lancement d'une chanson engage toujours des capitaux importants, et donne lieu à de dures et longues tractations.

Pratiquement, elle découvrait surtout que les éditeurs voient d'un assez mauvais œil les débutants, surtout lorsque ceux-ci ont la prétention ingénue de demander qu'on leur confie des chansons inédites. C'est ce que demandait Edith. A quoi les éditeurs répondaient :

— Ma petite, le jour où vous aurez enregistré des disques, où vous serez connue à la radio et au music-hall, vous repasserez.

Il fallait toutes les prudentes recommandations de Leplée pour empêcher Edith de retrouver alors son répertoire... d'injures appris au long des pavés parisiens.

Edith, qui, une fois engagée au Gerny's, s'était crue une chanteuse arrivée, se trouvait brutalement ramenée à une plus juste vision des choses.

Aujourd'hui, elle comprend parfaitement le point de vue des éditeurs, et ne verrait sans doute pas volontiers que l'on confiât à une débutante une chanson qui lui plairait. Mais à l'époque, elle était outrée. Leplée avait le plus grand mal à la consoler.

— Le plus drôle, lui disait-il, c'est que lorsque tu seras célèbre, ils seront dix à affirmer que sans eux tu n'aurais jamais percé !

Avoir de belles chansons « en création » devint son obsession. C'est ainsi qu'un jour, chez un éditeur, entendant la chanteuse Annette Lajon, assez connue avant la guerre, chanter « L'Étranger », l'une des premières chansons de Marguerite Monnot, elle eut le désir fou de cette chanson. Elle en était bouleversée. Elle demanda à Annette Lajon de chanter la chanson une seconde fois, puis une troisième... Elle attendit son départ pour réclamer la chanson.

L'éditeur la lui refusa, mais elle comprit que si elle la chantait malgré tout, elle n'aurait pas d'ennuis. Elle l'avait apprise en écoutant Annette Lajon la chanter...

Avec son flair extraordinaire, Edith ne s'était pas trompée, si elle n'avait pas agi des plus correctement. Elle eut de la chance, cette fois encore : Annette Lajon, estimant que le geste de cette débutante était de bonne guerre, ne lui en voulut pas...

On commençait à venir exprès chez Gerny's pour écouter la même Piaf : un nom de bataille qui absolvait ce physique sans grâce et sans âge, ce corps frêle, ce teint blême. Quand elle chantait, il n'y avait déjà plus que cette voix puissante et profonde.

Elle commençait à comprendre que les dons ne servent que si l'on apprend à s'en servir. Et elle était décidée à s'en servir si bien que le jour ne tarderait plus où l'on écrirait des chansons pour elle.

Leplée avait été pour elle beaucoup belle carrière quand, momentanément, tout s'écroula. Il s'apprêtait à lui offrir sa première consécration, au Bal des Petits Lits Blancs, à Cannes, quand le malheur frappa.

Il fut assassiné, dans des conditions mystérieuses. Et, comme s'il ne suffisait pas de toute sa peine, Edith fut soupçonnée.

Leplée avait été pour elle beaucoup plus qu'un bon patron. C'est un grand amour qui était né entre eux. Et sans doute le plus valable qu'ait jamais connu Edith Piaf. Leplée était pour elle le guide, l'ami, l'amant, et même le père que n'avait pas su être le sien. Elle l'appelait d'ailleurs tendrement « papa Leplée ».

La police comprit rapidement qu'elle n'était pour rien dans le meurtre. Mais, encore trop peu connue pour fai-

re face aux attaques, très jalosée par ses camarades du Gerny's, proie offerte au besoin de scandale du public et de la presse, elle traversa une atroce période de calomnies, de mépris, de franche hostilité.

Le Gerny's était fermé, et on lui proposait de chanter en plusieurs endroits, sans tenir aucun compte de son talent, uniquement pour offrir en pâture « la femme du meurtre de Leplée ». Elle choisit de chanter chez O'dett, place Pigalle. Devant la froideur glaciale du public, qui parfois lançait les plus grossières réflexions, elle quitta Paris, et chanta quelque temps à Nice, où le scandale auquel elle avait été mêlée n'avait pas fait de bruit. Son contrat terminé, elle revint à Paris, dégoûtée de tout, privée de sa belle énergie.

— Je serais peut-être redevenue chanteuse des rues, dit-elle, s'il n'y avait eu l'un des seuls amis qui me soient restés fidèles dans cette épreuve, avec Marguerite Monnot : Raymond Asso.

Edith avait encore besoin de quelqu'un pour la soutenir, l'encourager, la former, l'introduire, la reconforter. Par la suite, elle devait devenir si forte qu'elle aiderait à son tour de nombreux débutants, qu'elle formerait la plupart des meilleurs chanteurs de la génération suivante : Montand, Aznavour, les Compagnons de la Chanson, Eddie Constantine, Félix Marten...

Raymond Asso allait avant tout lui donner ce qu'elle recherchait depuis ses vrais débuts : de bonnes, d'excellentes chansons rien que pour elle, créées « sur mesure ».

Toute la personnalité d'Edith était déjà axée sur ce qu'elle pouvait tirer d'un texte.

Aujourd'hui, elle chante des chansons de plusieurs auteurs, tous remplis de talent, il va sans dire, mais pendant toute la période qui a vu son ascension jusqu'à la cote internationale, elle n'a guère chanté que des chansons de Raymond Asso pour les paroles, et de Marguerite Monnot pour la musique. Si elle ne les chante plus aujourd'hui, c'est uniquement parce que le chanteur doit renouveler son répertoire, et jusqu'à son style, sous peine de disparaître. Cette trop grande unité de style a coûté cher à plus d'un chanteur-auteur-compositeur : Félix Leclerc, Marie-José Neuville, Nicole Louvier. Même Brassens en pâtit. Charles Trenet demeurant l'exception qui confirme la règle.

Cette fois, sur le plan des chansons, Edith était comblée. Non seulement Raymond Asso et Marguerite Monnot formaient un tandem en merveilleux accord avec sa personnalité, mais il arrivait qu'ils fissent des chansons d'après des souvenirs personnels qu'elle leur avait contés. Ce fut le cas de « Paris-Méditerranée », le récit du voyage Paris-Marseille avec un bel inconnu que les policiers attendaient, menottes à la main, à l'arrivée ; et du célèbre « Mon Légionnaire ».

La « môme » se transformait peu à peu. Elle devenait la grande artiste. Mais si la chanteuse avait gagné sa bataille, la femme allait connaître autant de défaites que de victoires.

Elle chantait au Moulin-Rouge, quand son impresario lui dit :

— A Bobino, j'ai vu un certain Montand. Il m'a semblé pas mal. Je lui ai proposé de passer une audition avec vous.

Montand arriva éperdu de trac. Pour combattre ce trac, il planta ses yeux dans ceux d'Edith, et ne les quitta plus jusqu'à la fin de l'audition. Ce regard triste et hardi à la fois émut Piaf jusqu'au plus profond d'elle-même.

Leur union ne dura guère plus d'une saison de spectacles. Quand Montand s'estima suffisamment lancé, il disparut de sa vie.

— Quand je l'ai rencontré, dit Edith, il ne lui manquait que de bonnes chansons.

En effet, à cette époque, il avait choisi un genre faux pour un Français : celui de cow-boy du Far-West. Cela devait pourtant lui servir à ses tout débuts, dans les premières années de l'occupation. Cela faisait frondeur, ce côté américain... Mais Edith Piaf lui fit comprendre que ses chemises à carreaux, et son faux accent ne pourraient faire long feu.

— Ce sera plus difficile pour toi de tout reprendre à zéro, lui dit-elle, mais quand tu les tiendras, ce sera du solide.

Une fois de plus, elle ne se trompait pas, cette étonnante petite bonne femme qui, en 1936, donnait encore des autographes orthographiés ainsi : « toute amitiés sincère ».

Dans tout le Midi, Montand s'était fait une grosse cote, mais ses débuts parisiens, à l'A.B.C., furent un désastre. Sa veste à carreaux l'avait fait traiter de « zazou » par la salle, lui, le futur chéri des grandes salles populaires ! Il avait encore une mauvaise diction, un fort accent marseillais, il gesticulait beaucoup trop. Mais il avait su tirer la leçon de cet échec. Piaf savait qu'elle pouvait lui faire confiance.

Jusqu'au jour de leur rencontre, Montand s'était méfié de Piaf, accusant toutes les chanteuses réalistes d'être des « marchandes de cafard ». Il n'avait jamais entendu chanter Edith. Mais quand ce fut fait, il décida de changer son répertoire du tout au tout. Cela lui valut pendant longtemps d'être boudé dans le Midi et pas encore accepté à Paris, mais les encouragements d'Edith le soutenaient.

Sans amertume, Edith peut dire aujourd'hui :

— Bien que la vie nous ait séparés, je reste fière de pouvoir dire que j'ai été pour quelque chose dans sa réussite. C'est si bon de se dire qu'on a été le porte-bonheur de quelqu'un !

## III — Sa vie sentimentale: Une ritournelle triste comme ses refrains

En dépit de la gloire, la ritournelle de la vie d'Edith est aussi triste que les refrains de ses chansons. Les grands amours ont passé et s'en sont allées. Il y eut, après Montand, Paul Meurisse, Eddie Constantine, qui venait d'arriver en France.

Pour lancer ce grand diable d'Américain qui lui rappelait un peu Montand à ses débuts, elle en fit son partenaire au théâtre des Capucines dans

« La P'tite Lili », de Marcel Achard qui, avec « La Voix humaine » de Cocteau, fut son seul essai dans la comédie. Ce fut des réussites, mais elle ne pouvait se passer de son vrai domaine, la chanson.

D'ailleurs, dans « La P'tite Lili », elle chantait aussi. Toute petite, sans fard, vêtue comme toujours à la va-comme-je-te-pousse d'un vieux manteau noir, coiffée d'un chapeau de quatre sous,

elle avait vraiment l'air d'une petite couturière en chômage, pour qui la vie n'est pas tendre. Et une fois de plus le miracle s'accomplissait, au contact de son talent, un garçon doué acquérait une personnalité qu'il ne soupçonnait même pas, il devenait le chanteur et l'acteur que personne d'autre n'avait encore découvert en lui.

Pendant que l'on répétait cette pièce, toute la troupe fut étonnée de l'at-

tention intense et soumise avec laquelle elle écoutait les directives du metteur en scène Raymond Rouleau. De tous elle en avait le moins besoin, car elle savait déjà son rôle à merveille, mais on la sentait avide de glaner tout ce qui pouvait lui faire faire un pas de plus vers la perfection.

Peu après, le nom d'Edith Piaf éclatait à nouveau, tragiquement, dans toute la presse, accolé à celui de Marcel

Cerdan, qui venait de disparaître dans un désastre aérien.

Ç'avait été un amour condamné du départ, car Cerdan était marié et ne voulait pas divorcer. Pour lui aussi, cette enfant de la rue, élevée toute seule et presque illettrée, répondait à cet obscur besoin de se faire éducatrice : devenue cultivée par le seul effort de sa volonté, elle avait entrepris d'affiner Cerdan, de lui apprendre l'amour des bons livres, de la bonne musique. Et elle y était parvenue.

Les jours qui suivirent la mort de Cerdan furent terribles pour Edith. Elle retrouvait en outre un peu de l'ambiance de scandale qui avait entouré la mort de Leplée. Elle n'avait plus goût à rien, pas même à son métier. Son entourage affirme qu'aujourd'hui encore le souvenir de Cerdan la tourmente constamment. Chaque année, lors de l'anniversaire de la mort du grand boxeur, elle fait dire une messe.

Cette fois, son accordéoniste Marc Bonel fut sa planche de salut.

— Je sais ce qu'il te faut, lui dit-il.

Et il lui parla du mouvement des « rose-croix », dont les exercices spirituels avaient fait de lui un autre homme.

— Tu devrais essayer, dit-il à Edith.

Elle essaya et, depuis des années qu'elle accomplit ces exercices, elle affirme que l'apaisement lui est venu, et qu'elle a même trouvé à son art un sens nouveau et plus profond.

Mais on ne saurait affirmer que cela lui ait apporté le vrai bonheur. Ses amours n'ont pas été plus durables, et sa santé, on vient de le voir, est plus vulnérable.

C'est pour tout cela qu'elle « rit seulement avec les dents », ses yeux restant terriblement tristes. Elle continue malgré elle à irradier la misère, et on la verrait toujours mieux dans un asile de l'Armée du Salut que dans son appartement immense, et d'ailleurs vraiment meublé depuis très peu de temps. « Mon grand taudis », comme elle l'appelle. Même vêtue par Dior, même emmitouffée dans un vison, elle semble toujours la femme de chambre qui aurait emprunté les affaires de sa patronne.

Une seule fois, elle a paru si heureuse que même ses amis y ont cru : ç'a été pour son mariage avec Jacques Pills.

Pendant des jours, elle ne cessa de leur répéter :

— Non mais, vous vous rendez compte, il m'épouse ! Je me marie, moi !

Même devenue une grande vedette, cela lui avait toujours paru une chose invraisemblable...

Cette fois encore, Edith avait fait de son mieux pour relancer l'ex-partenaire de Tabet, le léger chanteur de la grande époque de Mireille, désormais oublié du public.

Ils s'étaient d'ailleurs connus pour des motifs professionnels. Un jour, Pills était venu chez Edith en lui apportant une chanson qu'il avait écrite pour elle. Ce n'était pas la première fois qu'ils se voyaient, et jusqu'alors ils se trouvaient mutuellement sympathiques. Mais ils n'étaient jamais libres. Ce jour-là, par contre, ils avaient l'un et l'autre tout leur temps, ... et ils étaient libres aussi au sens sentimental du mot, libres de toute attache.

— Alors, comme si la liberté nous déplaçait, raconte Edith, nous avons décidé de nous unir. En quinze jours, tout était fait.

Mais ils n'eurent pas beaucoup de moments heureux, après la cérémonie qui se déroula à New-York avec Marlène Dietrich pour témoin. Très vite, leurs engagements respectifs les séparèrent. Et leurs caractères se révélèrent bientôt aussi peu complémentaires que possible.

— En fait, nous avons à peine vécu ensemble, dit Edith.

Elle avait pourtant fait de son mieux pour tenter de réparer l'irréparable. Les bruits de divorce circulaient depuis quelque temps déjà, et un grand quotidien en avait fait état. Edith avait alors téléphoné au journal :

— Jacques et moi ne sommes que momentanément séparés. Nous sommes chanteurs l'un et l'autre, et vous savez que ce métier impose plus de séparations que de réunions. Il va sans dire que cela n'arrange pas l'harmonie du ménage. Après mon récital à l'Olympia, nous ferons une tournée ensemble, et cet hiver nous nous retrouvons aux Etats-Unis. Si l'amitié subsiste, il n'est pas exclu que nous reprenions la vie commune.

Ces projets furent sans suite. Au soir de la première à l'Olympia, sur la table de la loge, parmi les bouquets de fleurs, il y avait une lettre bleue. Le dernier souhait de bonne chance de son mari. Il ne s'écoula pas une semaine qu'Edith introduisit une instance en divorce auprès du tribunal de la Seine.

— Malgré toute notre bonne volonté, il ne nous était pas possible de nous entendre, dit-elle au juge. En réalité, Jacques et moi, nous étions l'un pour l'autre deux étrangers.

Il leur avait pourtant semblé de si bon augure qu'à l'époque de leur mariage Jacques Pills chantât au cabaret « La Vie en rose », à New-York, nommé d'après la chanson écrite par Edith...

Ils étaient restés ensemble à New-York pendant deux mois. Puis ils avaient fait un voyage extraordinaire, mais séparément. Quand elle était à Hollywood, il était à San-Francisco, lorsqu'elle se trouvait à Las Vegas, il était à Miami.

Leur « union » se déroula presque entièrement sur ce modèle.

Depuis, Edith semble plus ou moins résignée à subir ce mauvais sort sentimental qu'elle a tellement chanté.

On comprend pourquoi il lui semble impossible de renoncer à son unique

planche de salut : le travail.

— Chanter des chansons, c'est le plus beau métier du monde, dit-elle. Je doute qu'il existe joie plus intense, plus complète...

Et il lui reste aussi l'amitié. Celle de Raymond Asso, celle de Marguerite Monnot, qui est pour elle « la femme que j'admire le plus au monde » et « la femme la plus chantée du monde ».

Et aussi ceux qu'elle appelle « ma vraie famille » : sa secrétaire, Mlle Coupal, une jeune et ravissante Canadienne agrégée d'espagnol ; son guitariste Jacques Liébrard et la mère de celui-ci.

Sa vraie famille, elle a la générosité de n'en pas garder un mauvais souvenir. Sa mère, elle ne l'a rencontrée qu'une fois, au comptoir d'un bistro où elle se trouvait avec son père, à l'âge de dix ans. Quand Line Marsa voulut embrasser sa fille, l'enfant eut un mouvement de recul. Son père lui avait interdit d'embrasser ses compagnes d'occasion.

— Celle-là, tu peux, lui dit-il. C'est ta mère. La vraie.

Quand son père est mort, quelques années plus tard, elle se trouvait auprès de lui. Il lui a dit, dans ses derniers instants :

— Achète de la terre, Edith, il n'y a que cela de vrai. Comme cela, au moins, on ne risque pas de mourir dans la misère.

Elle lui a obéi. Parfois, quand elle parle de son père, elle cite tout doucement ce couplet de Bruant :

« Papa, c'était un lapin

Qui s'appelait J.B. Chopin

Et qu'avait son domicile

A Belleville... »

Son père et sa mère qui, durant leur vie, passèrent si peu de moments l'un près de l'autre, reposent côte à côte au Père-Lachaise. Edith s'y rend souvent pour prier sur leur tombe.

Toutes ces dures leçons de la vie, lui permettent d'enseigner aux jeunes à affronter leur métier en profondeur et avec humanité. Son dernier élève est Félix Marten, un ancien docker qui, depuis des années, ne parvenait pas à

se faire une place dans les salles de seconde zone.

Lui non plus, avant de l'avoir vue et entendue sur scène, il croyait ne pas aimer Edith Piaf. C'est au théâtre de Tours qu'il a compris. Il se passa avec lui ce qui s'était passé avec Montand des années auparavant, à cette différence près qu'Edith lui fit des critiques plus graves.

— Tu feras peut-être une grande vedette, lui dit-elle, jamais un grand artiste. Tu ne vas pas au bout de ton personnage, tu ne te donnes pas. Sans amour, tu ne toucheras jamais le cœur du grand public.

Il l'avait regardée du haut de ses six pieds et il ne l'avait pas crue. Mais quand il chanta devant elle, il eut le trac pour la première fois de sa vie. Il chantait « T'as une belle cravate ». Alors elle s'était levée et était rentrée dans sa loge.

Un quart d'heure plus tard il frappait à sa porte. Depuis ce soir-là, il n'est plus le beau garçon cynique, désinvolte et assez prétentieux que l'on connaissait. Il a demandé à Edith Piaf d'être son professeur. Elle a accepté. Et elle lui a fait chanter des chansons d'amour, qui ont apporté à Marten la consécration de la scène de l'Olympia, avec un tour de chant dont elle lui a indiqué chaque geste, chaque inflexion de voix. Pour lui elle a renoncé aux longues journées de répétitions auxquelles d'ordinaire elle s'astreint avant chaque tour de chant. Pour lui elle a demandé à Marguerite Monnot, à Michel Rivgache, à Henri Comté d'écrire de nouvelles chansons d'amour. Elle a gagné.

Mais à présent qu'il a connu le succès, il veut revenir à son ancien style, persuadé qu'il n'est pas fait pour la chanson sentimentale, que seul le genre cynique lui va bien. A-t-il raison ? Revient-il seulement à de mauvaises habitudes, en voulant ignorer le jugement d'une artiste qui jusqu'à présent ne s'est trompée que dans sa vie privée, mais jamais dans son art ?

## Enseignement de l'art floral japonais

*Les fleurs doivent être agencées de façon à répondre aux goûts et aux sentiments du peuple de chaque pays. C'est ce que dit Mme Noriko Nakamura, spécialiste en art floral de haute réputation qui fut chargée de l'arrangement des fleurs au pavillon japonais à la Foire universelle de Bruxelles, Belgique. Après une longue tournée en Europe et aux Etats-Unis, elle est récemment rentrée au Japon.*

*Mme Nakamura a quitté le Japon en avril et a donné au musée Ezumio à Rome une exhibition et une démonstration qui ont attiré plus de 3,000 personnes à chacun des trois jours de déploiement. Puis à Zurich, en Suisse, elle a donné une semblable exhibition au musée Rietberg et à l'université de Zurich.*

*L'objet principal de son voyage fut de décorer le pavillon japonais à la Foire universelle de Bruxelles pour les trois jours, du 12 au 14 mai, consacrés au Japon. Par la suite, elle a donné des démonstrations pendant les trois jours qui ont suivi les jours dédiés au Japon.*

*Le thème suivi dans l'agencement des fleurs à la Foire de Bruxelles*

*fut « Les Classiques et Aujourd'hui ». Afin de symboliser le thème « Classiques », Mme Nakamura dit qu'elle a voulu produire une atmosphère de tranquillité en utilisant des branches de pin, de bambou et d'érable et, pour illustrer le sentiment contemporain, elle s'est servi de roses blanches le premier jour, des roses couleur saumon le deuxième et une combinaison des deux le troisième jour.*

*Mme Nakamura a choisi ce thème parce que celui de l'exhibition japonaise était « la main qui a fait de l'histoire, la main qui a relevé le Japon dévasté par la guerre et la main qui assurera l'avenir ». Bien que le pavillon japonais fut très simple à comparer à ceux des Etats-Unis et de l'U.R.S.S., elle croit que le thème en fut bien choisi.*

*L'institutrice en art floral du Japon est particulièrement heureuse d'avoir participé au « SAFFA » à Zurich où l'on a montré le progrès de la femme au cours des 30 dernières années et dans tous les genres de travail et au foyer. L'étalage portait sur les beaux-arts, soit l'éducation, soins aux malades, architecture, soins des enfants, etc.*

*Afin de se conformer au sentiment*

*populaire, Mme Nakamura dit qu'à Paris elle a choisi des fleurs aptes à produire un effet d'élégance et de subtilité, alors qu'en Allemagne elle tenta d'exprimer par des fleurs le sentiment de force qui convient au caractère allemand.*

*Aux Etats-Unis, toutefois, Mme Nakamura a constaté que plusieurs Américaines connaissaient déjà l'art floral. C'est pourquoi elle a varié la disposition de ses fleurs. Pour l'été elle a proposé un agencement rafraîchissant à la vue. « Par exemple », dit-elle, « des fleurs ne doivent pas être tassées dans un vase ; on doit pouvoir voir l'eau pour se sentir rafraîchi ». Pour l'automne, elle a choisi des branches et des ramilles sèches qu'elle parsema de fleurs brillantes afin d'y ajouter de la chaleur.*

*A San Francisco, elle donna à chaque pièce un différent arrangement de fleurs. « L'agencement des fleurs s'est développé du stage de décoration d'alcôve au décor intérieur, de façon que chaque arrangement doit convenir à la pièce à décorer, mais le principe fondamental doit être strictement observé », fait remarquer cette artiste de l'art floral japonais.*



# SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER

## TELEVISION — RADIO — THEATRE

### CONCLUSION

Peut-être quelques-unes d'entre vous ont-elles pris la peine de réfléchir aux conclusions à tirer de notre chronique de la semaine dernière. Vous vous souvenez sans doute que nous avons longuement parlé de la carrière de comédienne, de ses avantages et désavantages. Le tout s'est cependant terminé par un point de suspension que nous aimerions remplacer par un point final. La meilleure réponse, c'est madame de Vienne qui nous la donne en disant :

« S'assurer tout d'abord que le désir de « faire du théâtre » est une VOCATION, non un caprice ou, comme je l'ai déjà dit, une ambition, erronée du reste et peu louable, d'une vaine gloriole ou le besoin de SE FUIR. Ne pas oublier qu'on ne devient pas comédienne, on *naît* comédienne et les études spécialisées ne font que donner les outils nécessaires à devenir une bonne comédienne. Ne pas croire que ce métier s'improvise, car s'il est vrai qu'il y faut l'instinct (que du reste donne la vocation), il faut choisir, éliminer, connaître et réfléchir sur la validité du matériel fourni par l'instinct, devenir en un mot un être « libre » en face du personnage et non un être « esclave » de son propre tempérament. Pour être une véritable comédienne, il faut aimer et par conséquent comprendre l'humanité, avec ses qualités et ses défauts, et se connaître soi-même, avec ses limites ».

« Aussi douée de moyens que soit une candidate à la carrière, si c'est une tête sans cervelle, une paresseuse, une rêveuse, elle ne réussira jamais. S'il n'est pas indispensable d'avoir une discipline naturelle très grande, il est indispensable de l'acquiescer, faute de quoi le talent se disperse, et le temps passe en étant ce que j'appelle « les comédiens de cafés », ceux qui discutent à perte de temps sur le théâtre, mais ne réalisent rien, car ils se contentent de « jouer » à être des comédiens ! J'ai remarqué au cours de quelque 30 ans d'enseignement et de carrière personnelle, que les meilleurs dans le métier étaient aussi des « excellents élèves » dans les autres matières, au temps de l'école ou de l'Université. »

« Je répète qu'il y a deux sortes de comédiens : ceux qui cherchent la gloire et ceux qui ont besoin d'être des comédiens sincères. Cela n'est pas souvent compatible, car la gloire s'atteint surtout en faisant en dehors de la scène et sur la scène mille concessions le plus souvent de mauvais aloi, mille compromissions de toutes sortes, indignes d'une âme noble ».

« Pour ce qui est des parents, si la jeune fille a véritablement une vocation — ce que des spécialistes peuvent dépister dans la plupart des cas — il est inutile qu'ils la contrecarrent, car elle parlera toujours plus fort qu'eux ; aller contre, c'est précipiter la jeune fille dans la névrose, le malheur et souvent, le désordre que l'on voulait justement éviter. Il y a dans la vocation de comédien un certain désir d'absolu qu'il est vain de chercher à étouffer ; mieux vaut à ce moment aider l'enfant ». Yolande Roy, dans une conclusion beaucoup plus brève déclare : « Etre une femme saine et équilibrée n'empêche pas d'être une bonne comédienne. C'est un beau métier qui peut élever s'il est bien pratiqué ».

Quant à Nathalie Naubert, elle conclut de cette façon : « A celles qui par leur courage, la ténacité,

leur esprit de travail et de sacrifices passeront à travers le dur apprentissage du métier de comédienne, je peux assurer des heures inoubliables ! »

### Autour d'une lettre

Ma fidèle correspondante de Rimouski s'indigne de ce que les autorités dites de L'ELITE parlent trop volontiers de la MASSE quand elles discutent des problèmes ayant trait au grand public. Elle n'admet pas qu'on puisse ravalier les gens du peuple sous cette dénomination lourde de discrédit. « Je suis une honnête femme, vivant dans le public », s'écrie-t-elle, « et je frémis quand j'entendis certain gros monsieur affirmer l'autre soir que la masse est absolument incapable d'absorber les programmes de télévision de telle ou telle qualité, pas même de s'y intéresser. Non, disait-il, la masse est fermée à tout ce qui est élevée... La façon dont il s'exprimait ne lui a pas attiré d'amis dans le grand public qui ne doit compter que sur la vie et l'expérience qu'elle lui donne pour se faire une philosophie. D'autres sont venus vers le grand public avec l'idée de lui expliquer, de le mettre au courant... Le grand public sait maintenant écouter un Fernand Seguin, pour ne nommer que celui-là, et il le trouve intéressant. Plusieurs se sont assis avec leurs enfants pour regarder et écouter « Concerts pour la Jeunesse ». Ils y ont appris quelque chose et n'ont pas honte de l'avouer ».

Je vous donne entièrement raison, chère madame. S'il est vrai que certaines émissions culturelles et même artistiques dépassent quelque peu la capacité d'absorption de certains éléments du public, il n'en est pas moins vrai que l'on devrait bannir à tout jamais cette appellation de « masse » qui est par trop péjorative quand elle s'adresse à des êtres doués d'intelligence et de jugement. Que dans certains cas, cette intelligence soit plafonnée et que ce jugement ne s'exerce pas avec toute la souplesse désirée, — il faut bien reconnaître qu'il s'agit là d'un phénomène social rencontré sous toutes les latitudes et à toutes les époques — il ne semble pas péremptoire pour autant de situer le niveau mental du grand public au rang des bêtes de somme. Car ce mot « masse », quand il est appliqué aux spectateurs, évoque irrésistiblement l'idée de troupeau ou de bétail. Que les géographes et les spécialistes s'en servent pour expliquer les grands déplacements humains de l'histoire du monde, je le conçois ; mais il ne devrait pas avoir cours quand on parle du public. Ma conclusion sera aussi un mot d'ordre : faisons la chasse au mot « masse ».

Cette même correspondante — et cela était inévitable, compte tenu des circonstances, — me livre son opinion très franche sur la grève des réalisateurs. Je veux croire qu'au moment où vous lirez ces lignes, chères lectrices, le conflit sera enfin réglé à la satisfaction des deux parties en présence. Le sujet n'en conservera pas moins une actualité cuisante, car cette maladie-là aura ouvert des plaies qui ne sont pas prêtes de se refermer. Je laisse donc la parole à mademoiselle Alice Rousseau, me réservant le droit par la suite, de commenter ses affirmations.

« Curieuse époque où il faut ennuyer tout le monde pour gagner son droit. Les grèves ne sont pas un procédé pacifique, puisqu'elles mènent à l'émeute. Comment ces super-intellectuels que sont les professionnels de Radio-Canada n'ont-ils pas

pu trouver un moyen de régler leur cas autrement que par une grève sur le tas ?... Où est la supériorité de l'intellectuel et du professionnel en ce cas ? Le téléspectateur en parle à son aise, car ce n'est pas lui le plus touché dans ce conflit. Au contraire, il a vu sur son petit écran des choses bien supérieures à celles qu'il était habitué d'y voir. Pour lui, que ce soit sur film ou en direct, du moment que c'est sur l'écran, c'est du pareil au même. Que les artistes soient Canadiens-français ou Français tout court, il les comprend et c'est l'essentiel. Mais malgré toute la sympathie et l'amour, je dirais, que nous avons pour nos artistes compatriotes, s'ils se croient justifiés de refuser leur collaboration à la télévision, grand bien leur fasse et, place aux autres ! La télévision canadienne d'expression française doit-elle s'éteindre pour si peu ?... Faudrait-il recommencer à zéro peut-être, comme au tout début de la télévision ? Sûrement non, mais même s'il le fallait, le matériel est là et l'expérience n'est pas loin. Cette manie de se croire irremplaçable a perdu bien des gens déjà et elle en perdra d'autres.

... Cette grève, il faut le dire, n'a pas rehaussé le prestige de personne, et nous rapproche dangereusement de ces pays où la tête ne vaut pas le coup de poing... »

Chère Mademoiselle,

*Que la grève soit un mal, les réalisateurs eux-mêmes en ont convenu. S'ils se sont résolus à ce moyen extrême et douloureux, c'est qu'ils avaient épuisé auparavant toutes les ressources de la bonne entente et de la dignité.*

*Ce qui nous a tous étonnés et même choqués dans ce différend, c'est de constater que des mesures draconiennes que nous croyions réservées aux seuls employés manuels servaient l'élite intellectuelle et artistique.*

*« Curieuse époque », dites-vous mademoiselle. Curieuse époque, en effet, où des artistes et des penseurs ne peuvent plus exercer leur profession sans être les victimes d'un régime dictatorial qui décourage l'initiative personnelle et brise l'élan des coeurs et des esprits. Un artiste, pour créer, doit se sentir enveloppé d'un climat de confiance et de joie. Depuis cinq ans, les paperassiers et les bureaucrates de Radio-Canada avaient peu à peu sapé cette confiance et tué cette joie.*

*Ne vous a-t-il pas semblé invraisemblable, qu'au prix des plus durs sacrifices, des centaines et des centaines d'employés de la Société aient refusé farouchement de rentrer au travail semaine après semaine ? Il n'est plus question d'hystérie collective ou d'entêtement quand il s'agit du minimum vital. Cette attitude dénote, au contraire, une grande noblesse. Elle est celle de personnes conscientes de leur valeur personnelle et de l'idéal collectif qu'elles représentent, un idéal qui se refuse l'écrasement général d'une dictature inconsciente.*

*Il n'y a personne d'irremplaçable, c'est entendu (même les administrateurs !) ; mais l'expérience de six années arrachée au prix de recherches souvent empiriques et de luttes incessantes ne doit pas rester lettre morte. Ce que la télévision canadienne d'expression française a réalisé à ce jour, demeure un monument de travail, de courage et d'amour du métier. C'est cela, au fond, que les réalisateurs défendaient en déclarant la grève.*



# DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

neure, cinq minutes pour une punition majeure. Les délits seraient moins fréquents, le jeu aussi intéressant, peut-être plus, et le public mieux renseigné.

Cette conception pourrait être ad-

## Tiens ! Pourquoi ne pas jeter . . . en prison, pour 2 ou 5 minutes, les joueurs de football fautifs ?

■ S'il est une question à l'ordre du jour, c'est bien celle de l'autorité de l'arbitre sur la patinoire, le gridiron, le losange.

On a coutume de dire que c'est de l'arbitre que dépend, avant tout, la tenue des joueurs et, par conséquent, la réputation et l'avenir du football. Il y a, certes, beaucoup de vrai là-dedans. Mais on aurait tort de charger le malheureux arbitre d'une responsabilité exclusive.

L'arbitre possède une arme redoutable : l'expulsion des joueurs coupables. C'est une grave sanction à laquelle les arbitres du hockey et du football n'ont recours qu'assez rarement. Les arbitres du baseball organisé sévissent de la sorte, plus fréquemment. Ils envoient aux douches les joueurs qui leur crachent au visage des paroles injurieuses, les joueurs qui les ridiculisent. Au hockey, ces athlètes reçoivent un diplôme de mauvaise conduite, un repos de 10 minutes à côté de leurs coéquipiers. Au football et au hockey, les arbitres hésitent à appliquer la sanction de l'expulsion, parce que, lorsqu'un joueur a été sorti du terrain, le chevalier du sifflet n'a pas le pouvoir d'autoriser sa rentrée, au cours de la joute. Il en est ainsi pour les maîtres du logis sur le losange. Et personne ne s'en plaint, à l'exception de quelques parieurs... Le règlement est formel sur ce point. On peut admettre que cela est fort bien ainsi car, dès l'instant que l'acte commis a été assez répréhensible pour entraîner l'expulsion, la clémence ne doit pas être permise.

Pour les fautes moins caractérisées, au Football, il y a les verges de punition. L'arbitre peut les distribuer avec toute la générosité qu'il veut. Les spectateurs assis à 200 ou 300 pieds du jeu ne savent pas les noms des joueurs fautifs, quoique l'arbitre les ait indiqués du doigt. Ces punitions ne sont pas suffisantes, pour réduire la mauvaise humeur permanente de certains joueurs et leur esprit hargneux.

Bref, l'idée peut venir de réclamer l'expulsion temporaire des joueurs. A une telle mesure, l'arbitre pourrait recourir efficacement, croyons-nous. Et elle serait de nature à calmer certaines impétuosité. En somme, il s'agirait d'appliquer au football la sanction pratiquée au hockey, sous le nom de prison, deux minutes de repos forcé pour une punition mi-

mise par les mogols du football canadien. Encore faudrait-il qu'ils y songent ! Et s'ils n'y songent pas, quelqu'un ne pourrait-il le leur suggérer ? Il est peu probable qu'ils prennent une telle initiative. Ce sont en général des modifications fort insignifiantes qu'inspire leur ingéniosité. L'on ne nie pas qu'elles constituent un effort de perfectionnement technique. Mais, à vrai dire, elles touchent au raffinement et aux discussions byzantines, oiseuses et intempestives.

Les délégués des Alouettes oseraient-ils se présenter, eux, devant l'auguste société du football canadien avec un projet aussi révolutionnaire ? Car, si étrange que cela puisse paraître, il s'agit là d'une idée audacieuse.

Les éminents pontifes du gridiron canadien, qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest du Canada, ne répugneraient-ils pas à adopter une formule — vieille de plus de 60 ans — en vigueur dans le sport le plus rapide et le plus excitant du monde, le hockey majeur, qu'ils considèrent trop commercialisé ? Alors qu'eux s'attachent, à coups de piastres, le talent athlétique de trop d'Américains ?

*On imite le football, mais le football n'imite personne !*

Les délégués de nos Alouettes hésiteraient, sans doute, à compromettre leur crédit auprès des vénérables membres du football canadien qui, en somme, devraient être fiers de posséder dans leur sein une phalange semblable d'hommes d'affaires avertis. Pourtant, s'il s'agit de réduire la violence sur le terrain, il ne serait pas déraisonnable de munir les arbitres de certains pouvoirs, autres que celui de laisser tomber gracieusement un mouchoir rouge sur le gazon, où il n'y a pas de taureaux à exciter, de certains pouvoirs, disions-nous, qui leur permettraient de mieux appliquer un règlement fort bien fait, sans être impeccable. La prison ! La prison !

On nous dira, peut-être, que les spectateurs paient cher leurs places pour voir à l'oeuvre leurs étoiles et non pas en prison ou au vestiaire pour le reste de la joute. Oui, c'est plein de bon sens ! Mais, en revanche, ils ne délient pas les cordons de leurs bourses pour assister à la démolition de leurs étoiles !

## Savez-vous tomber ? C'est un art et une précaution qu'on peut s'étonner de voir négliger par certains judokas !

■ Le plus grand nombre des accidents qui surviennent, au cours des joutes de ballon au panier, de football, etc., sont la conclusion malheureuse d'une chute. Celle-ci est provoquée par la collision de deux joueurs, par une glissade, un faux mouvement ou toute autre cause, prévisible ou non. L'accident, lorsqu'on ne peut en incriminer personne, est imputé à la fatalité. C'est facile...

En réalité, dans bien des cas, on aurait pu l'éviter. On oublie, en effet, qu'il existe une technique de la chute. Et même, quand on sait que cette technique existe, on oublie de l'enseigner aux athlètes.

Regardez les acrobates de cirque,

les bouffons aussi. Ils savent tomber. Ils exécutent des sauts agiles. Ils les font en se retournant sur eux-mêmes, d'une manière impressionnante. On se romprait les os à vouloir les imiter. Ils ne sont pas faits, pourtant, d'une façon moins fragile que la nôtre, mais ils ont étudié l'art de se recevoir sur le sol.

Voyez également les lutteurs Edouard Carpentier, Rocca, les lutteurs nains, etc. Lorsqu'un adversaire est élevé à bout de bras par un Kowalski, un Jonathan qui le laissait choir de tout leur poids sur le tapis, s'il n'avait pas une véritable science du... bien-tomber, résisterait-il à tant de combats ?

Et les pratiquants du judo, sur-

**RICHARD WINSTON "DICKIE" MOORE**, le dynamique ailier gauche du Canadien, en dépit de plusieurs blessures plus ou moins graves, n'a pas manqué une seule joute, ces quatre dernières saisons. Chaque fois qu'il marque un but, chaque fois que l'un de ses coéquipiers déjoue la sentinelle ennemie, ce lion de Ville St-Laurent, anciennement du Parc Extension, ne rugit pas mais il jubile, démesurément parfois. Il rugit, toutefois, lorsqu'un quidam veut jouer le rôle de profiteuse éhonté à son détriment. Nous économisons nos "Oscar". A notre avis, ce courageux Richard Winston — quels prénoms prédestinés ! — Moore en mérite deux. On se rappelle que tout jeune, à 9 ou 10 ans, Dickie dégringola un escalier. Résultat : une cheville démise, blessure mal soignée. Il surmonta vaillamment cet handicap, car à 14 ans il faisait partie des Cycles Prescott, de la Ligue Laurentienne Junior. Tiens, nous lui décernons trois "Oscar" !



tout les ceintures noires ! On devrait nous en présenter d'autres ! N'est-ce pas tout leur génie que la chute réglée, scientifiquement conduite jusqu'à son aboutissement ?

Au début de décembre, lorsque le promoteur Jean Racine eut l'idée de lancer les judokas dans le professionnalisme, nous avons interviewé un Japonais de Vancouver, adepte du jiu-jitsu. Cette méthode du judo, nous dit-il, c'est l'exploitation de la rupture des équilibres. Tomber et entraîner dans sa proche chute l'adversaire, voilà l'un des grands mystères de ce sport si nuancé. Il tint à nous prouver par des chutes combien il disait vrai. S'étant déshabillé jusqu'à la ceinture — cet après-midi-là, la température était plutôt douce, 33 ou 35° en plein soleil — il ouvrit notre porte. Il plongea littéralement sur le pavé, la tête la première. Sans le moindre mal, comme vous le devinez. Il recommença, montant sur nos épaules pour tomber de plus haut. Il exécuta les plus invraisemblables sauts sur la tête, sur le dos, sur le ventre même, sans paraître souffrir le moins du monde de ces exercices, qui eussent assommé net un athlète

moyen. Il ne cessa ses cabrioles que sur les jonctions d'un agent de police, descendu d'un autobus Sherbrooke ouest (4), dont le terminus était alors presque en face de notre demeure, à une centaine de pieds à l'est de St-Denis. Car ce quidam à moitié nu qui essayait de défoncer le sol avec son crâne avait attiré une centaine de personnes, juste assez pour embouteiller la circulation.

Ce dont notre Japonais démontrait l'existence, les sciences de la chute, ce que gros lutteurs d'Eddie Quinn, acrobates, bouffons réalisent presque quotidiennement, pourquoi n'en imposerait-on pas l'étude à tous les athlètes, qui pratiquent des exercices physiques où la chute est toujours à craindre ?

Quand l'accident est survenu, c'est trop tard pour y penser. Dirigeants, instructeurs dans le programme d'éducation physique de vos membres actifs, insérez le chapitre suivant : étude des chutes en cours de jeu. Peut-être pourrez-vous, un jour, vous féliciter de votre prévoyance ! Il n'est jamais trop tard pour bien faire, n'est-ce pas ?

### Une expression typique, vieille de 73 ans, court encore nos losanges, nos gridirons

■ La période d'entraînement des joueurs des ligues-majeures, sous les ciels ensoleillés de la Floride ou de la Californie, n'est pas de tout repos. Elle apprend aux athlètes professionnels, grassement payés ou non à souffrir avant de connaître un état physique convenable. Plusieurs d'entre eux, au début, voient d'un mauvais oeil le « Charley-Horse » : nouage de muscles de la cuisse, nerfs tendus à faire boiter. Les physiothérapeutes ont beaucoup de misère à remettre sur pieds ces athlètes, en une semaine. Pourquoi emploie-t-on cette expression américaine ? D'où vient-elle ?

Elle vient du cerveau du fameux évangéliste Billy Sunday, ancien joueur des ligues majeures, décédé il y a plus de 25 ans. Pour la première fois, il l'utilisa, en 1886, il y aura donc 73 ans bientôt, alors qu'il jouait pour le White Stocking de Chicago, aujourd'hui le White Sox. Un après-midi, Jupiter Pluvius faisait des siennes, à tel point que l'on dut décommander la joute de baseball.

Les joueurs profitèrent de l'aubaine pour se rendre à la piste de courses de chevaux, après réception de leur paye. Beau temps, mauvais temps, les coursiers y allaient à fond de train. Plusieurs de ces joueurs croyaient, dur comme fer, que leurs chevaux favoris leur rapporteraient un meilleur prix, sous la pluie ou dans la boue...

Billy Sunday, simple joueur et non pas encore pasteur protestant, aimait à taquiner le dieu hasard sur les chances de ces poulains. La soif du gain était ardente. Vers cinq heures de l'après-midi, Sunday avait gagné \$50 à la suite de quelques mises de deux dollars. Tout à coup, l'un de ses coéquipiers lui souffla dans le tuyau de

l'oreille qu'il tenait, de l'écurie, une information des plus sûres, le coursier Charley ne peut pas perdre. Billy Sunday risqua tout son gain sur Charley. Ses coéquipiers l'imitèrent jusqu'au dernier sous percé. Avec intérêt, on suivit la course, du départ à la ligne d'arrivée. Charley démarra avec difficulté. Il fut l'un des derniers chevaux à laisser le poteau. A la fin de l'épreuve, il finit bon dernier, il court encore... Les joueurs, ayant perdu tout leur argent, retournèrent bredouilles au foyer.

Au cours de la joute du lendemain, sous un soleil radieux, l'un des joueurs du Chicago, George Gore, redoutable cogneur et l'un des plus rapides coureurs du temps, frappa un long coup par-dessus la tête du voltigeur du centre. Alors, il fallait que le frappeur eût des fourmis dans les jambes, pour réussir un coup de circuit à l'intérieur du vaste parc de baseball. Gore filait à toute vitesse, en contournant les premier et second buts. A une trentaine de pieds du troisième sac, il fut contraint de s'arrêter, puis de boiter pour atteindre le troisième, où l'adversaire le mit hors jeu, sous les yeux ahuris de Sunday, agissant comme instructeur-instructeur...

Pensant au fond de ses goussets vides, dégoûté, de la tournure des événements, à son arrivée au banc de ses coéquipiers, il dit : « Regardez, les gars, le vieux cheval Charley s'en vient ! (Look, boys, here comes old Charley-Horse !) On rit de cette plaisanterie, de cette comparaison boiteuse, c'est le cas de le dire. Ce fut suffisant pour que l'expression fût adoptée, d'une manière générale. Elle existe encore, au sein du baseball, du hockey et du football.

[ Lire la suite page 30 ]

## Il y a encore des hommes de l'âge de pierre

Un anthropologiste brésilien en mission dans le Nord de l'Etat de Parana a découvert dans cette région encore pratiquement inexplorée, une tribu d'Indiens dont la civilisation n'a pas dépassé le stade de la pierre taillée. Ces Indiens ignorent tout de l'agriculture. Ils vivent du produit de leur pêche, de leur chasse, de la cueillette des baies et des racines sauvages. Ils connaissent le feu mais ne font qu'une cuisine des plus rudimentaires : ils se bornent à poser sur les braises leur viande, ou leur poisson, de sorte qu'ils ingurgitent presque autant de cendres que de nourriture. Ils ne peuvent faire bouillir leurs aliments car ils ne disposent d'aucun récipient allant au feu ; les seuls qu'ils fabriquent sont en écorce de calebasse.

Ce n'est pas la première fois qu'on découvre ainsi, dans les régions amazoniennes, des tribus extrêmement arriérées. Au début du siècle, le grand explorateur brésilien, général Rondon, avait ainsi pris contact avec les Nhambiquara, des Indiens farouches et très guerriers du Matto Grosso qui, eux aussi, ignoraient totalement l'emploi des métaux. Rondon, par la suite, avait créé un service officiel chargé de prendre contact avec les Indiens des bois et de les amener progressivement à la civilisation. Il avait donné à ce service, le « Service de Protection des Indiens », une très noble devise : « Se faire tuer si c'est nécessaire. Ne jamais tuer ». Et, de fait, nombreux furent les Brésiliens qui furent tués ou blessés au cours des expéditions pacifiques lancées dans la forêt ; mais pas un Indien ne le fut.

Récemment encore, fin septembre 1958, on fut pendant un mois très inquiet à Rio au sujet d'une de ces expéditions qui devait, en pleine Amazonie, tenter de prendre contact avec des tribus dont l'existence avait été découverte depuis peu. L'avant-garde de cette mission, composée de 33 hommes, tous rompus à la vie dans la jungle, avait cessé brusquement de donner de ses nouvelles, bien qu'elle soit munie d'émetteur portatifs de radio. Des avions, des hélicoptères survolèrent en vain la forêt. On craignait que ces hommes ne soient tombés dans une embuscade. Et puis, l'avant-garde revint : son silence était dû à une panne des émetteurs. Elle avait pris contact, sur le haut Xingu, avec une tribu d'un millier d'Indiens qui, jusqu'à présent, avaient toujours fui le contact des civilisés.

Des hommes de l'âge de la pierre à l'époque de la bombe atomique ! Surprenant, mais vrai !

### Des Indiens infatigables

Les Indiens Tarahumaras viennent de démontrer, une fois de plus, qu'ils sont infatigables : vingt d'entre eux ont couvert, à pied, la distance séparant Chihuahua de Mexico, soit 1,025 milles, en quatre jours.

Les Tarahumaras constituent une puissante tribu indienne, très peu métissée, qui vit dans le Nord du Mexique. Ils ont conservé les qualités physiques des Indiens de la Grande Prairie et sont notamment connus pour être de prodigieux coureurs.

Nos vingt « braves » avaient entrepris la course Chihuahua — Mexico dans le but de saluer le nouveau président élu de la République mexicaine, mais aussi d'honorer la mémoire de Cuauthémoc.

Lorsqu'au début du 16<sup>e</sup> siècle, le conquistador espagnol Hernan Cortès envahit le Mexique, il fit prisonnier l'empereur Moctézum. Les Mexicains d'alors se soulevèrent et entreprirent une guerre acharnée contre les conquérants européens, guerre pendant laquelle Moctézum fut blessé mortellement par une pierre lancée par un de ses propres sujets. C'est le prince Cuauthémoc, neveu de Moctézum, qui organisa la résistance et prit le titre d'Empereur. Il soutint un siège de plusieurs mois dans la cité de Mexico, alors bâtie au milieu d'une lagune desséchée depuis. La ville fut entièrement détruite ; des dizaines de milliers d'habitants moururent de faim, de soif et de maladie. Voyant la partie perdue, Cuauthémoc voulut fuir pour organiser ailleurs la résistance. Mais la pirogue dans laquelle il avait pris place fut capturée par un des bateaux à voile que Cortès avait fait construire et lancer sur la lagune.

Leur nouvel empereur prisonnier, les Aztèques cessèrent la lutte. Mais les exploits de Cuauthémoc n'ont pas été oubliés et, pour les Indiens mexicains, ce valeureux guerrier est resté le symbole de la résistance à l'étranger.

### Un phoque à l'école

Un phoque s'est échoué récemment sur une plage bretonne. Des enfants l'ayant découvert, l'ont accablé de caresses, allant jusqu'à lui lisser les moutaches. Puis ils l'ont emmené jusqu'à l'école communale où le maître fit immédiatement un exposé sur les « pinnipèdes », genre auquel appartiennent les phoques. La capture des phoques étant interdite par la loi, l'animal a été reconduit sur la plage. Il a plongé et, après avoir aboyé un adieu, s'est éloigné vers le large.

# La revanche du coeur

par L. S. JUNOD

**A**PPUYE au garde-fou du bassin, près de la Lieutenance, ancienne porte de la vieille ville, Flavien d'Ormez flânait en regardant tout ce pittoresque va-et-vient. Les cris des matelots à la manoeuvre, l'agitation des mousses à bord des voiliers, la marée montante aux reflets houleux, l'odeur iodée de l'air ne parvenaient pas à arracher le jeune homme à sa méditation. Grand, mince, vêtu d'un costume de chasseur en velours côtelé, chaussé de bottes à guêtres, il avait fière allure. Sa chevelure blonde un peu bouclée couronnait un front haut, ses yeux bleu pâle paraissaient plus clairs en raison de sa carnation bronzée par la vie campagnarde, et un nez droit au-dessus de la bouche sinuose achevait de souligner la race de ce visage de gentil-homme normand.

Il avait attaché son cheval à un anneau de fer et le monta pour regagner le manoir des Auguettes, situé dans les terres, d'où l'on apercevait du haut de la tour le clocher gracieux de Notre-Dame-de-Grâce. Flavien y avait été élevé par de bons parents, un père un peu autoritaire, tué dans un accident de chasse au sanglier, une mère douce qui ne s'était jamais consolée de ce veuvage immérité qui la laissait à jamais désespérée.

— Elle ne survivra pas longtemps au comte Edgar ! murmurait la vieille cuisinière en hochant tristement la tête.

— Pourtant, Madame a ses deux grands garçons, répondait le valet de chambre qui les avait aussi vus naître. L'aîné, monsieur Didier, va sur ses vingt-neuf ans, et le jeune maître en aura vingt et un à la Saint-Benoît... S'ils se marient un jour, elle reprendra goût à la vie en voyant ses petits-enfants tourner autour d'elle !

— Hum ! Ils n'ont pas l'air taillés dans le patron dont on fait les époux ! Aussi sauvages que des oursons, n'aimant que la pêche en haute mer, les battues en forêt dès l'ouverture, monter leurs alezans, et mettre leur nez dans les écrits mangés aux mites de la « bibliothèque » !...

— Bah ! qui vivra verra.

De fait, l'un et l'autre de ces deux frères ignoraient les mondanités goûtées des châtelains du voisinage. On ne les rencontrait à aucun bal, et plus d'une jeune fille, en les voyant si beaux, surtout l'aîné, bâti en force et très séduisant, les suivait des yeux au sortir de la grand-messe du dimanche, avec une lueur de regret dans le regard. La mort du père, en dehors des convenances qui exigeaient qu'ils respectassent leur deuil, semblait les avoir rendus encore moins communicatifs. Il est vrai que l'état maladif de la comtesse Anne les retenait souvent auprès d'elle, soit dans son boudoir, soit au parc,

selon les saisons et la couleur du temps.

Ce soir encore, en rentrant aux Auguettes, Flavien éperonna son cheval, Tehad, afin de ne pas rejoindre la malade trop tard. Sept heures sonnaient au jaquemart de l'hôtel de ville quand il traversa la place.

— Bonsoir, mère. Comment vous portez-vous ce soir ?

— Je me sens lasse, cher enfant, comme à l'accoutumée... Mais ne parlons pas de moi ! Moi, je ne compte plus, j'arrive peu à peu au terme de ma vie, tandis que vous deux, mes petits, vous êtes l'avenir...

— Voulez-vous bien de ne pas nous dire de vilaines paroles aussi tristes. On compte toujours pour ceux qui vous aiment, et nous sommes là, n'est-ce pas, Did ?

— Certes, protesta l'aîné sans protester davantage, car il n'était guère sentimental et détestait ces scènes familiales qui risquent de tourner à l'attendrissement.

— Si seulement tu consentais à prendre femme, Didier ? Bien des héritières du pays seraient heureuses de porter un nom tel que le nôtre et t'apporteraient une dot qui te permettrait de mieux vivre.

Narquois, avec un rire amer, il répondit :

— Me vendre, troquer ma liberté, ma belle liberté, pour « redorer le blason », comme on disait autrefois ! Ah ! non, mille fois non, maman ! Vous n'y songez pas sérieusement ?

— Si fait, mon grand, et je suis désolée de constater que tes idées orgueilleuses entravent tout mon espoir de devenir grand-mère avant de vous quitter... Or, je me fais vieille, je doute que la fin de l'année nouvelle me voie encore de ce monde !

— Chut ! intervint affectueusement Flavien en baisant les cheveux gris. Vous m'aviez promis de ne plus parler de choses tristes, ma bonne mère ; une d'Ormez doit toujours tenir parole. Souvenez-vous de notre devise.

La châtelaine leva les yeux vers l'écusson gravé au fronton de pierre de la cheminée où se lisaient, au-dessous d'un lion primitif, ces simples mots : *Jamais ne mens*. Elle sourit à son fils, familièrement perché sur l'accoudoir du fauteuil qu'elle occupait.

— Tu as raison de me rappeler cette petite sentence qui fut toujours à l'honneur dans notre famille. Et puis, je n'ai pas le droit de vous assombrir avec ma propre mélancolie... Allons, il se fait tard, reconduis-moi jusqu'à ma chambre, mon chéri.

Un puissant quadrimoteur se posa avec majesté sur le terrain d'atterrissage de l'Imperial Airways à Cayenne. Un soleil magnifique flam-

boyait sur l'océan proche, incendiait tout ce paysage exotique de sa luminosité dorée, presque aveuglante pour les Européens qui débarquaient de la carlingue en clignotant des yeux. Parmi eux, les frères d'Ormez, en tenue de voyage, porteurs de divers bagages, dont l'un, assez encombrant, était visiblement un appareil de prise de vues cinématographiques.

Des nègres, en uniforme de la Compagnie, se précipitèrent à leur rencontre pour les aider, mais Didier, impatient, rogue, ne voulut point se dessaisir du fragile fardeau et entraîna son frère vers la ville, où un hôtel confortable les accueillit jusqu'au lendemain. Le soir, étendu paresseusement sur le lit, dans leur chambre de passage, il se reposait des fatigues de la traversée aérienne et fumait une cagirette américaine du paquet vendu par l'hôtesse de l'air, à bord du Dakota.

— Dis donc, mon petit vieux, tu es bien silencieux. Qu'y a-t-il ? Groggy du long voyage, le bébé ?

Flavien, qui regardait par la bow-window la foule bigarrée et cosmopolite défilant dans la rue, à pied, en auto ou dans des attelages du pays, se détourna pour lui répondre :

— Non, Did. Je m'amuse à contempler ces gens de toutes les couleurs et me demandais par quel hasard, quel curieux concours de circonstances, ils sont venus échouer ici ?

— Beaucoup par lucre, appâtés par le trafic de l'or, du balata, d'un tas de choses, et même d'animaux dont le négoce est devenu fructueux ! Bien peu d'honnêtes gens, en principe.

— Evidemment, ce n'est pas à Cayenne qu'il faut venir chercher des anges de vertu !... Mais de quoi vivent ceux qui appartiennent à la race blanche ?... Sans parler, naturellement, des fonctionnaires, ni de ceux qui occupent des postes de confiance dans des sociétés régulières...

— Oh ! il y a des libérés du bague dont on a écourté la peine, en raison de leur bonne conduite et qui sont en « doublage », c'est-à-dire contraints de passer autant d'années en Guyane qu'ils en ont vécu enchaînés. Ils montent alors de petites pêcheries avec leurs économies, le long du Saint-Laurent, ou font un peu tous les métiers : gargoutiers, débardeurs au déchargement des cargos, teneurs de bazar où ils revendent mille choses hétéroclites aux Américains, des tomahawks indiens, des plumes, des plumes d'aigle, des armes pittoresques, que sais-je !...

— Curieux... Il nous faudra filmer ces gars-là, si nous voulons vraiment envoyer en France des bandes bien documentaires sur les moeurs guyanaises.

— Oui. Ces types de vieux forbans

brûlés au soleil de feu des colonies feront bien sur la pellicule, mais je compte plutôt sur nos chasses au coeur de la brousse, et nos incursions parmi les tribus caraïbes — Emérillons et Oyarikoulés — des Peaux-Rouges garantis sur facture ! Ou bien les Boshis, les Saramakas, nègres purs, ceux-là, qui ont de bizarres villages, des totems sculptés au couteau, des religions fanatiques, avec leurs sorciers, leurs danses guerrières au son de musiques barbares qui passionneront le public européen.

Emballé par son sujet, le grand d'Ormez se redressa et, bondissant sur ses pieds, conclut en frappant l'épaule de son cadet d'une amicale bourrade :

— Tu verras, petit, on va bien travailler, dans un cadre formidable !

Flavien ne répondit pas à cette explosion de joie virile. Un voile de tristesse assombrissait encore ses souvenirs récents en pensant à la mort de leur mère, survenue six mois plus tôt, qui dormait sous une dalle de la chapelle des Auguettes, aux côtés de l'époux tant regretté, enfin rejoint...

Ils avaient vendu à une famille de parvenus, enrichis dans les conserves de poisson, le vieux manoir et ses dépendances. Peu sentimental, Didier ne regrettait pas d'avoir « bazaré la grande bicoque à fantômes », disait-il dans son parler un peu cynique, et congédié les domestiques qui les avaient vus naître. Tandis que son cadet avait embrassé la brave cuisinière qui pleurait à chaudes larmes et serré la main de Benoît, le jour où ils quittaient la demeure de leur enfance, Flavien s'était retourné une dernière fois, le coeur serré comme par une griffe, pour dire un ultime adieu à tout ce passé à jamais laissé derrière eux. Deux frères, deux caractères.

Au demeurant ils ne s'accordaient pas mal, parce que le plus jeune concédait bien des choses à l'autre, mais chacun restait soi-même, gardant sa propre façon de penser, guidée par une différente nature, muré dans sa personnalité. Flavien serait toujours taciturne, secret, sensitif, sous des dehors presque froids, alors que Didier, agissant en chef, continuait à commander.

Ce fut ainsi qu'ils commencèrent leur expédition à travers la luxuriante végétation de la forêt, précédés et suivis de plusieurs porteurs, dont trois noirs et deux Chinois qui, connaissant admirablement le pays, les conduisirent là où « Missié Didi » désirait se rendre : au campement de la tribu indienne Oyarikoulé, dont les moeurs l'attiraient, source intarissable de vues pittoresques à enregistrer sur place.

Ce soir-là, les deux frères, compagnons d'exploration, se couchèrent fort tard, énérvés par l'excessive cha-

leur qui, tout le jour, avait pesé sur leurs nuques alourdies.

— Bonne nuit, Did.

— Dors bien, petit vieux. Dernière étape demain : les boys m'ont dit qu'on touchait au but. Le village caraïbe est à vingt kilomètres, une bagatelle, en pirogue.

— Chic ! ripostait Flavien avec une spontanéité juvénile, on va enfin voir d'autres museaux que nos porteurs !...

Quelques instants plus tard, l'aîné s'endormait, étendu sur son sac de couchage, car il faisait trop chaud pour s'y glisser. Son frère ne put trouver le sommeil et s'en irrita.

« Qu'ai-je donc ? Est-ce la perspective de visiter cette fameuse tribu peau-rouge ? Non. Autre chose me trouble, m'empêche de reposer. J'ai... comme une angoisse au coeur, le désir imprécis d'avoir une compagne à mes côtés, de la choyer, de lui faire

parue avec l'aurore glorieuse, lui laissait cependant un vague malaise qu'il ne parvenait pas à analyser, quelque chose comme un poids sur le coeur, une serre qui lui griffait la poitrine malgré lui.

— En route, les gars ! ordonna Didier.

— Ho Ho-Ho ! Ho Ho-Ho ! scandaient les rameurs, splendides statues de bronze animées par l'effort, roulant des muscles souples pour lutter contre les remous du courant, très puissants à ce tournant du Saint-Laurent.

Les pirogues bondissaient, longues, effilées, semblables à des coursiers tendus vers un but. Une heure plus tard, les hommes redoublaient d'énergie, stimulés par le désir de bientôt arriver au village des Peaux-Rouges, avant que le soleil, déjà ardent, ne fût implacable.

Enfin, à une boucle du large fleu-

des étrangers, revinrent en les priant de se rendre à la case royale où Zoura Dé se tenait, assis sur une natte de raphia, entouré d'une petite cour.

Il était très beau, bien que sa chevelure brune, séparée par une raie médiane, hérissée de plumes rouges et blanches, commençât à grisonner. Ses yeux durs, très noirs, reflétaient une lueur de secrète cruauté que le nez en bec de corbin achevait d'accentuer, ainsi que les joues creuses et les lèvres très minces. Les jeunes gens saluèrent ce souverain qui les accueillit avec courtoisie et leur parla en un sabir mêlé d'anglais, de petit nègre, de mots sonores qui les divertit.

Le vieil Indien consentit à se laisser filmer ainsi que ceux de ses sujets que les cinéastes amateurs voulaient tourner. Flavien aperçut une jeune fille, vêtue d'un somptueux costume de peau brodée de perles de

Flavien, souriant, la regardait encore, troublé soudain par cette créature étrangement séduisante qui, contrairement à la plupart des filles de sa race, toutes brunes comme la nuit, était presque platinée naturellement.

— Délicieuse, cette sauvageonne ! murmura-t-il pour lui seul.

L'Indienne était sagement assise sur la mousse tiédie au pied d'un arbre immense qui les préservait, son mari et elle, de la brûlure du soleil tropical. Vêtue à la mode européenne, d'une coquette robe à fleurs, elle avait sacrifié ses nattes pour ressembler aux femmes blanches, et, coiffée de boucles, elle offrait une curieuse silhouette, attirante et originale. Son teint cuivré faisait paraître plus brillant le nacre de ses larges yeux de biche, d'un bleu-vert qui surprenait en raison de ses origines purement caraïbes. D'où venait cette singularité physique, alors que ses propres soeurs étaient brunes, aux prunelles sombres, selon les caractéristiques de la race ancestrale ?

Questionné, son père, le chef Zoura Dé, avait expliqué aux frères d'Ormezz qu'un explorateur suédois, blond au regard clair, avait jadis épousé une de leurs aïeules alors très jeune, et que ce métissage, ayant sauté deux générations, bien que la mère disparue de Yakaï fût aile-de-corbeau, avait fait naître leur fille avec une chevelure claire.

Très épris de cette créature d'une si étrange beauté, Flavien s'était d'autant plus follement attaché à elle que la farouche petite Peau-Rouge se montrait difficile à approcher et lui échappait, telle une proie insaisissable et tentante !

Au retour de chaque expédition diurne où, mêlés à la vie des indigènes, les deux frères enrichissaient leur documentation filmée, le cadet ne disait mot. Didier, quoique distrait par le travail, les ordres à donner aux boys, l'agitation de cette vaste ruche coloniale, finit par remarquer les longs silences de Flavien. Un jour, à l'heure où le crépuscule commençait à blémir les sous-bois luxuriants de la brousse, il lui frappa l'épaule.

— Qu'as-tu donc, vieux ? Je t'observais tantôt sur l'île de N'Goudé, et tu paraissais abattu, moins actif que d'habitude... Est-ce que tu ne nous ferais pas une bonne petite incubation de paludisme, par hasard ? En général ce genre de malaise vous atteint brutalement et vous transforme en loque fiévreuse et bégayante, sans crier gare, mais cela dépend des tempéraments ! La première fois, il arrive que l'on « couve » une crise qui n'éclate que quarante-huit heures plus tard. Te sens-tu dans un état anormal ?

Flavien, qui avait rougi sous son hâle, tardait à répondre. Enfin, comme son frère insistait, vraiment inquiet, il lui avait tout avoué, peut-être délivré de pouvoir confier à celui qui lui servait de père son trop lourd secret.

— Ecoute, mon grand, je ne sais comment te dire cela. Tu vas ou te moquer de moi ou me blâmer affreusement, c'est ce qui me fait hésiter... Et cependant, il s'agit de ma vie entière, de ma tranquillité morale, de tout mon avenir !

Didier, surpris, s'arrêtait sur le



partager mes émois, mes découvertes toujours nouvelles dans ce beau pays ! Didier est chic pour moi, mais ce n'est pas une femme... Une femme que j'aimerais protéger, qui me révélerait les joies d'un amour pur, me donnerait de beaux petits bambins dans ce décor délicieux !... »

Maintenant, ses idées se brouillaient à l'approche du sommeil, et ce fut à demi assoupi dans la pénombre de la tente où reposait Didier qu'il murmura :

— Ah ! comme je voudrais aimer...

Après une toilette sur la rive ensoleillée où se reflétait la verdure géante de la forêt dans le fleuve calme, le jeune homme rejoignit la petite troupe, déjà affairée. L'oppression qui l'avait si longtemps tenu éveillé le soir précédent, presque dis-

ve, on aperçut un groupe de cases dominé par deux énormes totems grimaçants et gardé par des Indiens presque nus, l'arc passé dans leur bras droit, le visage orné de signes blancs dessinés avec un art géométrique et baroque.

Les d'Ormezz débarquèrent, suivis à distance par les boys, un peu inquiets. La tribu des Oyarikoulés avait la réputation d'être assez versatile, tantôt accueillante, tantôt si hostile qu'il était alors plus prudent de battre en retraite ! Il suffisait que l'un des sorciers eût consulté ses oracles barbares pour que tout le village devint menaçant.

Mais, en ce radieux matin d'été, tout semblait influencer en bien sur ces naïves peuplades à peau cuivrée. Les gardes de l'entrée, accourus auprès du chef pour l'avertir de l'arrivée

couleur, qui portait une seule plume d'aigle blanc dans ses cheveux clairs et des colliers de cuivre et de bois d'ébénier. C'était sans conteste la plus belle de toute la tribu — mais aussi la plus timide. Elle seule, qui eût si joliment figuré sur la bande, se refusait à se laisser prendre. Son père, l'air sévère, insista, sans doute fier de la voir honorée par ces Blancs qui voulaient enfermer son image dans leur boîte magique !

Muette, elle s'écartait du groupe avec une douce fermeté et secouait son gracieux visage ambré, encadré de nattes blondes, en signe de dénégation.

— Laisse, Did, puisque cette petite princesse ne veut pas !... Zoura Dé nous a invités à être ses hôtes plusieurs jours. Nous arriverons bien à l'apprivoiser.

# ...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la semaine du 21 au 28 février 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

## DU BELIER (21 mars - 20 avril)



On essaiera de vous mêler à des conflits qui divisent votre entourage, soit au sujet d'argent, soit à propos d'enfants. Tenez-vous à l'écart des discussions. Vous seriez mal jugés.

## DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Des chances solides vont soutenir vos actes. Même si le résultat n'est pas immédiat, persévérez, car la semaine ne se terminera pas sans apporter de réelles compensations à vos efforts passés.

## DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Les avances d'une personne d'un caractère très différent du vôtre ne vous laisseront pas indifférents, mais la perspective d'un accord difficile vous arrête. Vous serez réservés.

## DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Vous penserez avoir été trompés mais ce ne sont que les apparences sur lesquelles vous avez fondé vos soupçons un peu hâtifs. Cherchez à vous faire pardonner votre attitude.

## DU LION (24 juillet - 23 août)



Dès la fin de la semaine, votre équilibre physique et moral se trouvera renforcé. Votre entourage, en effet, vivra dans le calme, la bonne entente générale et le travail joyeux.

## DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Vous saurez faire un juste usage de votre autorité dans le but de donner une solution à un problème complexe. Votre optimisme dissipera les appréhensions de votre compagnon ou compagne.

## DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Vous trouverez des appuis inattendus de la part de collègues dont le dévouement vous paraissait douteux. Par ailleurs, soyez discrets : des confidences reçues manquent peut-être de sincérité.

## DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Assez bonne semaine, qui prédispose toutefois à la nervosité. La vitalité semble meilleure et la puissance de travail, qu'il s'agisse d'efforts physiques ou intellectuels, est sensiblement accrue.

## DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Vous ne serez pas toujours maîtres de vous-mêmes et vous vous laisserez aller à des propos que vous regretterez d'autant plus qu'on pourrait chercher à les utiliser contre vous.

## DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Vous ignorerez les demi-mesures. Ou bien vous accepterez votre sort en faisant abstraction des illusions, ou bien, avec une volonté persistante, vous réaliserez vos désirs en venant à bout de tout.

## DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



De même que la personne aimée, vous serez extrêmement susceptibles. Le froissement qui surgira entre vous pour une cause enfantine prendra l'aspect d'un véritable drame.

## DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Le hasard sera le maître dans le domaine du cœur et vous fera rencontrer quelqu'un qui vous plaira dès le premier abord. Ce sera un attachement plus sérieux qu'un simple flirt.

sentier, tandis que les hommes, chargés des appareils et des dépouilles de deux fauves chassés dans l'île, continuaient leur chemin.

— Parle, voyons. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Je suis amoureux de la fille du chef. Oui, la jeune Indienne, la seule qui soit blonde, tu sais : Yakaï ?

Le visage de Didier s'était soudain durci, figeant ses traits dans une immobilité de mauvais augure que connaissait bien le cadet, pour l'avoir cent fois observé. Ce signe précurseur d'une froide colère chez l'autre rappelait au sensible Flavien le calme dangereux qui précède dans la nature orageuse le fracas du tonnerre proche. De fait, une minute après, le regard violent, les mâchoires serrées, le grand tonitruait : « Ah ça ! as-tu perdu la raison, mon petit ? Tu parles sérieusement d'engager toute ta vie, ton avenir, dis-tu, sur ce caprice de voyage ? Entends-tu par là que tu envisagerais d'épouser cette Peau-Rouge, cette fille d'une autre race, d'un autre sang, à demi-barbare, sans religion ni éducation, à peine civilisée ?... »

— Oui, Did. Pardonne-moi. Comprends et pardonne-moi. Cela me surprend, mais je n'y puis rien ! J'aime Yakaï, je l'aime éperdument depuis le premier jour, je crois... Sa beauté, sa douceur effarouchée, cette pureté si proche de la nature, qui fait d'elle un petit être rare, la pensée que ce cœur de femme n'a jamais battu pour personne, que son âme est toute neuve, ignorante des réalités et des complications de notre monde souvent pervers, tout cela m'a attaché à elle malgré moi — à jamais !

Le ton vibrant, contenu, de cet aveu qui ne cherchait pas même à être persuasif, émut le frère aîné sans toutefois éteindre tout à fait sa colère. Tant de dévotion pour une sauvage que rien ne rapprochait d'eux, ni les origines, ni la personnalité, ni l'instinctive formation, le déroutait, et cependant la franchise spontanée et confiante de Flavien l'avait presque désarmé.

— C'est inconcevable ! Comment as-tu pu en si peu de temps, deux semaines de séjour ici, t'éprendre à ce point d'une inconnue si éloignée de nous en tout ? Cela dépasse l'imagination, ma parole ! Que tu aies eu du goût, un petit coup de cœur pour cette Yakaï, passe encore, mais faire d'elle ta femme !...

— Je ne conçois plus l'existence sans elle, Did. Elle m'a ébloui, enchanté, et si je croyais aux superstitions baroques de ces pays chauds, je te dirais qu'elle détient une sorte de pouvoir ou que son oncle, Bi Goun Da, m'a jeté un sort pour me rendre esclave de son charme ! Oui, grand, je suis comme envoûté !...

Cette fois, ce fut son compagnon qui demeura silencieux jusqu'au village où ils campaient, écrasé sans doute par cette effrayante nouvelle.

Lorsqu'ils quittèrent les Oyarikoulé un matin de septembre, en hâte afin d'éviter les premières pluies de la saison automnale, les Peaux-Rouges, tout excités par le départ de leurs hôtes et de la fille du chef, les accompagnèrent jusqu'aux rives du Saint-Laurent, chantant, criant, dansant en agitant leurs armes en signe de joie.

A l'arrière de la plus longue pirogue, Flavien et sa fiancée, serrés l'un

contre l'autre, ne s'étaient même pas retournés pour un ultime adieu à la terre où ils s'étaient connus. Tout entier au présent enchanteur, le nouveau couple s'isolait déjà, oubliant ce qui l'entourait.

Et Didier, repris par ses responsabilités de jeune capitaine de l'expédition, ne leur prêtait qu'une attention distraite. Flavien, capté par son bonheur, ne se demandait pas par quel miracle l'autorité du grand frère avait si vite capitulé. A vrai dire, celui-ci ne possédant point la sentimentalité du plus jeune, éprouvant une espèce de respect, presque d'admiration pour une passion aussi exclusive, qu'il eût été personnellement incapable d'éprouver, s'était fait un devoir de lui céder. Au demeurant, la majorité récente du cadet ne l'obligeait-elle pas à s'incliner devant sa décision ?

Et peu de temps après, dûment baptisée, par un missionnaire des alentours de M' Bi Oussa, petite ville située à mi-chemin de Cayenne, la belle Indienne aux yeux couleur d'océan épousait Flavien-Edgar d'Ormez en la chapelle du Saint-Esprit et devant le maire — un superbe nègre nanti de l'écharpe traditionnelle. A part le frère du marié et un fonctionnaire qui servit de témoin, nul autre Blanc ne figura à cette cérémonie un peu froide où l'épousée, blonde à la peau de cuivre, toute intimidée sous ses voiles légers, souriait avec un air enfantin de petite fille qui se prête à un jeu inconnu...

Un bungalow à la lisière de la grande forêt guyanaise abrita le nouveau couple. Leur chambre donnait sur un jardinet que soignait Mamaï, la grosse servante noire. Au premier étage, Didier avait installé son bureau, ses films, le téléphone qui le reliait à Cayenne pour ses affaires. Chaque quinzaine, il s'y rendait à cheval, afin d'expédier son courrier et ses pellicules, comprimés de magnifiques visions coloniales qui iraient étonner les Européens à l'ombre des salles de cinéma citadines.

Ce matin-là, il était parti seul vers la capitale guyanaise, laissant « les tourtereaux » roucouler à leur aise dans la maisonnette de bois. Un orage avait rafraîchi l'atmosphère étouffante. Si dense était la brousse voisine, que Flavien et sa femme avaient pu s'y asseoir à un endroit sec, préservé de l'orage par le toit naturel que formaient les branches hautes des arbres immenses, les lianes entrelacées, le feuillage tropical.

— Répète, mon ange : « Je t'aime... »

Et, docile, amusée de se perfectionner en français, elle redisait les syllabes éternelles, avec son accent guttural et bizarre qui faisait rire son jeune époux, entre deux caresses.

A la monotone saison des pluies succéda un glorieux printemps qui vit naître au bungalow une adorable toute petite fille, réplique exacte de la mère, blonde comme elle, et comme elle ouvrant de grands yeux innocents d'un vert bleuté.

— Merci, ma merveilleuse chérie ! s'écria le petit papa en baisant le front ambré de Yakaï. Elle sera presque aussi belle que toi. N'est-ce pas, Did ? Nous la nommerons Anne, en souvenir de maman.

Mais l'aîné répondait évasivement. Au fond, il méprisait ce bébé, cette

nièce nouveau-née qui ne serait jamais qu'une vulgaire métisse. Sa nature égoïste de célibataire invétéré se fût peut-être attendrie d'une fillette de leur race, normande un peu rougeaude aux joues en pomme, qu'il eût choyée plus tard et instituée son héritière — mais cet enfantelet issu d'une Peau-Rouge ne lui inspirait que dédain.

Sur le paquebot qui la menait à Marseille, Anne d'Ormez, accoudée au bastingage, semblait songeuse. Son beau regard perdu suivait machinalement le vol capricieux des mouettes au-dessus de l'océan moutonneux. Sa blancheur faisait ressortir la carnation chaude de son teint d'Indienne dont la matité de velours se passait de fards. C'était, sans conteste, la plus séduisante passagère du *Commandant-Janvié* et un réseau d'homages discrets l'entourait depuis son départ du port de Cayenne, où son oncle Didier l'avait accompagnée.

Il y paraissait peu sensible, rougissait facilement sous son hâle naturel et repoussait, avec un courtis sourire à fossettes, les avances faites par les jeunes gens du bord. Le tennis, les jeux du deck, le bar ne la voyaient jamais en joyeuse compagnie.

Méditative, la jeune fille revivait, par la pensée, ses dernières années à la colonie où elle était née, où elle avait vécu jusqu'alors, et ce passé, marqué par la dureté souvent injuste de son parent, pesait lourdement à ses frêles épaules. L'avenir l'inquiétait : elle venait de cueillir sa vingtième année et, lasse de la tutelle autoritaire de l'oncle, s'embarquait bravement vers la France où le bon missionnaire qui jadis avait unis ses parents la recommandait à une famille parisienne.

L'orpheline avait peu connu son père. Une tragique histoire qui devait lui être révélée par Mamai, sa nourrice noire, ayant coûté la vie au jeune colon alors qu'elle n'avait que cinq ans. Sa mère souffrait du mal du pays, les d'Ormez s'étant fixés sur une côte lointaine, et un beau jour, au son d'un tam-tam qui lui rappelait sa tribu, elle s'était sauvée la nuit, en pirogue, pour rejoindre les siens au village natal. Affolé, Flavien accourut dans l'espoir de reprendre sa femme, mais avant même d'atteindre la case du chef Zoura Dé, un des gardiens, posté au pied des totems, l'abattait d'une flèche en plein cœur.

— Je savais bien, maugréait Didier, consterné, que cet amour serait fatal à mon malheureux frère ! Ah ! maudite soit la vile créature qui l'a attiré pour s'en amuser et retourner à ses diables rouges !...

Il s'était résigné à adopter l'infortunée fillette qui avait grandi solitaire, sans compagnie de son âge pour la divertir, et comme elle lui rappelait le drame de la mort atroce de son cadet, par un réflexe injuste il ne l'aimait pas, la confiant aux serviteurs, puis aux religieuses du couvent cayennais qui lui donnaient une excellente éducation chrétienne. A leur contact elle était devenue une jeune fille accomplie, instruite, sérieuse et douce, parce qu'elle tenait surtout de son père.

Après un court séjour à Marseille, où elle se reposa de la longue traver-

sée, elle partit pour Paris. La famille Biroton l'y attendait, boulevard Malessherbes. Luxueux appartement ultra-moderne, d'un goût criard qui décelait les origines de parvenus des maîtres de la maison : le père avait fait fortune dans les lessiveuses galvanisées et la mère, ancienne blanchisseuse d'un quartier populaire, s'avérait orgueilleuse. Elle accueillit Anne en la toisant d'un face-à-main réprobateur. Beaucoup trop jolie, cette petite, pour se placer comme gouvernante ! A-t-on idée d'avoir des cheveux pareils ! une vraie soie d'or ! ce teint d'ambre rosé, cette bouche en cœur encadrée de fossettes ? La grosse dame fronça les sourcils, après avoir lu la lettre d'introduction du missionnaire.

— Vous m'êtes recommandée par le Père Expédit, j'ai donc vous « embaucher » pour élever la petite qu'est un peu mauviette ; faut qu'on s'occupe d'elle et nous on n'a pas le temps, vu que j'suis mondaine et mon époux itou !... Mais dites voir un peu, c'est-il naturel vos nattes blondes ? Vous êtes pas « teinturée », non ?

La nouvelle riche n'avait jamais pu se défaire de son accent faubourien ni éviter les barbarismes de son langage fantaisiste. Gonflée de vanité, telle la grenouille de la fable, Mme Biroton aimait à afficher sa grimpe rapide sur l'échelle sociale et se montrait souvent blessante, se croyant tout permis depuis que Médard, son mari, possédait un impressionnant compte en banque, leur opulent logis, un ménage de domestiques et une voiture de marque.

Anne s'en aperçut aussitôt, mais décidée à gagner sa vie, elle prit le parti de répondre avec politesse à sa nouvelle patronne, résignée d'avance à subir patiemment ses travers.

Toute la famille lui fut présentée : d'abord sa future élève, Emilie, dite Lillie, fillette de dix ans à l'aspect souffreteux, pâlotte, assez timide, qui regardait « Mademoiselle » avec de grands yeux inquiets. Puis le père, gros homme courtaud, chauve et jovial, et enfin Victorien, le fils aîné, âgé de vingt-trois ans, que l'on appela Vico. Ce dernier, aimable, plus fin que ses parents, s'inclina gentiment devant l'arrivante comme si elle avait été une visiteuse de qualité.

— Mes hommages. Avez-vous fait bon voyage ?

Il était grand, élégant, châtain, et ses bons yeux noisette reflétaient une énergique douceur. A table, placé à côté d'Anne, il se montra galant, veillant à ce qu'elle ne manquât de rien. Le soir, quand ils se retrouvèrent en tête-à-tête dans la chambre conjugale, Mme Biroton, revêtant une chemise de nuit de soie orange avec des grâces d'hippopotame, grommela :

— Eh bien, heureusement que not' fiston est fiancé ! C'te sainte-nitouche est mille fois trop belle pour garder une gamine qu'a un grand frère... Il aurait flambé comme une allumette s'il était pas promis à Savinienne, tu n'crois pas, Médard ?

Placide, il avait répondu qu'elle voyait toujours des romans partout et que Vico n'était pas juponnier. Pourquoi diable irait-il compliquer sa vie, puisqu'il devait se marier six mois plus tard ! Les époux s'endormirent enfin dans le vaste lit-bateau, sous la courtépointe de satin rose

bonbon où Bijou, le roquet de Madame, ronflait, couché en rond, par faveur spéciale de sa « mémère ».

En peu de jours, Anne d'Ormez s'adapta à sa nouvelle existence, et se fit aimer de la fragile Lillie qui mettait volontiers sa petite main dans la sienne en allant au cours de piano ou au retour de la messe à Saint-Augustin. Elles avaient ensemble de longues causeries que l'enfant, mise en confiance, émaillait d'impressions intimes qui aidaient « Mademoiselle » à mieux connaître son entourage, à travers cette petite âme franche et spontanée.

— Il est gentil, n'est-ce pas Vico ? Il sait inventer des belles couleurs, vous savez ? Papa m'a emmenée à son laboratoire chez un grand teinturier où il est entré quand il a été reçu ingénieur... Je crois que cousine Irma aurait voulu se marier avec lui, mais elle est trop laide, et puis méchante comme un teignon ! Vous verrez : elle arrive de Valbe-noît demain.

Anne comprit que cette parente pauvre, envieuse de la réussite des Biroton, les détestait, à l'exception de Victorien dont elle avait vainement essayé la conquête. En la voyant si maigrichonne, un peu contrefaite avec un visage émacié de bossue, des yeux petits et cruels, elle devina toute l'amertume de ce cœur jaloux et la plaignit secrètement. A l'office, les domestiques la surnommaient « la Crapaude » et la servaient avec un visible mépris.

— Puis-je vous aider ? lui demanda gracieusement Anne en entrant dans la lingerie où l'infirmière repassait des piles de mouchoirs. Mon élève fait la sieste et j'ai un peu de loisir...

— Je n'ai besoin de personne !... répondit Irma aigrement. Et je n'ai que faire de votre pitié de subalterne. Occupez-vous de vos affaires.

Attristée d'une telle hostilité, la jeune fille n'insista pas. Dans la semaine, elle fit enfin la connaissance de la fiancée de Victorien. Une grande brune, sèche, snob et distante, dont le regard d'acier, les lèvres minces, déplurent *a priori* à Anne. Comment le gentil Vico avait-il pu s'engager avec une pimbeche de cet acabit ?

Toute la famille ayant été invitée à passer huit jours, à Pâques, au château des Le Cordier d'Avineix, les futurs beaux-parents, Anne étudia le caractère de ses hôtes, obligée, par ses modestes fonctions, à rester souvent silencieuse. Le père, imbu de lui-même, était un gros monsieur à barbe carrée, sorte de moderne Jupiter dominateur et pontifiant ; la mère, une personne pointue, bavarde, assez méchante... bien qu'elle présidât, avec fierté, plusieurs comités charitables ; enfin Odile, la fiancée, traitait durement les domestiques, rudoyait les animaux, ses chiens, son cheval, et paraissait totalement dépourvue de cœur.

Un soir, à l'issue d'une discussion assez vive entre les deux jeunes gens, Vico errait, encore vibrant de nervosité, dans le grand parc de ses hôtes. Ce fut cet incident qui livra à l'institutrice l'énigme des accordailles si mal assorties. Il la rencontra qui se promenait, seule au bord de la rivière, son élève déjà couchée, heureuse de respirer les bonnes odeurs de la campagne nocturne, loin du

bruit, des conversations, de la lumière trop crue des lustres du château.

— Oh ! vous êtes là, chère mademoiselle ? Quelle belle nuit...

— Merveilleuse. Cela me rappelle les clairs de lune de la colonie.

— Oui, ces pays doivent être féériques ! N'en avez-vous pas la nostalgie, parfois ?

— Un peu, mais j'ai perdu mes parents très jeune. l'oncle qui m'a recueillie était assez autoritaire, j'ai eu beaucoup à souffrir de son despotisme et c'est pourquoi j'ai préféré mon indépendance en venant travailler ici.

— Vous êtes courageuse, petite fille. Je vous estime infiniment. Tant d'autres, plus gâtées par le sort, n'apprécieraient pas leur bonheur !

Elle comprit qu'il faisait allusion à sa fiancée et n'osa renchérir. Un silence seulement troublé par le chant triste des grenouilles dura un moment. Et puis le jeune ingénieur reprit, d'une voix sourde, comme s'il était la proie d'une émotion contenue :

— Quelle égoïste, cette malheureuse Odile ! Nous venons de nous disputer pour une stupidité, mais son manque de cœur l'empêche de comprendre les choses ! Je vous fais juge, vous sachant sensible et bonne sous vos dehors réservés : père vient de racheter la petite usine de colorants où je travaille. Je veux y faire entrer Irma, qui a fait des études scientifiques assez poussées autrefois et me servirait volontiers de laborantine. Personne n'en veut ailleurs à cause de sa difformité. Eh bien, sous prétexte qu'elle lui est antipathique, ma fiancée s'est insurgée contre ce projet au lieu de se montrer charitable !

Timidement, Anne objecta que, dans ce domaine, l'altière Mlle Le Cordier n'avait aucun droit de regard en cette affaire. Alors, avec sa simplicité coutumière, Vico lui confia que son futur beau-père avait promis des capitaux à la « Teintex », leur fabrique, et que cette commandite en perspective lui donnait une certaine mainmise, avant même que Mlle Odile et lui fussent mariés. Le jeune homme semblait heureux de s'en ouvrir à l'institutrice de sa petite soeur, dont il devinait la sensibilité cachée. L'heure tardive, la poésie de ce paisible paysage printanier influaient peut-être à son insu, sur son élan soudain vers cette âme compréhensive, qu'il sentait proche de la sienne.

— Je sais que je puis avoir confiance en vous, mademoiselle. Peut-être avez-vous deviné que je fais un mariage de raison pour obéir à mon père ? Ceci est tout à fait confidentiel : il a fait de mauvais placements, sans doute grisé par une fortune trop vite acquise, et la dot d'Odile consommerait l'usine. Je n'ai eu qu'à m'incliner devant la volonté de papa.

Sa voix prenait des inflexions graves qui achevèrent d'émouvoir Anne. Pauvre garçon ! Ainsi, il sacrifiait son idéal à l'intérêt de sa propre famille, renonçait courageusement à l'amour, qu'il eût peut-être rencontré avec une autre, épousée par inclination... Elle l'en estima davantage et, sans un mot, lui serra la main en reprenant le chemin du château.

La « Teintex » était située aux environs de Paris, sur les bords de la



## Cuisine... ... pour vous et pour moi

par GISELE PAPINEAU

### RIZ A L'ESPAGNOLE (6 portions)

½ livre de bacon, coupé en tranches	2 boîtes à soupe d'eau
2 tasses d'oignon, coupé en tranches	4 clous de girofle entiers
½ tasse de piment vert, coupé en dés	1 grande feuille de laurier
2 boîtes (2½ tasses) de Soupe aux tomates	1 cuillerée à soupe de vinaigre ou de jus de citron
	1 cuillerée à thé de paprika
	½ cuillerée à thé de sel
	1 tasse de riz cru

Faites cuire le bacon jusqu'à ce qu'il soit croquant; retirez-le de la poêle et cassez-le en morceaux de 1 pouce. Faites légèrement revenir l'oignon et le piment vert dans la graisse. Mélangez-y le bacon, la soupe, l'eau et les assaisonnements; amenez à ébullition; ajoutez le riz en remuant. Couvrez et faites cuire à feu doux pendant environ 30 minutes, ou jusqu'à ce que le riz soit tendre; remuez de temps en temps. Retirez les clous de girofle et la feuille de laurier avant de servir.

### CARI DE CREVETTES A LA TOMATE (4 portions)

1 petit oignon, haché	1 tasse de crevettes cuites, coupées en dés
1 cuillerée à soupe de beurre ou de margarine	½ tasse de lait
½ cuillerée à thé de poudre de cari	1 cuillerée à thé de jus de citron
1 boîte (1¼ tasse) de soupe aux tomates	1 cuillerée à soupe de persil haché
	3 tasses de riz cuit

Faites revenir l'oignon dans le beurre; ajoutez la poudre de cari. Ajoutez-y, en remuant, la soupe, les crevettes, le lait et le jus de citron; faites bien chauffer. Servez sur le riz chaud; garnissez avec le persil.

### POULET A LA CREME (6 portions)

1¼ tasse de piment vert haché	¼ tasse de lait
1 cuillerée à soupe de beurre ou de margarine	1 tasse de poulet cuit, coupées en dés
1 boîte (1¼ tasse) de soupe Crème de Champignons	6 rôties, beurrées

Faites cuire le piment vert dans le beurre, jusqu'à ce qu'il soit tendre. Ajoutez-y, en remuant, la soupe, le lait et le poulet; faites bien chauffer. Servez sur les rôties beurrées. Garnissez de piment ou de persil, si vous le désirez.

### BOUCHEES AUX DATTES

Température du four: 400° F

Durée de la cuisson: 10 minutes

¼ de tasse de graisse	¼ c. à thé de poudre à pâte
¾ de tasse de cassonade	¼ de c. à thé de sel
½ c. à thé de vanille	¼ de c. à thé de cannelle
1 oeuf	⅛ de c. à thé de muscade
1¼ tasse de farine	½ tasse de crème acidulée
½ c. à thé de bicarbonate de soude	⅓ de tasse de dattes hachées

Défaire en crème la graisse et la cassonade; ajouter la vanille, puis l'oeuf battu. Tamiser ensemble les ingrédients secs et les ajouter au premier mélange, en alternant avec la crème acidulée. Ajouter les dattes. Déposer par cuillerées à thé sur une tôle beurrée et garnir chaque bouchée d'une moitié de noix. (Environ 3 douzaines.)

### PETITS FOURS AU CITRON

Température du four: 350° F.

Durée de la cuisson: de 10 à 15 minutes

⅓ tasse de beurre ou graisse	½ c. à thé de gingembre
1 tasse de sucre granulé	¼ c. à thé de muscade
2 oeufs	1 c. à thé de zeste de citron
2 tasses de farine d'avoine	½ c. à thé de vanille
1½ tasse de farine	2 c. à soupe de jus de citron
½ c. à thé de sel	1 tasse de noix de coco
3 c. à thé de poudre à pâte	

Défaire en crème le corps gras et le sucre. Ajouter les oeufs bien battus et la farine d'avoine. Ajouter, en remuant, vanille, zeste et jus de citron, puis les ingrédients secs tamisés et la noix de coco. Déposer par cuillerées à thé sur une tôle beurrée. (Environ 4 douzaines.)

Marne qui charriait les déchets multicolores des essais réalisés par l'ingénieur. Depuis un mois, Irma le secondait dans ses travaux, vêtue d'une blouse blanche, ravie d'évoluer dans son orbite.

Jamais cette cocasse amoureuse au faciès de crapaude n'avait autant joui de la présence de son beau cousin. La joie folle de le voir en tête-à-tête dans le laboratoire presque tout le jour se mua en passion extravagante et, perdant toute mesure, elle lui baisa la main un matin en bégayant: « Oh! Vico, ne comprenez-vous pas que je vous aime de toutes mes forces!... Que je me jeterais au feu pour vous? Odile ne sait pas vous chérir comme moi! Elle vous rendra très malheureux!... » Pleurant et riant à la fois, le Quasimodo en jupon se laissait aller à une telle exaltation que Victorien, gêné par cette scène ridicule, la repoussa presque avec brusquerie.

Mortifiée par son attitude, elle subit le refoulement de son attirance insensée, et désormais muette, concentrée sur elle-même, affecta de ne lui parler que pour les besoins de leurs communes recherches. Peu à peu, dans ce cerveau malade, le dépit se mua en sourde colère contre l'indifférent, presque en haine.

À table, peu de temps après cet incident, au cours d'un dîner chez les Biroton, elle crut remarquer qu'une sympathie plus étroite liait maintenant Anne et son cousin. Lorsqu'elle regagna la chambre mansardée qu'on lui laissait, par charité, dans leur immeuble parisien, elle eut une crise de rage et se jura de se venger d'eux. Ah! il était plus aimable avec cette métisse qu'envers elle! Ah, monsieur faisait le gracieux devant une vulgaire institutrice venue on ne savait de quel pays de nègres et de singes! Eh bien, il n'appartiendrait ni à la fiérote Odile ni à l'autre!... Son visage de Prince Charmant cesserait bientôt d'éveiller de tendres sentiments autour de lui!...

Le lendemain, dans le train qui la menait, une heure plus tôt qu'à l'accoutumée, à la « Teintex », Irma semblait surexcitée par une joie perfide qui défigurait ses traits méchants, allumait une flamme sombre en ses yeux enfoncés. Quel mauvais dessein nourrissait cet esprit diabolique?

Aussitôt arrivée au laboratoire, elle mit ses lunettes, enfila des gants de caoutchouc, et substitua à celle que devait employer l'ingénieur pour une nouvelle expérience une poudre de même couleur qui devenait explosive si on la mélangeait à d'autres colorants. Vers neuf heures, selon son habitude, le jeune homme arrivait à son tour, saluait sa collaboratrice et se mettait au travail. Irma disparut, ayant, dit-elle, quelque chose à faire à l'étage supérieur.

Quelques minutes plus tard, le bruit d'un violent éclatement suivi d'un affreux cri de détresse faisait accourir le personnel de la petite usine auprès du jeune patron, écroulé parmi des cornues en miettes, qui voilaient sa face blessée...

Appuyé au bras d'Anne, Victorien faisait le tour du jardin. Depuis que « l'accident » l'avait rendu aveugle, il avait beaucoup maigri et acquis une sorte de maturité qui virilisait ses traits fins. Sa compagne, sa-

chant qu'il ne la voyait pas, regardait tristement le profil du malheureux garçon que, maintenant, elle aimait de tout son coeur, de toute sa pitié, prête à lui consacrer sa vie s'il y consentait.

À l'aube commençait à dorer les fruits du verger en bordure de la Marne. Les nids pleins de chansons, de petits cris d'oiselets, le soleil dans la verdure, les fleurs éclatantes mettaient de la joie dans l'air, donnant un aspect de fête à toute la nature épanouie.

— Racontez-moi le jardin, chère Anne, je veux tout admirer à travers vos beaux yeux!

Une pression de sa main un peu fiévreuse soulignait cette prière faite avec une ferveur contenue. Le coeur battant, la jeune fille s'efforçait de dépeindre en termes colorés l'enchantement qui les entourait. Il goûtait le charme de cette voix douce qui savait si bien bercer sa mélancolie.

— Sans vous, que serais-je devenu? Une misérable épave, petite Anne! Combien de fois, je vous l'avoue, ai-je pensé à me détruire, et puis ma foi chrétienne m'a préservé de l'atroce tentation d'en finir.

— Dieu merci, Vico, pauvre ami. C'eût été criminel de votre part. Vous vous devez à vos parents, à Lillie... Et à moi, un peu! Je serais si fière d'être un jour votre épouse, de vous choyer, de vous faire oublier cette méchante déficience...

— Je n'ai pas le droit d'accepter pareille abnégation, de sacrifier votre jeunesse, votre beauté, à l'égoïsme d'un infirme qui jamais ne guérira!

L'aveugle mettait un point d'honneur à refuser l'offrande qui l'eût comblé de bonheur, car son amitié confiante pour Anne s'était peu à peu cristallisée en un sentiment plus tendre. La grandeur d'âme de l'orpheline lui paraissait d'autant plus belle que l'ingrate Odile lui avait rendu sa parole aussitôt qu'il avait perdu la vue, ne voulant point enchaîner son avenir à un mutilé sans fortune. M. Le Cordier d'Avineix, prétextant une mauvaise raison, s'était empressé de renoncer à apporter la commandite promise et, pour ne pas courir à la faillite, il avait fallu vendre la luxueuse auto, les bijoux, les fourrures de Mme Biroton, congédier les serviteurs, et déménager du trop coûteux appartement du boulevard Malesherbes. Ils avaient loué un plus modeste pavillon en banlieue, dans le pays où se trouvait le laboratoire de colorante, mais le vieux ménage se désolait de devoir diminuer aussi sévèrement le « standing » familial.

Par son tact, sa délicatesse, la fidélité dévouée dont elle avait fait preuve dans l'adversité, Anne d'Ormez cependant atténuait de son mieux leur amertume. Elle avait fini par conquérir la rude mère de Lillie qui, enfin dépouillée de son orgueil, lui était reconnaissante de suppléer aux domestiques renvoyés en l'aidant à s'habiller, à cuisiner, à accomplir toutes les besognes d'une bonne petite femme d'intérieur.

— Et vous trouvez encore le temps de faire un peu de comptabilité pour moi! s'écriait tout attendri, le papa Médard. Quelle petite abeille... Ce n'est pas cette mijaurée d'Odile qui aurait été aussi précieuse dans la débâcle.

— Il est si agréable de se rendre utile, protestait la jeune fille avec modestie. Ne se trouvait-elle pas mille fois récompensée de ses peines en se sachant payée de retour, en son bel amour si désintéressé, pour son cher Vico ? Seul, un touchant scrupule entravait le désir de l'aveugle d'unir sa vie à celle qui le soignait si affectueusement.

Déchirée de constater que son ignoble geste n'avait nullement empêché Anne d'aimer son cousin, désespérée surtout de voir qu'il s'attachait insensiblement à elle, Irma, un soir d'exaltation, courut se jeter dans la Marne, qui coulait au bas du jardin. Anne, selon son habitude, se promenait sur la rive avant d'aller se coucher. Elle entendit le « plouf » de la malheureuse, et comme elle nageait fort bien, ayant appris à la Guyane, elle put la secourir à temps.

Mais Irma, dans sa noyade manquée, avait pris froid lorsqu'on l'avait ramenée ruisselante à la maison. Une pneumonie la clouait sur son lit, haletante, rouge de fièvre, en proie au délire. Les médecins, impuissants à la sauver, dirent à l'infatigable infirmière bénévole qui veillait à son chevet depuis huit jours, qu'on ne pouvait plus rien tenter. De fait, la malade reprit connaissance malgré sa faiblesse, et un matin d'automne, se sentant perdue, Irma appela Anne et Victorien.

— Pardon, pardon de tout le mal que je vous ai fait ! C'est moi, cousin, qui ai mêlé les poudres pour me venger lâchement de votre indifférence !... Ce ne fut pas un accident, comme vous l'avez cru... Ah, que j'ai de honte, maintenant ! Que Dieu m'absolve quand je vais paraître devant Lui !... Mes chers, dit-elle, en unissant leurs mains d'un geste tremblant, j'offre ma mort pour votre bonheur ! Aimez-vous... Aimez-vous toujours en souvenir de moi...

Sa parole volubile leur fit mal. Oubliant tout, l'un et l'autre, se penchant sur l'agonisante lui donnèrent le baiser de paix. Deux jours plus tard, elle dormait dans le petit cimetière voisin : elle avait payé.

L'ingénieur qui était venu remplacer Vico n'était pas aussi compétent. Son incapacité professionnelle nuisait à la bonne marche de l'affaire, qui continuait à péricliter. Ne pouvant en appointer un autre plus qualifié, il fallut bien se contenter de ses services et la petite usine marchait en veilleuse, rapportant tout juste de quoi subvenir à l'entretien des Biroton et d'Anne, qui faisait toujours son « Maître Jacques » au pavillon, sans jamais se plaindre.

Depuis trois mois, elle correspondait plus souvent avec son oncle Didier qui, en vieillissant — il effleurait la cinquantaine — semblait s'amadouer et désirer un rapprochement entre eux. Un après-midi dominical, alors que tout le monde se trouvait réuni au jardin sous la tonnelle pour mieux jouir des dernières tiédeurs de la saison, la jeune fille lut à haute voix un passage de la lettre arrivée la veille de Cayenne.

« ... et je m'ennuie de la France, chère nièce ! Que dirais-tu si je liquidais mes plantations ici pour aller finir mes jours auprès de toi ?... Je me ferais tout petit afin de ne pas l'encombrer — autant que la chose est possible à un vieux bonhomme !

*J'ai amassé une jolie fortune dont je te ferais profiter, histoire de me faire pardonner de n'avoir pas toujours fait mon devoir envers toi. Oh ! c'est vrai, chère enfant, je le confesse : une stupide rancune dont tu n'aurais pas dû subir le poids m'a rendu souvent injuste à ton égard, alors que j'eusse été plus paternel en redoublant de tendresse pour la fille de mon frère ! J'en ai du remords, mais si tu veux m'en guérir, tu as le remède sous la main. Envoie un câble, je mets mes affaires en ordre et saute dans le prochain avion... Toutefois, j'aimerais avoir une occupation dès mon arrivée. Quelque chose dans le domaine scientifique, de préférence, car j'ai acquis beaucoup d'expérience ici, dans toutes sortes de branches, et en outre, je m'adapte vite à n'importe quel travail. Mon tempérament chercheur, mon activité sont aussi dynamiques que lorsque nous débarquâmes ici avec ton père ! Je t'apporterai des tissus exotiques, du rhum blanc, des bibelots d'ébène et d'ivoire, et je te présenterai Bagadou, mon homme de confiance, un superbe Noir de la race Saramaka, qui ne m'a pas quitté depuis si longtemps qu'il m'est devenu indispensable. Son oncle est un sorcier formidable. Il lui a enseigné une foule de secrets qui t'amuseront, made-*

moins dépaycé. Quant au boy, il dormirait dans une confortable mansarde au-dessus du laboratoire, que la jeune Anne, abeille veillant sur toutes choses, avait rendue habitable et propre.

Malgré cette arrivée qui s'annonçait sous d'heureux auspices, la jeune fille n'était pas délivrée de son tendre souci. Plus attachée que jamais à son cher aveugle, elle lui dit doucement en se promenant au bord de l'eau :

— Mon grand... Pourquoi ne pas me laisser vous aimer totalement, comme je le désire si fort ? Nous ne sommes que de bons camarades, séparés malgré tout par les étroites limites d'une simple amitié, alors que je serais si heureuse d'être votre femme ! Vico, Vico chéri, ne sentez-vous pas toute la tendresse que vous m'inspirez et combien il me serait doux de mieux embellir votre vie, d'écarter les pierres et les orties de votre route, de vous donner enfin votre part de bonheur ?...

Sa voix s'enrouait de larmes mal contenues. Il serra davantage la petite main qui tremblait dans la sienne.

— Moi aussi, Anne, je vous aime de tout mon cœur d'homme ! Mais si j'écoutais l'appel de mon amour qui m'attire vers vous depuis l'abandon

*Le client, chez le coiffeur, commençait à redouter le pire. Le garçon, un apprenti, venait de le couper quatre fois, tout en continuant à parler :*

*— Il me semble bien vous avoir déjà eu pour client, dit-il soudain.*

*— Vous devez faire erreur, répond le client. Mon bras, c'est à la dernière guerre que je l'ai perdu.*

• • •

*Bébé a été privé de dessert, et il pleure depuis deux heures. Tout à coup il s'arrête.*

*— Eh bien ! tu ne boudes plus ? Tu as fini de pleurer ? lui dit sa mère.*

*Bébé avec rage :*

*— Je n'ai pas fini, je me repose.*

*moiselle ma nièce !... Maintenant que je flirte avec l'idée de regagner mon cher vieux pays natal, il me semble que je ne pourrais plus vieillir ici, c'est curieux ? A bientôt, j'espère, petite jille...*

« L'oncle Didier. »

Médard Biroton se caressait le menton d'un geste familier qu'il avait surtout lorsqu'il était vivement intéressé par quelque chose.

— Dites-moi, Anne, j'y pense, est-ce que M. d'Orme ne serait pas à même de reprendre la direction technique de la « Teintex » ? Un homme intelligent comme lui s'y attacherait rapidement, je crois, et sans exiger d'appointements astronomiques puisqu'il est fortuné.

— Merveilleuse idée, cher monsieur ! Et je connais le caractère conquérant de mon oncle : il a l'esprit d'organisation et sera enchanté de relever une affaire un peu tombée.

— Il ne vous reste qu'à lui câbler que nous l'attendons avec plaisir.

Une atmosphère d'éclaircissement, presque de fête, régnait sur la maisonnée en attendant la venue de Didier d'Orme.

La chambre d'amis lui était réservée, et justement cette pièce, située en plein midi, accueillait le soleil par une grande fenêtre. Ainsi, pensaient ses futurs hôtes, le colonial serait

de mon ex-fiancée — et même avant, car j'ai commencé à goûter votre charme pendant son règne d'insensible orgueilleuse — je me considérerais comme un lâche. Oui, chère petite fée, un lâche ! Ai-je le droit de vous imposer toute une vie un malheureux être privé de ses yeux, incapable désormais de gagner son propre pain et le vôtre ? Non, cent fois non : à la longue, malgré votre bonté, vous le regretteriez peut-être et je deviendrais un encombrant poids mort, alors que votre jeunesse peut prétendre à une union normale, à une existence digne de vous.

— Mais, qui peut prévoir l'avenir ? Votre cas n'est peut-être pas aussi désespéré qu'on le croit. Cet accident est récent. On a vu des exemples où, avec le temps, la nature aidant, certains spécialistes ont pu triompher du mal. Dites-moi, Vico, si un tel bienfait vous arrivait un jour, ne voudriez-vous toujours pas de moi ?

Il eut un cri d'émoi, s'arrêta pour la prendre dans ses bras et baisa sa tempe avec une tendresse infinie. Ce fut sa seule réponse. Anne, toute remuée, oscillait entre un sourire et une grosse envie de pleurer. Ah ! pourquoi fallait-il que cette merveilleuse promesse de bonheur fût la rançon des scrupules excessifs d'une âme chevaleresque ?...

Une semaine plus tard, Didier d'Orme arrivait à la Guyane, tout heureux de retrouver sa nièce et d'être cordialement accueilli au sein de cette aimable famille. Mis en confiance par ces braves gens auxquels l'adversité avait rendu la simplicité d'autrefois, il sympathisa avec les parents, le jeune aveugle et même Lillie qui, vite apprivoisée, s'asseyait sur les genoux « d'oncle Didier » pour écouter de belles histoires d'Indiens, de chevaux sauvages, et d'araignées grosses comme des soucoupes qui mangeaient de petits oiseaux !

Bagadou aussi s'adaptait aux nouveaux amis de son maître. Apitoyé par la cruelle cécité de l'ingénieur, un jour il lui proposa de tenter un traitement un peu mystérieux, enseigné par son parent, le sorcier noir, et qui consistait à dormir trois nuits consécutives avec une application sur les paupières de larges feuilles exotiques au parfum poivré. Le Saramaka récita de bizarres incantations dans son dialecte tandis que, de leur côté, Anne et sa petite élève priaient Dieu pour obtenir la guérison du cher malade.

Miracle ! Le troisième jour, il voyait des images imprécises, évoluer autour de lui, puis peu à peu elles cessèrent d'être aussi floues, et bientôt il le poussa un hurrah triomphal :

— Anne bien-aimée, je suis guéri !... Vous me paraissez plus belle qu'avant !... Quelle allégresse de revoir votre jolie frimousse, vos cheveux dorés, ce sourire câlin qui me rend la joie de vivre désormais pour vous !...

Un baiser d'accordailles les unit sous le regard attendri de l'oncle, à qui ils devaient indirectement leur bonheur. Et parce que la Providence veille toujours sur ceux qui l'ont mérité par leurs souffrances et leur courage, l'amour du jeune couple fut béni et attira un retour de chance pour la famille entière.

Après le mariage, qui eut lieu à minuit dans la vieille église du pays, parmi les fleurs, les lumières du sanctuaire, et la joyeuse sonnerie des cloches, ils firent un court voyage de noces — court parce que Victorien avait hâte de se rendre utile en reprenant sa place à l'usine, dont l'oncle d'Orme assumait la codirection avec le papa.

Dans le train qui les ramenait d'Italie, les deux époux, blottis l'un contre l'autre, se parlaient à mi-voix comme tous les amoureux de la terre.

— Chérie, quelle destinée romanesque est la nôtre ! Il a fallu que tu viennes du bout du monde pour que nous nous rencontrions.

— Ce doit être ma bonne étoile qui m'a conduite vers toi, mon petit mari... Comme les jours passent vite quand on est heureux ! Il me semble que j'aurai tout juste assez de ma vie entière pour t'aimer autant que tu le mérites...

Il resserra doucement son étreinte et baisa la main de sa compagne. Anne, ensommeillée, s'endormit bientôt, la tête nichée au creux de son épaule.

La nuit tombait, noyant d'ombre bleutée les contours du paysage d'hiver qui défilait à travers la vitre du wagon. Victorien souriait à l'avenir plein d'espoir qui les attendait.

L. S. JUNOD

de la Société des Gens de Lettres

Le feuilleton du Samedi

## LE CHÂTEAU DE KERLOR

par Henri Germain

No 11

**C**ONVALESCENTE d'une légère grippe, elle n'osait sortir par ce mauvais temps, de l'appartement douillet et clos. Mais, désœuvrée comme une femme qui ne sait pas vivre en dehors du tourbillon mondain où elle s'est laissé entraîner, Thérèse Devarenne s'ennuyait. Sa bouche gracieuse quand un sourire l'éclairait, avait un pli amer et désenchanté, son regard une expression soucieuse et lasse!

C'est dans cet abandon mélancolique qu'elle fut surprise par l'arrivée de sa mère, qu'une femme de chambre introduisait.

— Mère!

— Ma chère enfant!

Les deux femmes s'embrassaient.

— Mais, qu'y a-t-il! s'écria Mme Mareuil, en apercevant des larmes dans les clairs yeux bleus de sa fille. Tu pleures?

Thérèse ne répond à sa mère que par des sanglots. Quand la crise de larmes de la jeune femme est un peu apaisée, Mme Mareuil assise près de Thérèse, lui dit avec une douce autorité:

— Allons, raconte-moi ta peine et ne pleure pas si tu ne veux pas avoir les yeux rouges quand ton mari rentrera.

Thérèse éclate alors d'un rire amer.

— Quand mon mari rentrera! Oh! alors, je puis bien soulager mon cœur, j'ai le temps de tarir mes larmes! Louis ne rentre jamais dîner quand nous n'avons pas d'invités, et puis, que je pleure ou que je rie, va, ma pauvre maman, mon infidèle mari ne s'en soucie guère.

— Alors, c'est une brouille? raconte-moi cela, mon enfant, et ne te déssole pas ainsi pour un malentendu, les meilleurs ménages ont leurs petits orages, réplique Mme Mareuil avec un ton de confiance enjouée, un peu forcé.

— Non, pas de querelle, pas de brouille, vois-tu, cela, ma chère maman, c'est pour les époux qui vivent ensemble, répond amèrement Thérèse. Louis m'abandonne, c'est tout, et notre union après quelques années de mariage, n'est plus qu'une façade.

« Sans doute il habite ici, mais il ne traverse plus ce grand salon qui réunissait nos deux appartements; son foyer, c'est un cabaret où il amène ses amis déjeuner ou souper, et c'est chez les autres que je le vois le plus, aux bals et aux dîners auxquels nous sommes conviés. Je suis délaissée, dédaignée, méprisée et je n'en puis plus! L'indifférence de Louis pour moi, c'est une injure que je suis bien résolue à ne plus supporter.

Devant l'aveu de cette situation qu'elle connaissait, car le père de Thérèse et son mari étaient d'inséparables compagnons de débauche, Mme Mareuil est profondément affligée, elle ne peut s'empêcher de dire:

— Ma pauvre enfant! Toi aussi, alors, tu n'es pas heureuse et tu connais comme je l'ai connu à vingt-cinq ans le lâche abandon du mari qui, après quelques années d'union, ne se donne plus la peine de déguiser ses infidélités.

Commencé dans l'édition du 20 décembre 1958. Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Louis Mareuil, riche industriel dans la cinquantaine, et son associé Jules de Varenne, d'une quinzaine d'années son cadet, sont acculés à la ruine. Mareuil demande le secours de sa femme Madeleine qui est riche, mais celle-ci refuse.*

*Jean de Blesmes, secrétaire particulier de l'industriel est amoureux de leur fille Thérèse, sollicite sa main et, si sa demande est agréée, offre de verser sa modeste fortune de 200,000 francs dans la caisse de la maison. Jean ignore la situation financière de son patron et Mareuil demande réflexion.*

*Pierre de Kerlor, Ingénieur des Mines, cousin germain de la femme de Louis Mareuil, vient rendre visite à l'industriel avec sa fille Dolorès, fille naturelle dont la mère est morte prématurément il y a sept ans et cela huit jours avant la date fixée pour la célébration du mariage en France, bien que déjà mariés civilement à Bilbao. Bien que pauvre à l'époque, Pierre trouve une situation importante au Chili où il dirige une grosse exploitation et en plus, vient d'hériter d'une véritable fortune d'une de ses tantes. Il est le dernier des Kerlor.*

*Devenu le propriétaire du château de Kerlor, Pierre doit quitter la France prochainement pour de longues années et désire placer dans la maison de l'industriel 900,000 francs mais, moyennant certaines conditions que Mareuil accepte.*

*Jean de Blesmes se dirige vers le bureau de son patron qu'il trouve désert et remarque les papiers épars sur le bureau et les instructions relatives au fameux trésor.*

*Thérèse Mareuil, coquette et vaniteuse, est jalouse de sa jolie cousine Dolorès souffrant de troubles cardiaques. Devarenne est amoureux de Thérèse depuis longtemps et veut devenir le gendre de Mareuil moyennant une dot d'un million. L'industriel accepte. Mareuil ne dévoile pas à son associé la combinaison infernale et ténébreuse qu'il a conçue envers Pierre de Kerlor.*

Et Mme Mareuil, d'un geste bien maternel, attire contre son épaule le visage ravagé de larmes de sa fille.

Mais Thérèse, révoltée, frémissante de rancune contre l'époux volage, se refuse à la consolante caresse de sa mère.

— Encore, si j'étais laide et sotte! mais

c'est en vain que je suis belle, et Louis n'a jamais daigné m'associer à ses soucis et à ses travaux, à sa vie d'affaires. Pour lui, je n'ai été que le joli jouet dont on use capricieusement, puis qu'on dédaigne, vite lassé; est-ce ma faute si mon ignorance de jeune femme n'a pas pour ses goûts de libertin

le vicieux attrait des plus ignobles filles? Il se sert de la dot, mais il délaissa la femme et me condamne à une solitude contre laquelle se révolte toute ma jeunesse, tout mon désir de vivre. Ah! comme je m'ennuie dans ce trop vaste hôtel que les réceptions ne peuvent animer tous les jours!

— Ma pauvre Thérèse! reprend Mme Mareuil, ta grosse déception de jeune femme devant l'abandon de ton mari, je l'ai connue aussi, c'est ma vie et c'est, hélas! le sort de bien des jeunes femmes de notre monde, poussées pour des raisons financières et délaissées après quelques années d'une intimité plus ou moins mensongère.

« Ne te révolte pas, ne te déssole pas, ma pauvre enfant, attends, espère, peut-être que... »

— Attendre, espérer, mais quoi? mon Dieu! Qu'il se lasse de sa vie de débauches, qu'il revienne usé et avili? non! je ne veux pas de cette vie-là!

« Je vais causer avec Louis, et s'il persiste, nous nous séparerons. »

— Mais non, Thérèse, je t'en supplie, pas de scandale. Essaie si tu veux par d'affectueux reproches, par ton charme, de ramener à toi ton mari, mais ne lui fais pas de menaces, il s'en rirait; ne fait pas d'éclat, tu en souffrirais plus que lui. Sauve les apparences. Pourquoi mettre nos connaissances au courant de tes déceptions nuptiales, pourquoi? Ce n'est pas ainsi que l'on reconstruit son bonheur, et on détruit sûrement son foyer. Crois-en mon expérience, ma pauvre petite; j'ai été négligée, puis délaissée, toute jeune femme, tu avais à peine un an. Fais appel à tout ton courage et fais comme j'ai fait, vis dignement d'une vie ingrate, pénible sans doute, mais que le scandale d'une séparation ne ferait que rendre plus douloureux, plus insupportable encore. Tu m'auras pour t'aider. Si tu savais comme j'ai pleuré les premiers temps, pendant ces longues soirées d'une vie moins brillante que la tienne, mais non moins solitaire! Je pensais à toi qui allais grandir, et naïvement je te rêvais heureuse.

— Oui, reprend Thérèse sur un ton de sombre amertume, tu m'avais, moi! je n'ai rien, rien que ma vie gâchée. Entraînée dans le tourbillon des fêtes de la vie mondaine, je n'ai guère désiré être mère, je ne voyais dans la maternité qu'une charge, un devoir qui m'arracherait à mes plaisirs, altérerait passagèrement ma jeunesse et ma grâce. Je suis belle, et pourtant Louis me délaïsse...

« Ah! si j'avais su!

« Mais ne m'exhorte pas, je t'en prie, à souffrir en silence, des années, à quoi servirait ce renoncement prolongé? à sauver les apparences? Ma pauvre maman, les apparences, ce n'est pas à moi qu'il appartient de les sauver. Crois-tu que Louis prend tant de précautions pour cacher la vie qu'il mène? »

« Si je ne connais pas le menu de sa vie de débauche, c'est que je suis écoeurée de dégoût à la pensée de certaines choses que je répugne à savoir les hauts faits de sa vie de noceur. Non! les apparences ne peuvent plus être sauvées et ma dignité ne peut l'être — si Louis ne change pas de vie — que

## L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	8	2	6	3	5	8	2	4	6	3	7	2	5	4	8
V	A	F	U	D	S	V	A	O	N	U	E	I	O	T	E
8	4	3	7	2	6	8	4	5	7	2	8	4	6	3	7
N	R	B	C	T	E	I	E	Y	O	E	R	C	B	O	N
8	4	2	5	6	3	8	4	2	7	5	3	4	6	2	8
P	O	S	E	O	N	R	M	P	O	Z	H	P	N	L	O
2	8	4	3	6	5	2	7	4	3	6	2	5	8	4	6
U	M	A	E	N	P	S	M	G	U	E	D	R	E	N	N
4	3	8	2	6	5	3	7	2	4	7	3	6	2	4	8
E	R	T	E	O	U	A	I	X	V	S	U	U	E	O	T
8	2	4	6	5	3	2	7	4	6	2	8	5	3	4	6
E	R	U	V	D	F	C	E	S	E	I	U	E	O	A	L
4	3	6	2	8	4	5	3	6	2	4	5	3	7	2	4
D	Y	L	C	R	O	N	E	E	E	R	T	R	Z	S	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.



## DU NOUVEAU A L'HORIZON!...

Votre magazine préféré, *LE SAMEDI*, paraîtra à l'avenir à tous les quinze jours et notre distinguée clientèle obtiendra ainsi à compter de l'édition du 14 mars (en vente le 28 février), un magazine :

**PLUS** dynamique

**PLUS** volumineux

**PLUS** vivant

**PLUS** attrayant

Il comprendra **PLUS** de pages

**PLUS** de lecture

**DEUX** romans complets

**EN PLUS** de son feuilleton régulier à suivre et de ses chroniques habituelles.

En vente chez tous les dépositaires, 20 cents.

## QU'ON SE LE DISE!

Remplissez notre coupon d'abonnement à l'intérieur  
LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE LIMITEE



## Chansons canadiennes

Extraites du recueil  
"Les chansons de Amédée  
(Jos) Larin"

### LOULOU

— 1 —

A Halifax, j'ai rencontré  
Cette petit'fill' que j'ai tant aimée,  
Quand j'lui demande si j'un rival,  
Elle prend le train pour Montréal.

Refrain

Loulou, sauve-toi pas de moi!  
Je n'aime, n'aime autre que toi,  
Mon coeur tu as enflammé,  
Tout partout je te suivrai.

— 2 —

A Montréal, je suis allé,  
Au terminus, j'l'ai rencontrée,  
En me voyant elle crie « Ha! ha!  
J'prends l'autobus pour Ottawa »... Ref.

— 3 —

A Ottawa j'ai continué,  
Au champs d'avion, j'l'ai rencontrée,  
Elle dit: « Tu perds ton temps Ti-Jos,  
J'prends l'aéroplane pour Toronto... Ref.

— 4 —

Elle a belle mine, n'y a rien d'plus beau,  
J'ai peur d'la perdre à Toronto,  
J'la poursuis jusqu'à la gare.  
Elle dit: « Ti-Jos, next stop Windsor »... Ref.

— 5 —

Maintenant, je suis fatigué,  
Et j'n'ai plus d'argent pour continuer,  
Mais si j'en fais avec cette chanson,  
Mes aventures continueront... Ref.

### NAPOLEON ET SON VIOLON

— 1 —

Il venait de St-Alber(t)re, ce jeune et gentil garçon, (bis)  
Il a quitté sa demeure, il avait une bonne raison.

Refrain

Mets d'arcanson sur ton archet,  
Et donn'z'y donc Napoléon (bis)

— 2 —

Il a quitté sa demeure, il avait une bonne raison, (bis)  
La jeune fille qu'il allait voir, aimait trop son p'tit flacon... Ref.

— 3 —

La jeune fille qu'il allait voir, aimait trop son p'tit flacon, (bis)  
Quand elle prenait cinq, six verres, elle perdait toute la raison. Ref.

— 4 —

Quand elle prenait cinq, six verres, elle perdait toute la raison. (bis)  
Elle disait, j'veux pas mal faire, mais j'aime le son de ton violon. Ref.

— 5 —

Elle disait j'veux pas mal faire, mais j'aime le son de ton violon. (bis)  
Il jouait presque tous les soirs, pour plaire à sa Madelon... Ref.

— 6 —

Il jouait presque tous les soirs, pour plaire à sa Madelon, (bis)  
Quand l'on joue presque tous les soirs, c'est bien dur sur les rognons... Ref.

— 7 —

Quand l'on joue presque tous les soirs, c'est bien dur sur les rognons, (bis)  
C'est pourquoi à St-Albert, a dit adieu ce jeune garçon... Ref.

### LA FAMILLE DU PETIT MEDEE

Refrain

Ce que j'vous dis est la vérité,  
De la famille du petit, du petit  
Ce que j'vous dis est la vérité,  
De la famill' du petit Médée.

— 1 —

Ma mèr' s'appelle Marguerit'  
Née dans l'village « Fais attention »  
Sur la rue « Sois pas trop vite »  
Près du boul'vard « Lâchez-moi donc » Ref.

— 2 —

Mon père est Médée la Bibite,  
Né dans la ville « Comme c'est bon »,  
Près d'la rivière « Hypocrite »,  
Dans le comté « Qu'ça prend du front ». Ref.

(Reproduction autorisée par la maison Edmond Archambault Inc.,  
500 est, rue Ste-Catherine, Montréal)

par une séparation. Je souffre trop, j'en souffre plus que de la solitude, d'être la risée des valets que Louis ne craint pas d'envoyer porter des billets chez ses donzelles je souffre trop de l'hypocrisie pitié de mes amies, si secrètement ravies de mon infortune, mais obstinément empressées à complimenter ce qu'on appelle « mon bonheur ». Le cynisme de Louis me révolte, je ne serai pas dix ans, vingt ans victime de son abandon, je lui parlerai demain.

L'arrivée d'une visiteuse ne permit pas à Mme Mareuil d'exhorter davantage Thérèse à la patience.

D'ailleurs, la mère connaissait trop dans sa fille le caractère altier et violent du mari dont elle avait eu tant à souffrir; elle ne pouvait que s'affliger, et déplorer, dans sa dignité silencieuse et fière, cette nouvelle épreuve après tant d'autres.

Le lendemain, Thérèse provoqua une entrevue avec son mari. Ce ne fut pas très facile.

Louis qui redoutait une explication avec Thérèse évitait de se trouver seul avec elle. Quand il devait déjeuner à l'hôtel, il amenait toujours avec lui un ami, un fétard rencontré à ces soupers galants où le mari de Thérèse passait ses soirées en joyeuse compagnie.

Ce jour-là, elle put à peine lui dire à l'issue du repas:

— Louis, ne pourriez-vous dîner ici ce soir, j'ai à vous causer.

Visiblement agacé par le ton sévère et résolu de Thérèse, il répondit:

— Mais vous savez bien, ma chère, que je dine avec votre père, au café de Paris... Un gros financier sud-américain, une commandite, c'est une affaire importante.

Thérèse écouta à peine ce mensonge et répondit réplément:

— Alors, je vous attendrai...

Et le soir, Thérèse attendit dans le fumoir de Louis, le retour du jeune viveur. A deux heures du matin, la jeune femme, que la fatigue commençait à gagner, entendit le bruit assourdi d'un pas sur le tapis de l'escalier. Presque aussitôt Louis parut, en habit de soirée, un camélia souillé à la boutonnière, le plastron froissé, la mine lasse.

Il eut un geste de surprise en apercevant Thérèse, levée à son approche.

— Vous n'êtes pas encore couché, mais vous n'êtes pas raisonnable, ma chère, qu'y a-t-il de cassé, dit Louis en affectant un air délagé.

— Je voudrais savoir, Louis, répliqua la jeune femme, d'où vous venez dans cet état et ce qui vous attire si fort loin de votre foyer délaissé?

— Oh! ma chère! une scène à cette heure! Il est bien tard, j'ai sommeil — et il bâilla — vous êtes pâle de fatigue, allez donc dormir et ne prenez pas ces grands airs; vous n'aviez tout de même pas imaginé me garder au coin du feu comme un petit garçon bien sage; ce serait tout bonnement ridicule.

— Ridicule! ridicule d'attendre de son mari qu'il soit, qu'il reste un mari! qu'ai-je donc fait pour être délaissée par vous comme je le suis depuis plus de huit mois? Qu'avez-vous à me reprocher? Me trouvez-vous moins belle? Quand je pense à ces femmes pour qui vous me trompez, à ces bouges élégants que vous préférez à votre maison! mais quel charme ont donc ces filles qui vous débauchent?

« Ah! sans doute ma jeunesse, ma beauté intacte, mon inexpérience de jeune femme n'ont pas un attrait assez pimenté pour un viveur de votre sorte, mais alors pourquoi m'avez-vous épousée, et puisque vous l'avez fait, pourquoi vous dérobez-vous à vos devoirs, pourquoi me dédaignez-vous? »

Louis qui avait salué ce mot de « devoir » d'un rire ironique et bref, répliqua, agacé:

— Bah! ma chère, vous divaguez; que signifient ces grandes tirades, ces phrases de roman, cette scène de second acte pour pièce sentimentale, vous m'agacez, vous êtes stupide, je vous dédaigne, je vous abandonne, à quoi bon ces pleurnicheries? Est-ce que les maris de vos amies passent leurs soirées aux pieds de leurs épouses? Je suis de mon temps, que diable, et de mon monde. L'amour conjugal, c'est une fadaise; qu'avez-vous à me reprocher de grave, en somme? Je m'amuse, oui, comme tous les hommes, c'est une nécessité, que votre esprit de pensionnaire ne peut comprendre; je ne gaspille pas votre dot et vous n'êtes pas encore sur la paille que je sache!

— Ma dot, oui, c'est vrai, reprit amèrement Thérèse.

Et, tandis que Louis excédé haussait les épaules, elle poursuivit:

— Votre mariage a été une affaire, rien d'autre; vous avez pris la femme avec l'argent parce que c'est l'usage; comme elle était jolie, vous en avez fait les premiers temps, moitié politesse, moitié caprice, votre conquête; cela vous a d'abord amusé, reposé des petites grues de vos années de jeunesse, mais vous vous êtes vite lassé, je suis trop honnête, trop pure pour un libertin de votre espèce et vous êtes vite retourné à vos filles, à la débauche, au vice!...

— Assez Thérèse, vous m'impatientez, vous vous croyez sur une scène avec moi, vos grands gestes sont perdus; j'ai sommeil. Bonsoir!

Et Louis se dirigea vers la porte. Mais Thérèse lui barra la retraite.

— Non, vous m'entendez, vous me répondrez; je vais vous causer net, parler votre langage. En m'épousant, vous avez conclu une affaire, soit, mais elle comportait certains engagements, vous les reniez ou vous les éludez avec une cynique désinvolture, mais je ne suis pas disposée à subir l'abandon et l'outrage. Voulez-vous, Louis, en finir avec votre vie de débauches, revenir à votre foyer, vous souvenir que vous avez une femme, jeune, belle, désireuse et digne d'être aimée? Je suis prête à vous pardonner, si vous tentez un retour sincère. Dites-moi, voulez-vous?

— Et si je ne veux pas? répondit Louis, moqueur.

— Eh bien, je me vengerai! répliqua la jeune femme d'un air sombre et résolu.

— Eh bien, faites, ce sera au moins aussi drôle que la retraite sentimentale que vous me proposez.

Et, haussant encore une fois les épaules, Louis rentra chez lui, bien sûr d'ailleurs que les menaces de Thérèse resteraient vaines, et que sa mère l'empêcherait, par ses conseils, de se livrer à quelque éclat.

Quelques jours après, Thérèse Devarenne, assise dans le petit jardin d'hiver attendant au salon, entendit la voix de son père, qu'un domestique introduisait. Elle eut d'abord l'idée de se retirer, pour éviter des effusions qui lui déplaisaient; la jeune femme en voulait à son père d'entraîner son mari dans une noce effrénée et le rendait responsable de son bonheur détruit.

Mais il était trop tard, l'industriel entra dans le salon.

Thérèse ne bougea pas; cachée par un rideau d'azalées fleuries qui séparaient la petite serre du salon, elle entendit le domestique répondre à son père, qui s'informait d'elle:

— Madame est sortie depuis plus d'une heure.

Bientôt le domestique sortit. Devarenne entra et, cordial et familier, allait à son beau-père.

— Eh bien, beau-papa, comment ça va, ce matin? Pas trop fatigué?... Gentille, hein la petite Dora?... Mais pre-

nez garde, cette créature-là, quand on s'y laisse prendre, ça vous croque un million comme un sou; elle vous ruinerait si vous vous entichiez d'elle.

— Bah! on verra bien, mais soyons sérieux. Vous m'avez téléphoné de venir d'urgence, qu'y a-t-il?

— Voilà. Dites-vous prêt à partir pour Kerlor dans deux jours?

— Bigre... et...

— Ah! dites, beau-papa, pas de bêtises, hein?... Ce projet d'expropriation pour une partie du domaine m'inquiète. Je voudrais, avant que ce soit chose faite, précipiter les recherches. Il y a certainement un ou plusieurs coffres enfouis dans le domaine, soit dans le château, soit dans un des pavillons de chasse que l'expropriation va toucher. Ne nous laissons pas prendre au dépourvu, vous ne voudriez tout de même pas que nous fassions imbécilement cadeau, à je ne sais quelle société, d'une fortune dont nous sommes... les héritiers?

— Nous ne le tenons pas encore, cet héritage...

— De quel ton dites-vous ça, beau-papa?... Eh bien, ça ne vous rend pas folâtre, les nuits de la belle.

— Ah! ne blaguez pas... Il y a des jours où je me dis: « Que deviendrions-nous s'il revenait? »

— Qui?

— De Kerlor!

— Puisqu'il est mort!

À ces mots, Thérèse, qui jusque-là écoutait distraitement, prêta l'oreille.

— Mort... reprenait Mareuil, oui, mais...

— Mais quoi?... Vous l'avez vu comme moi, après le terrible panache de l'auto, échoué près de la cale et mort de cette pénétrante blessure au front qui ensanglantait la pierre.

— Oui, mais on n'a jamais repêché le cadavre; aucun journal de la région n'a relaté le fait; c'est inexprimable et cela m'obsède quelquefois.

— Mais qu'importe, puisque nous l'avons dépouillé de ses papiers? Qu'il ait été repêché ou non, c'était un cadavre anonyme.

— Et le reçu?

— Ah! oui, le reçu... Quelles tristes nous avons vécues, hein, dans la chambre de l'auberge, quand nous avons vu que le fameux reçu manquait?

— Oui, le reçu a dû rester sur Kerlor et, quand nous sommes revenus à la cale, le cadavre avait disparu. Sale... sale affaire! Il y a des jours où je la regrette, cette besogne d'assassins que nous avons faite!

— Bah! elle a réussi.

— Qui sait... s'il revenait!...

— Ah! mais vous êtes fou, mon cher, vous l'avez tâté comme moi, il était mort, bien mort, les lèvres bleues, l'œil clos, et les morts ne reviennent pas.

— C'est quand même un étrange, un inquiétant mystère, ce cadavre disparu dans la nuit et que le flot n'a jamais rendu.

— Oh! cela arrive; le corps, glissé de la cale que l'eau tâtait, a pu pourrir sous l'eau, arrêté par des racines de saule. Les quelques jours qui ont suivi ont été gros d'inquiétude sans doute, à cause de ce diable de reçu qui pouvait faire identifier le cadavre; j'avais peur d'une enquête, mais maintenant...

— La présence de Dolorès, quand elle vivait chez vous, m'assiégeait, m'obsédait comme un remords vivant.

— Oui, mais maintenant l'héritière est captive et n'a pas besoin de sa fortune pour vivre sous l'étroite surveillance de la Gironde dans son manoir perdu. Ne vous tourmentez donc pas d'inquiétudes absurdes; à nous l'héritage, n'est-ce pas, beau-papa?

« Vous n'en avez pas besoin, peut-être, de cette jolie fortune, pour vous réserver les bonnes grâces de ces familles mais exigeantes enfants?... et vous iriez trembler sans raison, regretter

le coup!... Un verre de porto, hein, beau-papa, pour vous rendre du cœur? Ils boivent.

— Et quand partons-nous?

L'entrée du domestique, apportant un télégramme, interrompit la conversation des deux hommes, qui sortirent presque aussitôt.

Blottie à l'abri des arbustes fleuris, retenant son souffle, horrifiée, Thérèse avait tout entendu.

Un travail se fit dans son esprit bouleversé. Des faits surgissaient de sa mémoire, souvenirs oubliés, qui venaient confirmer, grossir l'épouvantable révélation... Son mari... son père, des bandits!... Kerlor... assassiné!... Dolorès dépouillée de sa fortune, séquestrée à Kerlor.

Tout un tissu d'intrigues criminelles se dévoilait aux yeux de la jeune femme, mais elle n'eut pas le loisir de se perdre en douloureuses réflexions. Louis revenait au salon.

Comme il entrait, Thérèse, presque inconsciemment, se dressa, surgissant du massif d'azalées fleuries.

Aux traits bouleversés de sa femme, à sa pâleur, à son regard de haineux mépris, il comprit qu'elle savait. Il devina qu'elle avait surpris la conversation de tout à l'heure.

— Que fais-tu là? Tu m'espionnes? cria-t-il en s'avançant brutal et furieux, vers la jeune femme.

Thérèse, frémissante d'indignation, lui cria:

— Ah! Bandit!... Assassin!... Canaille!... Oui, je sais!...

— Tais-toi! vociféra Louis, qui craignait que les domestiques entendissent, tais-toi donc.

Et, la saisissant par les poignets, il la contraignit brutalement au silence.

— Tais-toi donc, gueuse! répétait-il, menaçant.

Vaincue par trop d'émotion, la jeune femme chancela et dut s'asseoir sur le bord du divan.

La scène entre les deux époux fut courte et terrible. Thérèse ne pouvait pas douter de la scélératesse de son mari et de son père. Louis ne pouvait guère se défendre. Il essaya de dominer la situation à force d'autorité brutale.

— Ah! tu sais, mais si tu sais, gare à ta vie! D'ailleurs, si tu causes, on te prendra pour une folle, car il n'y a aucune preuve, tu entends bien, pas une preuve! Cause donc, si tu oses: ce sera l'écroulement, ta dot engloutie dans le désastre, ton nom de jeune fille et ton nom de femme éclaboussés tous les deux, et pour ta mère et toi la misère, l'infamante misère. A moins que je ne te fasse enfermer comme démente pour sauver tes parents et ma situation. Va, cause, cause donc! Tu crois tenir ta vengeance, tu ne me crois pas assez sot pour ne pas te la disputer. Va! je te guette, tu te plains de mon abandon, tu me voulais à tes côtés, tu m'auras, nous serons un ménage modèle. Je ne te quitterai plus!

— Bandit! Assassin!

— Tais-toi, reprit-il, penché sur elle, en meurtrissant entre ses mains brutales les mains délicates de Thérèse. Elle se tut. A quoi bon lutter de cette façon? A quoi bon injurier cette canaille? Son mari!... Un immense dégoût, une horreur sans bornes l'envahissaient. Son mari!... son père!... des assassins! Mais elle pensa aussi qu'il fallait ruser avec cet homme, essayer d'obtenir, à la faveur de cette révélation menaçante pour les complices, non pas une réparation totale, hélas impossible, mais une réparation partielle, un adoucissement au sort de la malheureuse Dolorès que les bandits avaient volée et cloîtrée.

Pendant que Louis, en proie à une colère folle, arpentait rageusement le salon, Thérèse réfléchissait. Que faire?... Se venger?...

La dénonciation, le scandale? Les coupables ne seraient pas, hélas! les seuls punis. Sa mère souffrirait encore plus que les deux bandits et sa courageuse dignité, la ferme douceur avec lesquelles elle avait supporté tant de déceptions ne méritaient pas une telle épreuve. Dolorès, elle-même, n'avait-elle pas maintenant plus à perdre qu'à gagner au châtement des assassins de son père?

Thérèse entrevoyait l'effondrement de leur fortune, de celle de l'orpheline, engagée dans les entreprises industrielles des deux hommes, les rivaux à la curée, la misère, le honteux scandale et, pour Dolorès, la peine affreuse de savoir son père lâchement assassiné par ses obligés.



### S'il frappait à votre porte...

Si les malades, les infirmes frappaient à votre porte... leur refuseriez-vous votre aide? C'est en leur nom que la Fédération des Oeuvres de Charité Canadiennes-Françaises fait appel à votre générosité. En plus de maintenir l'Aide aux infirmes, la Fédération a versé l'an dernier \$235,800 à ses services de santé.

PARTAGEONS AVEC LA

# fédération

Thérèse tenait sa vengeance. Elle qui avait souhaité, juré de se venger de l'infidèle, pourtant elle hésitait, réfléchissait. Soudain résolue, elle appela:

— Louis?

Interpellé, il interrompit sa marche furieuse.

— Quoi?

— Si je voulais, toi et mon père vous seriez en prison ce soir. Entre le châtement qui suivrait et ce que j'ai à te proposer, choisis. Si tu veux rendre à Dolorès, dont tu as assassiné le père, sa fortune et sa liberté, alors je me tairai, sinon je te dénonce. Réfléchis et réponds.

— Pauvre folle! Crois-tu donc que j'ai fait ce que j'ai fait, enduré ce que j'ai enduré d'inquiétudes pour capituler devant tes menaces?... Je ne peux pas, je ne veux pas rendre à Dolorès sa fortune, elle est engagée. Lui rendre la clef des champs? Ah! non, pas davantage! Pour que mes ennemis, mes rivaux, un subalterne envieux s'en fassent contre moi une arme trop facile? Non! Dénonce-moi si tu l'oses, mais ne reviens pas sur ce sujet.

Thérèse savait qu'on n'obtenait rien de Louis en insistant. Sa résolution de dénoncer les deux bandits était bien ébranlée. Enfin, elle espérait encore que, conseillé par son complice, Louis pactiserait. Elle désirait surtout ne plus

voir près d'elle ce scélérat dont elle portait le nom. Elle résolut de s'éloigner quelque temps de Paris, de s'évader de ces lieux où trop de choses lui rappelaient l'infamante conduite des deux hommes.

La jeune femme déjeuna dans sa chambre. Louis sortit pour mettre son complice au courant de la situation.

Vers deux heures, Mme Mareuil, appelée près de sa fille par un coup de téléphone, arriva. L'entrevue des deux femmes fut déchirante; Mme Mareuil fut accablée par l'affreuse révélation; le sort s'acharnait sur cette courageuse et digne femme. Toutes deux pleurèrent longtemps.

Enfin Thérèse fit part à sa mère de sa résolution de partir.

Cette fois, Mme Mareuil ne s'y opposa pas.

L'infidélité, l'abandon de son mari n'avaient pu l'arracher à son foyer, la faire transiger avec ce qu'elle appelait son devoir d'épouse, mais le crime, l'infamie qui venaient de lui être dévoilés lui rendaient impossible la vie commune, si lâches qu'en fussent les liens, si distants que fussent l'un pour l'autre les deux époux.

— Je partirai donc avec toi, dit-elle.

Le lendemain, sans que Louis et son beau-père aient pu s'opposer à leur projet, les deux femmes partaient.

Mme Mareuil avait choisi pour s'y réfugier, non sans dessein, un village sur la côte bretonne, voisin de cinq lieues du manoir de Kerlor, où Dolorès était séquestrée.

Le surlendemain, quand les deux pauvres femmes, qui, malgré leur fatigue, n'avaient guère dormi, virent blanchir le matin, le train ayant dépassé Vannes, filait à travers la lande hérissée de blocs gris où couraient des nuages.

## II — L'épée de Damoclès

NÉNESSE avait passé une nuit parfaite. Il se leva, selon son habitude, le sourire sur les lèvres, prêt à tirer sa « flemme », comme il disait, toute la sainte journée, en allant exposer sa délicate personne aux chauds rayons du soleil, dans l'intervalle des quatre repas très substantiels qui faisaient son occupation préférée.

Comme Nini allait monter le déjeuner de la prisonnière, Nénesse décida de se débarrasser tout de suite de sa corvée quotidienne avant de se livrer au doux farniente.

En gravissant les degrés, il murmura:

— Elle doit tout d'même pas s'amuser follement, la pauvre gosse, là-haut! Heureusement qu'elle prend son mal en patience.

« N'empêche que le patron faut qu'y soit bien rosse pour boucler une jolie môme com' ça entre quatre murs, kif-kif un grincheu poissé par la rousse.

Nini eut un haussement d'épaules vague.

— Qué qu'tu veux, Nénesse, il a sans doute ses raisons, l'type; moi, c'que j'vois là-dedans, c'est que ça nous rapporte... et qu'on s'la coule douce.

— Et ça c'est le principal, conclut Nénesse, qui en oublia immédiatement toutes ses poussées de pitié.

Ils arrivaient à la porte de Dolorès.

Comme d'habitude, Nini, porteuse de la clé en l'occurrence, ouvrit la porte et entra pour déposer son plateau sur la table.

Elle n'avait pas fait deux pas qu'elle poussa un cri aussitôt répété par Nénesse, arrivant sur ses talons.

— La garce! Elle a foutu le camp!

Ils se regardèrent un moment, effarés, anéantis, la sueur au front, complètement désarçonnés par cette constatation phénoménale.

Puis, comme un torrent perçant brusquement les rochers, un flot de jurons plus terribles les uns que les autres

jaillit de la bouche des deux acolytes, accompagné de menaces effroyables à l'adresse de la fugitive.

Ils étaient littéralement fous furieux.

Tout d'abord, ils n'avaient été frappé que par l'absence de la jeune fille, et sans chercher à savoir, ils s'étaient contentés de lancer vers le ciel le débordement de leur fureur commune.

Celle-ci devint du délire quand, en parcourant des yeux la cellule vide, ils aperçurent la disparition des barreaux de la fenêtre, le lit sans draps ni couvertures, le fond de l'âtre béant et après, bien après, les trois boutons découverts dans les moulures de la cheminée.

Nénesse se penchant à la fenêtre, vit les draps noués ensemble et attachés à l'appui extérieur; il voulut se précipiter par ce chemin sur les traces de sa prisonnière.

Nini le retint, craignant qu'il ne se tuât dans cet exercice dangereux.

— Tonnerre! s'écria Nénesse, faut-il que j'aie été pocheté pour lui enlever sa chaîne! Moi qui croyais à ses mines de sainte-nitouche!... Ah! la mijaurée, la pécore! Elle s'est f... de notre blair, et comment!

— Qu'est-ce qu'on va raconter au patron, quand il va revenir?

— Sûr que nous n'y coupons pas d'un abattage soigné... et puis la porte au bout!

— A moins qu'on ne la retrouve dans le parc! Peut-être qu'elle n'aura pas pu franchir le mur.

— Penses-tu! Elle était plus maligne qu'elle n'en avait l'air, et j'suis bien certain qu'elle avait trouvé le truc pour se débiter du parc comme elle l'a fait d'ici, en douce et sans douleur.

— Allons tout de même jeter un coup d'oeil, on ne sait jamais... si on ne trouve rien, on aura tout de même fait son devoir... jusqu'au bout!

Nénesse, bien qu'il fût persuadé que c'était peine inutile, se décida à suivre sa compagne.

Pendant plus d'une heure, ils battirent les fourrés, cherchèrent des empreintes, contournant les gros arbres, scrutant les ténèbres des coins de mur et interrogeant jusqu'aux hautes branches des chênes, dans l'espoir d'y découvrir leur proie, perchée au milieu des feuillages.

Ils gagnèrent le manoir le coeur plein d'amertume.

— Adieu les beaux jours de paresse, adieu les bons repas dégustés sans hâte, en rentiers, adieu la vie de château, le calme des champs et les longs repas au lit, le ventre plein et l'esprit calme.

Il allait falloir reprendre la rude vie d'antan, reconnaître les diners faits d'un hareng saur accompagné d'un verre d'eau et d'un quignon de pain dur.

Nénesse en aurait pleuré si, par respect humain en face de Nini, il l'eût osé.

La femme prenait la chose plus gaillardement.

— Le bonheur ne dure pas sur cette terre, dit-elle.

« C'était trop beau tout ça et nous n'avons jamais eu assez de chance pour vivre tranquilles longtemps.

« Que veux-tu?... Il y a qu'à en prendre son parti. Nous avons quelques sous de côté, on attendra une bonne affaire. Maintenant, on a des références.

— Les références, gémit Nénesse, pour sûr que les patrons y vont pas nous donner un certificat, y vont nous accuser d'avoir pas bien surveillé la punaise, et qui sait seulement s'ils nous donneront la fin de notre mois?

— Ça, on peut pas dire qu'on ait pas fait tout ce qu'y fallait! Deux fois par jour on montait, on regardait si la gamine n'avait pas des velléités de se carapater, on f'sait not' service enfin!

— C'est-y de not' faute s'il y avait un système à la flan dans la cheminée

qui lui a permis de faire tourner les barreaux de sa fenêtre! Dans le fond, le patron y devait le savoir mieux que nous, si son château était truqué comme au théâtre. On n'a pas idée, non plus, d'enfermer quelqu'un dans une prison en lui mettant sous la main le moyen de jouer des flûtes.

— Sûr, approuva Nini, moi j'estime qu'on a rempli not' devoir...

— C'est très joli, ça, mais il va falloir leur annoncer par une babillarde. J'sais pas trop comment j'vais y tourner la chose!

— Y t'a dit ous qu'y fallait y écrire?

Nénesse fouilla dans une de ses vastes poches et en ramena un petit bout de papier soigneusement plié en quatre.

— Il m'avait laissé ce biffeton-là... Voyons c'qu'il dit: « M'écrire aux initiales X. D., poste restante à Paris, bureau central ».

— Eh ben, vaut mieux y écrire le plus tôt possible, comme ça y ne pourra pas nous r'procher d'avoir été négligents.

La lettre partie, Nénesse et Nini respirèrent leur bonne petite existence, décidés à attendre les événements dans la sérénité la plus grande.

Il serait toujours temps de s'en faire, lorsqu'ils auraient reçu l'ordre de déguerpir ou si les patrons venaient jusqu'à Kerlor les admonester sur place.

En philosophie épicurienne, il est recommandé de jouir du présent sans redouter l'avenir.

Nénesse et Nini se révélèrent épicuriens convaincus, sans toutefois connaître ni les bases de cette philosophie, ni même ce que pouvait bien être au juste la « Philosophie ».

Mareuil avait coutume de passer deux ou trois fois par semaine à l'Hôtel des Postes afin d'y prendre la correspondance privée. Craignant aussi bien l'espionnage constant de ses subordonnés qu'une imprudence de la part des individus louches avec qui il était en relations, il avait adopté le système de la poste restante pour correspondre avec eux. Depuis l'enlèvement de Dolorès, à son retour à Paris, l'industriel, sans inquiétude, navait fait que de rares apparitions à la rue du Louvre.

Il n'attendait à ce moment aucune lettre pouvant l'intéresser spécialement et ce n'est que par acquit de conscience qu'il allait au guichet, quand l'occasion s'en présentait.

Ce jour-là, attiré par ses affaires à la Bourse du Commerce, il était passé à l'Hôtel des Postes et grande avait été sa surprise en y trouvant une lettre dont l'écriture lui était inconnue et qui portait le timbre de Kerlor.

— Ce doit être de Nénesse, pensa-t-il, après une ou deux secondes de réflexion. Y aurait-il quelque chose de cassé, là-bas?

Il eût tôt fait de déchirer l'enveloppe et de parcourir hâtivement les lignes tortueuses dont était couverte la feuille de papier. Aussitôt son visage pâlit mortellement et il dut s'appuyer contre une colonne pour ne pas tomber.

A deux ou trois reprises, il relut encore l'étrange rapport de ses gardiens et se passant la main sur le front, il essaya de ramener toutes ses pensées vers cet unique fait, tant le trouble causé par la nouvelle l'avait révolutionné.

#### COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

## CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



### Un restaurateur est-il excusable de garder des liqueurs alcooliques dans son établissement, alors qu'il n'est pas détenteur d'un permis de la Commission des Liqueurs ?

Des agents saisissent 41 petites bouteilles de bière dans le réfrigérateur d'un restaurant. Ils mettent en état d'arrestation la jeune fille qui semble être propriétaire, puis l'accusent de possession illégale de liqueurs alcooliques. Personne n'ignore que la Loi des Liqueurs défend de garder des boissons alcooliques dans les établissements publics non munis d'un permis à cet effet.

L'accusée proteste de son innocence et explique sa présence et celle de la bière dans le restaurant. Selon ses affirmations, elle avait déjà été propriétaire du restaurant. Mais elle l'avait récemment donné à l'homme qu'elle allait marier. Or, son fiancé aime la bière: il ne peut pratiquement pas s'en passer; il en consomme environ une douzaine de bouteilles par jour. Comme il aime sa bière bien froide, il s'en garde toujours une provision dans le réfrigérateur du restaurant.

Si elle se trouvait dans l'établissement au moment de la saisie des 41 bouteilles de bière, c'est qu'elle en avait été requise par le nouveau propriétaire. Celui-ci travaillait au-dehors et ne pouvait s'occuper du commerce pendant la journée. Il se faisait donc remplacer par sa future femme.

Le fiancé, naturellement, confirme en Cour les affirmations de l'accusée. Quand on lui demande d'exhiber un contrat de vente ou de donation du restaurant, le fiancé explique qu'il s'agit là tout simplement d'une donation verbale, qu'il n'y a pas eu de contrat. Et cependant le restaurant vaut de \$3,500 à \$4,000.

#### L'accusée est-elle COUPABLE ou NON-COUPABLE de possession illégale de liqueurs alcooliques ?

COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal, dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 3 décembre 1958.

Le Juge n'a pas accepté la version de l'accusée à l'effet qu'elle n'était pas propriétaire de l'établissement, aucun document n'en faisant foi.

ROBERT MILLET, B.A.

— C'est impossible, murmura-t-il, il y a là-dessous quelque chose d'inouï que j'ignore. Comment expliquer ce que me raconte Nénesse? Pour moi, le gaillard a dû être soudoyé par quelqu'un et il aura ou prêté la main ou fermé les yeux.

« Cependant, si cela était, il ne me raconterait pas cette histoire de barreaux tournants et de plaque de cheminée!... Il me sera facile, d'ailleurs, de vérifier le fait, et il ne peut pas mentir sur ce point. Alors... nous jouons de déveine, voilà tout, avec cette petite!... Car, maintenant, où la retrouver? »

Toutes ces réflexions avaient assailli Mareuil l'espace de quelques minutes.

Il se remit bien vite, prêt déjà à agir.

Sautant dans son auto, il se fit reconduire au bureau où Devarenne devait l'attendre.

Aussitôt arrivé, il montra à son associé la fameuse lettre trouvée à la poste restante.

Devarenne en proie à l'épouvante, se leva d'un bond de son fauteuil et s'écria:

— Mais alors, Mareuil, nous sommes littéralement flambés. Cette petite dehors, libre, c'est pour nous l'épée de Damoclès suspendue sur nos têtes.

« Elle va aller se plaindre à la police, elle nous dénoncera et nous pouvons nous attendre à être tout simplement coffrés d'un jour à l'autre.

— Tais-toi, malheureux! s'écria Mareuil devenu blême à la perspective effroyable que son ami venait de lui faire entrevoir. La petite n'osera pas s'adresser à la police, elle a toute confiance en Jean de Blesmes, le journaliste, mon ex-secrétaire. Nul doute qu'elle ne s'adresse d'abord à lui de préférence à tout autre. Or, je connais Jean, il va revenir ici me faire de sanglants reproches; je l'écouterai et je le connais assez pour affirmer qu'en faisant luire à ses yeux le mot « scandale », il s'abstiendra de mettre la justice dans nos affaires.

— Tu crois?

— J'en suis sûr, Devarenne, je connais l'homme, je sais qu'il faut le ménager dans ses susceptibilités, mais je connais aussi ses points faibles, son orgueil, et avec de la diplomatie...

— Sans doute... cependant tu oublies l'article qu'il a fait passer dernièrement dans sa feuille. Étais-tu assez bien désigné? Jusqu'au nom de ta gourmandine divulgué à quelques lettres près. Je crois, au contraire, que ce garçon fera tout son possible pour te salir encore. S'il t'avait voulu du bien, s'il t'avait conservé sa confiance, il n'aurait pas refusé de te rendre Dolorès le jour même où il l'a recueillie sur un banc des Champs-Élysées.

Mareuil se mordait les lèvres.

Il était excessivement perplexé.

Evidemment, Devarenne raisonnait juste, et dans les deux alternatives, l'industriel se demandait s'il valait mieux pour lui que Dolorès se plaignît à la police où, conseillée par le journaliste, qu'elle augmentât, par le récit de sa séquestration, l'effet terrible de la campagne dirigée contre lui.

Les deux associés eurent un long entretien, au cours duquel ils décidèrent de partir le soir même pour Kerlor.

Sur place, ils trouveraient sûrement de précieuses indications ayant échappé, sans aucun doute, à la perspicacité très aléatoire des deux imbéciles en qui ils avaient mis leur confiance.

Il fallait un tempérament et une énergie de fer pour entreprendre, de nuit, le voyage de Paris à Kerlor en auto, après une journée de travail et de casement de tête. Mareuil et Devarenne étaient habitués à ces coups de chien, comme disent les marins, et leur volonté, mise au profit d'une mauvaise cause ne connaissait point d'obs-

tacles quand ils sentaient menacés leurs biens et leur sécurité.

Peu après le lever du soleil, l'auto s'arrêtait devant le portail de Kerlor.

Nénesse, réveillé en sursaut par les coups de trompe répétés et pressants, sauta à bas de son lit, enjoignant à Nini de se « grouiller » pour recevoir les patrons.

— Mince! v'là la rafale! s'écria la femme en bâillant.

— Tu parles d'un réveil! Moi qui faisais de si jolis rêves!

En deux temps trois mouvements, ils furent prêts et s'élançèrent vers la porte pour ouvrir aux arrivants.

Les fatigues du voyage n'avaient pas abattu l'arrogance et la colère de Mareuil.

Aussitôt qu'il aperçut Nénesse, il s'avança vers lui et, le saisissant au collet avec sa poigne de fer que l'autre ne connaissait que trop, il le secoua comme un peuplier balayé par le vent d'ouest.

— Imbécile! Aveugle! Paresseux!... Tu mériterais que je te brise les reins pour ta négligence. Qu'est-ce qui m'a fichu un Jean-f...tre pareil?... Explique-toi, et tâche d'être clair, car je n'entends pas que tu me contes des bourdes!

Nénesse, sous ce déluge, sentit le peu de courage qui lui restait fondre comme neige au soleil.

Il se courba humblement devant celui qu'il avait déjà reconnu comme son maître et tenta de le mettre par le menu au courant des événements.

Mais Mareuil, impatienté, le bouscula et, grimant quatre à quatre les deux étages qui le séparaient de l'ancienne cellule de Dolorès, il poussa la porte d'un coup de pied et en franchit le seuil d'un bond.

Nénesse ne lui avait pas menti.

La fenêtre dénuée de ses barreaux et encore pourvue des draps attachés par la fugitive, l'âtre sans fond et les trois boutons de la cheminée attirèrent successivement l'attention de Mareuil. Il fit jouer les mécanismes, examina minutieusement tous les angles de la pièce et, brusquement, tomba en arrêt devant le petit coffret de vermeil que Dolorès avait retiré de la cachette du foyer.

Le coffret était ouvert. Mareuil releva sur le fond de velours rouge la trace très apparente d'une clef depuis longtemps posée sur cette sorte de coussin.

Il eut un rugissement de rage.

Cette clef, il en avait la certitude, était celle du caveau renfermant le trésor des Kerlor.

Le dessous du coffret portait, en effet, dans l'angle, la marque de sûreté, un K barré d'une petite croix, le tout entouré d'un cercle formant cadre.

Devarenne, qui avait suivi minutieusement les faits et gestes de son associé, fut du même avis que lui.

Le coffret était bien celui qu'il s'agissait de retrouver pour ouvrir la porte du caveau.

Mais, plus nécessaire que le coffret, était la clef.

Affolés, la rage au cœur, angoissés et fiévreux, les deux hommes se livrèrent à des recherches minutieuses pour essayer de la retrouver; ils interrogèrent Nénesse. Celui-ci répondit en toute franchise qu'il ignorait absolument ce que les patrons voulaient dire.

Jamais il n'avait vu de clef dans la chambre nue de la jeune fille et quant au coffret, c'était bien la première fois qu'il l'apercevait.

En effet, dans son premier émoi, le bandit ne l'avait pas remarqué gisant dans un coin sombre de la pièce.

Les deux associés, après avoir fouillé jusque sous les dalles du sol, durent renoncer à leur entreprise.

La fameuse clef demeurait introuvable.

Ils en revinrent à l'évasion de Dolorès et, petit à petit, par déductions, raisonnements et logique, ils en reconstituèrent presque complètement les détails.

Il était certain qu'un hasard inexplicable avait dû mettre la jeune fille au courant de l'existence des boutons secrets.

Le reste s'expliquait facilement: curieuse de savoir leur emploi, elle appuyait au hasard sur chacun d'eux, obtenait les résultats que l'on sait, trouvait le coffret dans sa cachette, remettait tout en ordre lors des visites des gardiens, parvenait à endormir leurs soupçons ou à éveiller leur pitié et leur confiance, se faisant délivrer de sa chaîne, puis, profitant d'une belle nuit, elle s'enfuyait par la fenêtre au moyen de ses draps.

Elle avait dû presque certainement emporter avec elle la clef contenue dans le coffret.

Dans quel but? Là était la question.

Connaissait-elle l'existence du trésor?

Dans ce cas, elle avait dû précieusement garder cette clef qui lui permettait de prendre possession d'une fortune immense.

Et, à cette idée d'être devancés, les deux compères grincèrent des dents.

Ou bien, sans en connaître l'emploi, l'avait-elle simplement prise avec elle en raison de la valeur qu'elle pouvait avoir du fait d'être si précautionneusement dissimulée?

Mareuil ne savait que résoudre.

Il entraîna Devarenne, redescendit avec lui et, tout songeur, l'emmena hors du château, du côté de la mer.

Ils passèrent devant la baraque du père Alain sans l'apercevoir. Le vieux marin était affalé sur un antique fauteuil, fumant sa pipe sur le pas de sa porte, au soleil.

Il eut un sourire plein de malice en voyant passer les deux Parisiens plongés dans leurs pensées.

Les industriels, à travers les rochers, étaient parvenus à l'entrée du souterrain.

— Ecoute, fit Mareuil, il nous est facile de savoir si elle a fait usage de la clef. Une visite au caveau nous renseignera de suite.

Devarenne frissonna à l'idée de se replonger dans les ténèbres où il avait passé des moments inoubliables.

Néanmoins, il acquiesça. L'examen de la porte ne révéla aucun fait saillant. Cependant, en examinant minutieusement les jointures, Mareuil découvrit une minuscule toile d'araignée qui lui sembla suffisamment ancienne pour lui ôter toute crainte.

La toile, tissée de part et d'autre du chambranle et de la porte, était le scellé, invisible et idéal, la preuve indubitable que personne n'avait pénétré dans le caveau.

— Du moment qu'elle n'est pas encore venue, affirma Mareuil, nous pouvons être tranquilles. Elle ignore l'usage de la clef. Sans cela, il n'y a pas de raison pour qu'elle ait attendu; depuis trois jours qu'elle s'est enfuie, elle aurait eu le temps de revenir.

Sur cette réflexion rassurante, les deux hommes regagnèrent la plage par la galerie voûtée et, après avoir fermé le château complètement, ils emmenèrent Nénesse et Nini avec eux, afin de les mettre dans leur élément, c'est-à-dire l'atmosphère parisienne.

En cours de route, on fit les comptes.

— D'après nos conventions, dit Mareuil, je vous donnais mille francs, pour vous deux, par mois. Je vous en ai versé cinq cents d'avance. Or, par votre imbécillité, vous me faites perdre plusieurs centaines de mille francs, je peux bien vous le dire maintenant que vous n'êtes plus à mon service. Vous

voyez donc que, non seulement je ne vous dois rien, mais encore, si je voulais, je serais en droit de vous demander une indemnité.

Nénesse eut un haut-le-corps.

Ces paroles avaient été prononcées avec un tel calme, que le bandit crut que Mareuil exprimait toute sa pensée. Et, en l'espace d'un clin d'oeil, il s'était vu dépossédé des quelques billets soigneusement serrés entre sa peau et sa chemise.

Mareuil vit le geste de son complice domestique et eut un sourire. Il continua:

— Je vous avais promis le voyage payé aller et retour. Je tiens mes engagements. Dans deux heures nous serons à Paris. Estimez-vous bien heureux d'en être quittes à si bon compte, je vous laisse ce que je vous ai donné, à la condition que vous saurez tenir votre langue, quoi qu'il arrive.

« Maintenant, si par hasard je revenais sur la mauvaise impression que vous m'avez causée, je ferais peut-être à nouveau appel à vos talents.

Nénesse et Nini, soulagés d'un grand poids, se confondaient en remerciements entremêlés d'excuses et de protestations de reconnaissance.

On se sépara à la barrière, et bientôt les deux industriels avaient rejoint leur domicile respectif.

Au cours des journées qui suivirent, ils envisagèrent sous tous les aspects imaginables les suites qu'entraînerait pour eux l'évasion de Dolorès.

A la période d'épouvante et de colère avait succédé une phase plus calme, où le positif, allié à la réflexion, les avait amenés à se convaincre qu'ils ne couraient pas, somme toute, de bien grands dangers.

Dolorès était illégitime, fille naturelle de Kerlor; elle ne pouvait prétendre à l'héritage de l'ingénieur puisque le testament qui l'instituait léga-

taire universelle était dans le coffre-fort de Mareuil.

D'un autre côté, le reçu des neuf cent mille francs, la seule pièce vraiment compromettante qu'elle eût pu posséder, le hasard, serviteur de toutes les catégories d'individus, l'avait placée pour ainsi dire entre les mains de Mareuil lors de l'enlèvement de la jeune fille à Colombes.

Toutes les revendications de Dolorès devaient donc mathématiquement échouer faute de pièces légales, et si elle en arrivait à les accuser de séquestration, il lui faudrait encore trouver les preuves de ses assertions, des témoins, chose absolument impossible, puisque le coup avait été si parfaitement monté, qu'on ne pouvait ni en accuser Devarenne ni Mareuil, lesquels étaient pourvus d'alibis de premier ordre.

Encore moins pouvait-on incriminer Nénesse et Nini, maintenant submergés dans la tourbe parisienne. Dolorès n'arriverait jamais à les retrouver dans le milieu très spécial où ils avaient été dénichés.

De plus, une semaine avait passé et rien, pas le moindre soupçon, pas la plus petite allusion à l'histoire n'étaient venus troubler la quiétude des deux associés.

Sans doute, la justesse de leur raisonnement s'était-elle répétée dans l'esprit de Dolorès, qui, vaincue, avait dû fuir vers quelque localité lointaine, abandonnant tout espoir de recouvrer ses biens.

### III — Un coeur de père

Nous l'avons vu, Dolorès, épuisée de fatigue, s'était endormie sur les marches du perron d'un petit cottage solitaire, dans la banlieue de Vannes.

Les premières laitières se rendant au marché firent à peine attention à cette



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



10 sous l'exemplaire

### OFFRE SPECIALE

## LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

CES TROIS MAGAZINES ..... **Canada \$5.50** **Etats-Unis \$8.00**

----- OU A VOTRE CHOIX -----

LE SAMEDI (bi-mensuel) ..... **3.50** **5.00**

LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ... **1.50** **2.00**

LE FILM (mensuel) ..... **1.00** **1.00**

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18**

# LA PAUSE...

## ... de bonne humeur

— Quand je bâille, dit la tante à son neveu, je mets la main devant ma bouche, moi !

— Mais moi, répond le neveu, je n'ai pas de fausses dents.

\* \* \*

A son amie qui affirme n'avoir que trente ans, Caroline remarque :

— Ah ! et qu'as-tu fait le reste du temps ?

\* \* \*

Dernier article du contrat entre deux associés : en cas de faillite, les bénéfices resteront partagés également.

\* \* \*

— Voilà une chose curieuse, par exemple !

— Quoi donc ?

— Eh bien, mademoiselle Finbec était considérée comme une vieille fille avant d'être mariée et maintenant que son mari est mort, on dit que c'est une jeune veuve.

\* \* \*

Elle porte depuis quelque temps un médaillon contenant une mèche de cheveux de son mari.

— Mais pourtant, il n'est pas mort, lui dit une amie rencontrée sur la rue.

— Non, mais il est chauve.

\* \* \*

L'enfant écoute son père lui raconter ses exploits extraordinaires au cours de la Grande Guerre, puis il remarque :

— Mais, papa, pourquoi est-ce qu'ils ont eu besoin d'autres soldats ?

\* \* \*

Il paraît que tu as dit à mon ami Pluche que je suis un parfait imbécile ?

— Ah non, fait sa femme. Je n'ai pas dit « parfait ».

\* \* \*

Jeannot se présente chez un marchand de voitures d'occasion qui cherche un vendeur.

— En toute modestie, dit-il au patron, je puis me vanter d'être le premier vendeur de la ville !

— Vraiment ? Eh bien, tâchez de me vendre cette voiture-ci et je vous croirai.

Le soir, à bout de forces, Jeannot revient au garage et soupire :

— Je crois qu'en réalité je ne suis que le second vendeur de la ville ! Le premier, c'est celui qui vous a passé cette bagnole-là.

\* \* \*

Deux Écossais se rencontrent aux bains de mer.

— Je te parie un dollar, dit l'un, que je reste plus longtemps que toi sous l'eau.

— Tenu.

La police recherche les deux corps.

\* \* \*

L'institutrice :

L'autruche est une grande bête, aussi grande que moi. Tenez, vous, élève Bastien, répondez-moi, qu'est-ce qu'une autruche ?

— Une grosse bête comme vous, Mademoiselle.

\* \* \*

Une dame demandait un jour à Sacha Guitry :

— Supportez-vous les cris d'enfants, mon cher maître ?

— Je les adore, répondit Guitry, parce que, quand les enfants crient, on les emmène.

\* \* \*

La petite souris qui vient de voir voler une chauve-souris :

— Maman, j'ai vu un ange !

\* \* \*

— Les enfants sages vont au paradis, les petits diables en enfer, déclare l'oncle à son petit neveu.

— Et qu'est-ce qu'il faut faire pour aller au cinéma, mon oncle ?

\* \* \*

— Donnez-moi un petit sou, madame, je vous en prie... Mon papa est mort, ma maman est morte, mes frères et soeurs sont tous morts... et ils me donneront tous la volée ce soir si je ne ramène pas d'argent !

forme pâle, sur la blancheur de la pierre.

L'aube, teintant de rose les nacres de la nature, jeta son morceau de soleil sur la forme alanguie au-dessous des volutes sculptées de la balustrade torse.

Une femme s'arrêta devant ce tableau pitoyable.

Elle essaya de réveiller la dormeuse, puis prise d'une sorte de crainte en la voyant presque inerte sous la pression de sa main, elle s'en alla très vite, esquissant un signe de croix. Quelques passants eurent bien des velléités de s'approcher, mais, haussant les épaules, ils continuèrent leur route, indolents et convaincus que s'était l'affaire des gendarmes de réveiller les vagabonds.

La petite villa choisie par Dolorès comme lieu de repos n'était pas inhabitée, bien que ses volets clos, son jardin en friche et son aspect délaissé eussent permis de le supposer avec quelque raison.

Il est vrai que l'unique locataire qui l'occupait était si vieux, si calme, si peu encombrant et tellement recroquevillé dans ses habitudes qu'on pouvait bien ignorer jusqu'à son existence tout en étant son voisin.

C'était un grand vieillard aux longs cheveux, jaunâtres, au nez droit et fin, toujours rasé avec soin, et dont les yeux bleus sous les sourcils broussailleux restaient ternes et sans éclat, en n'importe quelle circonstance. Sa bouche seule semblait pouvoir rendre les sensations qu'il éprouvait, c'était une bouche large, aux lèvres bien dessinées, et aux coins pendants, mais si mobile, si vivante, que d'une simple contraction elle savait déceler tout un état d'âme.

Il portait un col très bas, entouré d'une large cravate cavalière et laissant passer son cou maigre et jaunâtre ; les épaules recouvertes d'une vaste houppelande foncée, il avait cette carrure puissante que conservent tous ceux qui, dans un âge avancé, ont conservé plus d'os que de chair.

Constamment chaussé de pantoufles, le bonhomme ouvrait quelquefois sa porte pour jeter un coup d'œil sur la route, puis rentrait et passait la plus grande partie de son temps dans son cabinet de travail, à des besognes que tout le monde ignorait, pour la bonne raison qu'il avait jugé à propos de ne confier le secret de sa vie privée à personne.

Les fournisseurs lui apportaient, à intervalles réguliers, ce dont il avait besoin et une vieille femme venait, de temps à autre, mettre un peu d'ordre dans son logis silencieux.

Ce fut cette vieille femme qui, en voulant pénétrer dans la villa, aperçut Dolorès endormie ; elle se décida à réveiller cette pauvre loque humaine, venue on ne savait d'où.

S'approchant d'elle, la ménagère lui prit la main, la secoua un peu, et comme Dolorès faisait des difficultés pour quitter le doux pays des songes, elle prit le parti de la prendre par les épaules et de l'éveiller de force.

La jeune fille poussa un soupir, ouvrit les yeux et fut un instant éblouie par le soleil merveilleux irradiant de ses faisceaux tout le paysage en face d'elle.

— Qu'est-ce que vous faisiez là, ma pauvre petite ? demanda la bonne femme en aidant la jeune fille à se relever.

— Oh ! madame, excusez-moi, murmura Dolorès, j'étais si lassée... je pensais prendre un peu de repos sur ces marches... et le sommeil a été le plus fort... je me suis endormie.

— Vous êtes donc là depuis longtemps ?

— Je ne pourrais pas vous dire, madame... Cette nuit, oui, un peu avant

l'aube, je pense... je marchais depuis hier soir !

— Depuis hier soir, Jésus-Dieu ! pauvre petite !

« Entrez vite prendre quelque chose chez M. Florestan, mon maître. Je suis sûre qu'il m'approuvera, le digne homme, de prêter assistance à une malheureuse enfant perdue. »

« Pauvre petite cigale ! à quoi donc pensez-vous de courir les rues comme ça pendant que les braves gens dorment ? »

Dolorès voulut répondre, mais la femme de ménage ne lui en laissa pas le temps.

— C'est bon ! c'est bon ! vous nous raconterez ça quand vous serez réchauffée, dit-elle en l'entraînant vers l'intérieur de la maison.

Quelques passants avaient assisté à ce colloque, puis, pressés par leurs occupations — les gens matineux ne sont guère flâneurs — ils s'en étaient allés, commentant l'événement sans trop l'approfondir.

Dolorès fut installée auprès du fourneau de la cuisine où bientôt un bon feu, attisé à grand renfort de soufflet, vint lui apporter une douce et réconfortante chaleur.

Auprès de la jeune fille, la femme de ménage dressa une petite table qu'elle couvrit d'une serviette bien blanche, d'un bol et d'une assiette de rôties appétissantes.

Puis, ayant rempli le bol d'un café au lait parfumé et bouillant, elle recommanda à sa protégée de bien manger tout à son aise, pendant qu'elle allait prévenir le maître du logis.

Dolorès adressa un sourire reconnaissant à la brave femme.

Elle était si déprimée qu'elle n'agissait plus guère que par instinct.

La chaleur, la nourriture, le repos étaient pour elle tout ce qui pouvait satisfaire ses besoins de l'heure présente, et elle ne songea plus à l'avenir, tant elle trouvait d'âpre jouissance à se restaurer et à se réconforter.

C'était comme un petit animal, souffrant, affamé, las, se trouvant tout à coup dans un gîte de son goût, devant la nourriture, la pensée, si tant est qu'un animal puisse avoir une pensée, toute à son instinct, seul maître.

Dolorès trempa les rôties blondes dans le café au lait, et, avec des mines de chatte gourmande, savoura ce repas dont, depuis longtemps, elle était privée.

Pendant ce temps, Perrine, gravissant les degrés menant au premier étage, arrivait à la porte de la chambre à coucher de M. Florestan.

Elle frappa doucement.

— C'est vous, Perrine ? fit une voix bien timbrée, encore qu'affaiblie par l'âge.

— Oui, monsieur. Je peux entrer ?

Et sur l'acquiescement du maître, elle se glissa dans la chambre sombre où Florestan, couché, rêvait à de grandes choses dans un petit lit d'étudiant.

— Qu'y a-t-il ? fit le vieillard, vous venez déjà me tirer des bras de Morphée, mais il n'est pas encore neuf heures !

Perrine sourit.

— C'est que, monsieur, aujourd'hui, il y a des circonstances... graves... pour que j'enfreigne... le règlement.

— Hum ! si graves que cela, Perrine ?

— Dame ! monsieur, vous en jugerez vous-même.

— Je vous écoute ; mais, auparavant, passez-moi donc ma robe de chambre et sortez un instant, le temps de me lever et je sens que je serai plus apte à vous ouïr.

Perrine sourit, elle connaissait les douces manies de son maître, qui, dans sa retraite calme, aimait, pour parler des moindres choses, les locutions bien venues et les mots quelque peu ron-

flants dont on fait usage au théâtre.

M. Florestan avait été, disait-il, un des meilleurs barytons d'opérette de son époque.

Il se disait un des meilleurs, par modestie. Intérieurement, il était persuadé d'avoir été le « meilleur ».

Saisissant d'un geste noble le vêtement que sa femme de ménage lui tendait, il attendit qu'elle fût hors de la chambre pour sortir de son lit ses deux maigres jambes et procéder à une sommaire toilette.

Puis, après avoir contemplé son image dans la glace, il s'assit près de la fenêtre, dont Perrine avait écarté les lourds rideaux, et appela la brave femme.

— Eh bien ! racontez-moi votre petite affaire, mon amie. Maintenant, je suis prêt à entendre ma sentence de mort. Un homme couché ne vaut pas la moitié d'un homme debout.

— Ah ! ah ! monsieur, il s'agit bien de cela, s'écria Perrine en souriant. Ce que j'ai à vous conter est beaucoup moins pénible à entendre.

« Imaginez-vous, monsieur, qu'en entrant ce matin chez vous, j'ai trouvé sur les marches de votre perron...

Ici, Perrine s'arrêta pour jouir de la curiosité ainsi éveillée chez son maître.

— Vous avez trouvé ?... Oh ! de grâce, achevez.

— Monsieur, vous ne devinez jamais.

— Eh ! qui vous a dit que j'étais de taille à résoudre les énigmes ?

— Ah ! si, Monsieur, qui est si perspicace...

— Ecoutez, Perrine, vous me faites bouillir ! s'écria Florestan en se levant, parlez ou, parole d'honneur, je sens que je vais me mettre en colère.

Cette menace amena sur les lèvres de la femme de ménage un nouveau sourire qu'elle réprima aussitôt.

— Eh bien ! monsieur, sur votre perron, j'ai trouvé, ce matin, une jeune fille...

— Une jeune fille, Perrine, vous plaisantez !

— Qui dormait comme un petit ange, éclairé par les rayons de l'aurore !

— Et il est ici, ce petit ange ? s'écria Florestan, agité, fébrile.

— Eh là ! monsieur, attendez !

— Non, je ne veux rien attendre. Perrine, connais-tu la *Cigale et la Fourmi* ?

Repris par l'habitude du théâtre, Florestan, venait, pour la première fois, de tutoyer la brave femme.

Celle-ci n'y vit pas malice.

— La *Cigale et la Fourmi* ? certes, monsieur, c'est une fable que, si je me rappelle, j'ai appris étant enfant.

— Une fable, mais non ; c'est une opérette, une charmante opérette, ma foi, où, au dernier acte, la Cigale, une belle jeune fille, vient échouer sur le seuil de la fourmi, qui la recueille et lui fait oublier toutes ses souffrances passées.

— Eh ! monsieur, comme vous vous emballez !

« Je ne vous ai même pas dit qui était la fillette que j'ai trouvée à votre porte, ni d'où elle venait, ni ce qu'elle voulait... et, déjà, vous voilà parti vers le pays des rêves comme un grand... »

— Un grand ?... continua Florestan machinalement, l'esprit ailleurs.

— Eh bien ! un grand fou que vous êtes ! lâcha Perrine en femme habituée à son franc-parler auprès du grand homme.

— Vous avez peut-être raison, mon amie, je suis un grand fou ; mais la vie n'est belle que lorsqu'on la considère à travers le cristal de l'utopie, voyez-vous.

« Aussi, avant de m'emballer, comme vous dites, je vous demanderai de me conduire près de cette enfant et, ma

foi, si nous pouvons faire quelque chose pour elle... »

— Allez, je vous reconnais bien, grand cœur, fit la brave femme. Venez, elle était quasi gelée de froid et je l'ai menée à la cuisine, où elle est en train de reprendre des forces, la pauvre petite ; elle paraissait toute faible, tant elle devait avoir faim.

Florestan poussa un soupir de commisération et descendit sur les traces de Perrine.

Sur le seuil de la cuisine, il s'arrêta, se dissimulant un peu derrière la femme de ménage. Dolorès, le bras levé, armé d'une cuillère, restait immobile ; le café, lui envoyant toute sa buée chaude au visage, la colorait d'un tendre incarnat.

Dans ce geste, arrêté à mi-chemin par la présence de ses deux hôtes survenant tout à coup, la jeune fille, les yeux fixés vers Florestan, qu'elle cherchait à distinguer dans la pénombre, était vraiment adorable de naturel et de candeur.

On eût dit un bambin amusé par un reflet de soleil et oubliant son déjeuner pour suivre la fleur voltigeante de lumière.

Le vieillard, saisi par ce tableau, écarta doucement Perrine et s'avança vers la jeune fille.

Dolorès se leva aussitôt et salua avec une grâce charmante.

— Soyez la bienvenue dans ce modeste logis, dit Florestan avec douceur ; j'espère, mademoiselle, qu'on vous aura servi tout ce qui pouvait vous faire plaisir.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Dolorès, et je suis vraiment confuse d'avoir ainsi fait irruption dans votre maison.

« C'est sur les instances de Madame, et elle montra la femme de ménage, que j'ai dû accepter.

Florestan l'interrompit.

— Je vois, mademoiselle, que vous avez dû courir de grands dangers ou bien voulu vous échapper à quelques parents bien sévères, si j'en juge par

votre visage fatigué et la poussière qui recouvre vos souliers.

« Je ne me permettra pas de vous demander les motifs qui vous ont déterminée à entreprendre de nuit une longue course... si longue, ajouta-t-il en souriant, que vous avez dû vous arrêter au seuil de ma porte pour vous reposer.

« Cependant, si je puis vous servir en quoi que ce soit, soyez persuadée que vous trouverez en moi le plus dévoué des serviteurs.

Ceci avait été dit avec tant de bonté, que Dolorès en fut émue au delà de toute expression.

Elle contempla le vieillard, si bienveillant, si accueillant, qui venait ainsi lui proposer son aide sans rien connaître de sa vie et des larmes lui montèrent aux yeux.

De son côté, le vieil artiste avait reconnu du premier coup d'oeil une jeune fille du monde. La robe qu'elle portait pouvait être fripée, ses chaussures usées, sa chevelure en désordre, Dolorès n'en conservait pas moins cette attitude distinguée, ces manières à la fois discrètes et noble qui sont l'indice d'une éducation rare et d'un milieu parfait.

Florestan avait le jugement mûri par l'expérience et il avait assez connu le monde pour en apprécier mieux que quiconque tous les éléments, si étrangement qu'ils puissent se présenter à ses yeux.

Dolorès, selon sa pensée intime, devait appartenir à une excellente famille ; pour un motif qu'il ne se permettait pas de percer à jour, comme il l'avait déclaré à la jeune fille, elle venait de s'enfuir du logis familial, et il était de toute évidence qu'assagée par cette randonnée nocturne, elle allait lui demander d'intercéder auprès des siens pour obtenir son pardon.

Dolorès gardait le silence pendant que Florestan, assez gêné pour reprendre la conversation, faisait des signaux désespérés à Perrine pour qu'elle posât sur la table tout ce que le garde-

manger contenait de comestibles pour l'usage de la jeune fille.

— Mangez, mangez, mademoiselle... dit-il enfin, quand la nappe fut couverte d'une boîte de sardines, de fromage blanc, de saucisson fumé et de fruits cueillis de la veille, succulents sous le chatoulement de leurs couleurs vives.

— Je n'ai plus faim, monsieur, dit Dolorès, rassasiée et émue par tant de prévenances.

Florestan parut désolé de ce que sa convive lui refusait d'attraper une indigestion.

Ce fut la jeune fille qui renoua l'entretien.

— Puisque vous voulez bien vous intéresser à moi, dit-elle, je me permettra de vous demander un conseil.

— Deux si vous voulez, mon enfant, fit le vieil artiste, touché.

— Je me rendais à Vannes, chez M. Plénohet, le notaire de mon père, quand vaincue par la fatigue, je me suis endormie à votre porte.

« J'ai grand intérêt à voir M. Plénohet, car telle que vous me voyez, monsieur, je viens de m'enfuir du château de Kerlor, où j'étais... »

Elle hésita un moment, puis, devant le bon regard de son interlocuteur, elle se confia toute.

— J'étais prisonnière, acheva-t-elle. Florestan eut un sursaut.

— Prisonnière, s'écria-t-il, ce n'est pas possible !

— Hélas ! si, monsieur, et je suis même restée de longs jours enchaînée au pied de mon lit, comme une esclave.

— Bonté divine ! vous entendez cela, Perrine, c'est inimaginable. Enchaînée comme une esclave !

Le pauvre Florestan ferma les yeux, comme pour essayer de se dépeindre à lui-même le tableau affreux que devait représenter le supplice décrit par Dolorès.

— Mais quels étaient les misérables, assez dénaturés pour vous infliger un semblable traitement ?

Dolorès resta un moment sans répondre.

Elle ne savait si elle devait révéler à cet inconnu, très bon, très sympathique, mais, en somme, qu'elle ne connaissait pas une heure auparavant, toutes les turpitudes de sa vie et l'infâme conduite de son tuteur vis-à-vis d'elle.

D'un autre côté, sur qui devait-elle compter, maintenant qu'elle avait la certitude que Jean ne l'avait jamais aimée, tout entier pris par le souvenir de Thérèse.

D'ailleurs, s'il l'avait aimée, vraiment aimée, il serait venu la délivrer.

Comment ? Elle ne le savait pas ; mais, pour elle, un amoureux doit connaître, chercher le moyen de retrouver celle qu'il aime, malgré tous les plus terribles obstacles et la méchanceté des gens.

Dolorès, sans Jean, se trouvait donc sans aide, et ne pouvait attendre de secours de personne.

Elle se sentit si perdue tout d'un coup, si petite, si chétive en face de cette vie effrayante qui l'attendait, qu'elle se jeta hardiment dans le seul sentier qui lui parut praticable. Le hasard lui avait fait trouver un vieillard plein de bonté, de générosité, un protecteur rempli d'égards, elle se convainquit facilement qu'il était tout naturel de le prendre pour confident.

Tout d'une traite, sans reprendre haleine, elle entreprit le récit sincère, naïf de son odyssée ; le départ de son père avec qui elle avait vécu au château de si heureux jours, son entrée en pension, l'oubli de son tuteur Mareuil, son renvoi de l'institution, son aventure dans Paris, le geste charitable de Jean et enfin son enlèvement et son incarcération à Kerlor, puis sa fuite dans la nuit...

Au milieu de cette histoire, de ces

DIS-MOI TON NOM...

je te dirai  
qui tu es

### NARCISSE

Les Narcisse ne sont pas aussi « engourdis » que le prétend leur prénom ; au contraire, on les dit habiles, rompus à toutes les ruses et, en même temps, doués d'une telle ténacité, qu'ils finissent souvent par avoir raison des événements eux-mêmes et triomphent des circonstances les plus contraires à leurs projets.

### NATHALIE

Les Nathalie sortent de l'ordinaire d'une façon ou d'une autre ; lorsqu'elles ne peuvent émerger par leur situation ou leur intelligence, elles n'hésitent pas, pour échapper à la banalité, à se lancer dans des aventures qui ne finissent pas toujours bien.

### NAPOLEON

Un prénom lourd... non seulement au point de vue de la consonance, mais surtout lourd à porter ; le modèle est tellement hors d'atteinte. Que les Napoléon ne se targuent pas trop de l'imiter, ce sera préférable. Ils réussiront alors, sinon à avoir du génie, du moins à se rendre sympathiques. Au contraire, s'ils étalent des prétentions exagérées, ils ne parviendront qu'à tomber dans le ridicule et soulèveront les railleries.

### NELLY

Pourquoi ce prénom est-il plus à la mode qu'Hélène ? S'il est plus gracieux, peut-être, plus moderne, sûrement, en revanche, il ne donne pas un charme si prenant. Les Nelly sont gentilles, sans plus et quelques-unes se montrent poseuses, ce qui gâche leurs qualités.

faits sans ordre, au gré des souvenirs, de l'inspiration, des sentiments se heurtant en foule dans l'âme de Dolorès, le vieux Florestan s'y perdit un peu.

Il avait, certes, l'habitude de l'imbroglio; au théâtre, c'est chose courante, mais sa vieille cervelle n'avait jamais entendu de semblable récit.

Florestan médita longtemps, demanda certains détails, chercha, se creusa la tête, puis, tout à coup, il se leva et, arpentant la pièce à grands pas, il se prit à monologuer.

— Evidemment, murmura-t-il, nous nous trouvons en présence d'un cas tout à fait spécial.

« Que ferais-tu, mon bon Florestan, si tu n'avais qu'à écouter la voix de ta conscience? Oh! une chose bien simple, tu demanderais à cette petite de bien vouloir accepter sous ton toit une modeste chambre jusqu'à ce qu'elle ait pu trouver des gens qui lui veulent encore du bien, afin de triompher de ceux qui voulaient la sacrifier.

« Oui, mais est-ce bien convenable? « La loi te permet-elle de recueillir ainsi les victimes des passions humaines? »

« Enfin, dois-tu absolument te fier au récit? »

Mais le vieux bonhomme eut un grand mouvement de ses bras lancés en avant, comme pour chasser toutes ces questions oiseuses. Certes, il croyait sans restriction ce que venait de lui confier la jeune fille. Pouvait-on suspecter une adorable et naïve enfant comme celle-là?

C'eût été un crime, et Florestan restait décidé à ne pas le commettre. Quant aux autres considérations, il s'en moquait, après tout! Il n'avait jamais vécu qu'en égoïste, il était bien temps de mettre dans sa vie au moins une bonne action, qui lui permit de gagner une petite place dans le paradis, qu'il avait si souvent imploré en levant les yeux vers les herbes lumineuses et les frises peintes d'azur et d'indigo.

Dolorès suivait d'un oeil anxieux la lutte intérieure qui se déroulait dans l'esprit de son hôte. Les phrases murmurées tantôt à mi-voix, tantôt presque imperceptiblement, lui arrivaient à l'oreille, comme les attendus d'un jugement dont son sort dépendait.

Maintenant, elle ne savait pas trop si elle devait se rendre chez le notaire de son père.

Que pouvait-elle attendre du tabellion? Sinon qu'il ne la replacât dans les griffes de l'homme qui, selon la loi, était le seul qualifié pour s'occuper d'elle: l'industriel Mareuil, son bourreau et son plus redoutable ennemi.

Nul doute pour qu'il ne veuille jamais croire au récit de sa captivité ou tout au moins pour qu'il ne veuille pas, en indifférent, en homme occupé, y prêter quelque attention.

Elle connaissait peu le notaire, mais elle savait que c'était avant tout un homme d'affaires, peu enclin à laisser parler son coeur, ni sa bienveillance, si tant est qu'il ait pu posséder l'un et l'autre.

Florestan, ayant triomphé dans son débat de tout ce qui l'empêchait de laisser sa bonté diriger seule l'affaire, revint vers Dolorès.

— Ma chère enfant, dit-il, je vais vous faire une proposition... c'est de rester sous mon toit en attendant une solution.

Spontanément levée, Dolorès sauta au cou du vieillard. Puis, se ravisant:

— Excusez-moi, monsieur, balbutia-t-elle, effarée de son geste osé... j'accepte de tout mon coeur... je vous remercie beaucoup...

Le reste se perdit dans un sanglot où la joie se mêlait au chagrin.

Florestan avait la larme à l'oeil, lui aussi, et il fit de son mieux pour ramener un peu de calme dans le coeur de sa jeune protégée.

Perrine essaya de le seconder, mais l'artiste la pria d'aller plutôt préparer la petite chambre du deuxième, sur le jardin, afin que la jeune fille pût aller se reposer des fatigues de sa nuit. Dolorès dormit toute la journée.

Perrine, conviée en grand secret dans le cabinet de M. Florestan, avait été chargée par lui de se rendre à Vannes dans le meilleur magasin et d'acheter tout ce dont Dolorès pouvait avoir besoin en fait de linge, de vêtements, d'objets de toilette.

— Vous comprenez, Perrine, avait dit Florestan, il ne faut pas que la petite, à son réveil, trouve sa vieille robe toute froissée; je veux que vous lui en choisissiez une jolie, toute claire, avec des fanfreluches, enfin vous voyez comme je veux dire? tout comme Giroflé-Girofla, et puis aussi des parfums, des savons et des brosses. Vous vous y entendez mieux que moi, vous, une femme.

La bonne Perrine se regorgeait sous le compliment.

C'était une brave villageoise qui n'avait, en toute son existence, porté qu'une chemise de dentelle, le jour de son mariage, et l'avait pieusement serrée, la cérémonie terminée.

Aussi, se trouva-t-elle assez embarrassée pour manifester son goût et discuter avec M. Florestan.

Il en avait connu des femmes, des artistes, mises comme des duchesses, avec des bijoux, des soieries et des rubans à ne savoir que faire!

Fière, néanmoins, de sa mission de confiance, Perrine s'efforça de se pénétrer des intentions de son maître; mais, lorsque ce dernier eut extrait d'un petit secrétaire un antique porte-

feuille d'où il tira trois billets de cent francs, elle eut un tressaillement d'émotion.

— C'est pas Dieu possible, monsieur, vous ne voulez tout de même pas que je vous ruine!

« Trois cents francs! mais il n'en faut pas seulement le quart pour faire les emplettes que vous dites.

Florestan sourit.

— Ma pauvre Perrine, je sais que vous êtes l'honnêteté même, mais je tiens absolument à ce que cette petite somme soit entièrement dépensée.

« Achète ce que tu trouveras de plus beau, ne lésine pas, et, surtout, n'oublie pas que je veux que la fillette soit contente. Crois-moi, il ne faudra pas qu'elle soit difficile, la pauvrette. Avec trois cents francs, on ne va pas bien loin en matières de fanfreluches.

« Ah! si tu avais connu Mlle Mars, tu aurais vu, Perrine, une femme qui ne lésinait pas sur sa toilette.

« Avec trois cents francs, elle eût eu à peine de quoi s'acheter une paire de cothurnes.

« Allons! filez vite et soyez diligente. Il ne faudrait pas que l'enfant s'éveillât sans avoir tout près d'elle ce qu'il lui faut pour se vêtir.

Et Florestan poussa dehors la bonne vieille. Puis, se rasseyant sur son antique fauteuil, il eut un souvenir très ému pour Mlle Mars, qui savait si bien s'habiller, et un autre, beaucoup plus tendre, presque paternel, pour la gentille enfant que le ciel venait de lui amener sous son toit.

Dolorès dormit jusqu'au lendemain. A son réveil, elle se crut le jouet d'une illusion.

Sur une chaise, au pied de son lit,

## DANS LE MONDE SPORTIF

[ Suite de la page 15 ]

### **Vous devriez avoir honte, vous, du sexe fort, de votre manque de volonté!**

■ Dans tous nos gymnases, à la Palestre Nationale, au Centre de l'Immaculée-Conception, à tous les Y.M.C.A., etc., plus de 3,000 membres suivent des cours de culture physique, depuis une dizaine d'années. Sur ce nombre, les filles d'Eve sont en plus grand nombre. Vous êtes surpris? Pas nous! Pourquoi? L'absence de volonté du sexe fort se dissimule le plus souvent, derrière des formules, qui ne tiennent pas debout. Celui qui veut demeurer dans l'inaction, et à qui l'on prône les bienfaits d'un peu de culture physique, tous les jours ou 2 ou 3 fois par semaine, a le plus souvent ces réponses qu'il croit décisives: « Je n'ai pas le temps » ou « Ça m'ennuie! » Il lance ces répliques, sans même savoir de quel ordre de durée est le temps dont il faudrait disposer. Il n'a pas le temps, mais il va flâner devant des petits verres de bière. Il trouve le moyen de se détendre l'esprit au cinéma et au théâtre, distractions salutaires — pas toujours — pourvu qu'on ne néglige pas auparavant la culture du corps, même réduite à sa plus simple expression. Il n'a pas le temps, mais à la moindre indisposition, son corps trop délaissé ne saura pas réagir. Au lieu de dépenser deux heures par semaine aux exercices de culture physique, il sera dans l'obligation de rester à la chambre, pendant plusieurs jours, peut-être plusieurs semaines.

Ça l'ennuie, mais il supporte dix instants ennuyeux, vingt personnes

assommantes, et tout ce qui fait le désagrément de l'existence sociale quotidienne. La neige qui tombe n'est pas toujours amusante. La boue dans laquelle on patauge, ce n'est pas toujours amusante. La bousculent dans les autobus bondés, cela n'est pas très amusant. Mais il le supporte... tant bien que mal. Si, par malheur, les dents le font souffrir, est-ce qu'il ne va pas voir le chirurgien-dentiste *U n t e l* qui, au mieux, le fraise. C'est ennuyeux, mais il le supporte à cause du mieux qui doit en résulter, comme il devrait quotidiennement exécuter des exercices de culture physique, parce que le mieux en résulte inévitablement...

Les faux prétextes de l'ennui, de la monotonie et de l'absence de temps ne valent plus. Au fond, c'est le manque de volonté. Est-ce vraiment digne d'un homme, quand il y a tant de femmes qui l'ont, cette volonté.

La pauvre semblant de personne qui n'a pas la volonté de s'astreindre à une couple d'heures de culture physique par semaine, et qui déclare qu'elle n'a pas le temps et que ça l'ennuie, masque tout simplement, par ces faux prétextes sans élégance et sans grande finesse, une blâmable paresse. Pauvre personne, qui ne sait pas surmonter un millier de secondes d'ennui, quand il doit en résulter de la joie et de l'allant pour tout un jour.

Oscar Major.

une robe de soie à reflets changeants, et garnie de guipures, chatoyait sous les rayons du soleil matinal. Du linge blanc et joliment garni, des gants, une ombrelle, des flacons d'essences, le tout brillant, neuf, agréable à l'oeil, garnissait la table disposée avec art sur le tapis où se voyait le reflet d'une paire de jolies chaussures mordorées.

Perrine, à quelques petits détails près, s'était, on le voit, acquittée passablement de sa mission.

Florestan avait bien critiqué la nuance de l'étoffe de la robe, mais il avait dû s'incliner devant la réponse de Perrine:

— La marchande m'a dit que c'était tout ce qui se faisait de mieux pour le théâtre.

Que répondre à cela?

Florestan passait son temps à raconter à Perrine les succès des artistes, les siens propres, la joie que goûtent les gens de théâtre, leur goût inné pour s'habiller, parler, chanter, manger, etc...

La brave femme en avait souvent les oreilles rabattues. Elle ne pouvait donc pas être incriminée d'avoir choisi une robe faite pour le théâtre.

D'ailleurs, Florestan, à la réflexion, ne la trouvait déjà pas si mal, cette nuance à tons mourants. L'étoffe lui parut même présenter un je ne sais quoi d'original... tentant... élégant.

Enfin, c'est presque satisfait qu'il pria sa femme de ménage de disposer toutes ces emplettes dans la chambre de Dolorès, de manière qu'elle pût les apercevoir dès qu'elle ouvrirait un oeil.

— Surtout, ne la réveillez pas en installant tout cela, qu'elle repose jusqu'à demain matin. Elle a tant besoin de sommeil, la pauvre gamine!

Dolorès fut ravie à la vue de toutes ces nouveautés et touchée profondément par cette attention délicate des bons vieux.

Elle s'habilla avec soin, soucieuse de faire honneur à ses hôtes, puis elle fut soudain prise d'une inquiétude.

Quelle heure était-il au juste?

Avait-elle dormi toute la journée et toute la nuit? Était-ce l'aube ou le crépuscule qui l'éclairait des pâles rayons d'un soleil à demi caché?

Elle ouvrit sa fenêtre et aperçut dans le jardin le digne Florestan coiffé d'un vaste chapeau de paille, en train de donner à boire à ses fleurs, quelques géraniums au milieu d'une jonchée de bégonias et de tulipes, véritable cacophonie de teintes, bien digne de séduire l'âme d'un peintre enthousiaste de contrastes et de ramages.

Le soleil se levant à l'est acheva de fixer la jeune fille. Elle avait dormi près de vingt-quatre heures!

Elle arangea sa brune chevelure, jeta un coup d'oeil dans le miroir et s'apprêta à descendre.

Subitement, elle revint vers le miroir.

Entre ses yeux et son image presque insaisissable, un fantôme, une ombre semblait s'être dressée.

Son coeur avait bondi dans sa poitrine, à la vue de cette apparition. Ainsi qu'elle l'avait fait souvent lors de son inoubliable séjour dans la villa des de Blesmes, à Colombes, elle venait d'évoquer instinctivement l'image de Jean tendrement accolée à la sienne dans la glace.

Elle chercha à les évoquer de nouveau. Mais, cette fois, le souvenir de la trahison de son ex-ami s'interposant chassa l'image qui ne se répéta plus. Dolorès ferma les yeux par une sensation douloureuse. Puis, résignée devant le destin, elle se décida à sortir de la chambrette.

C'est avec un cri de ravissement que le vieil artiste la vit apparaître dans le jardin.

Mais quand Dolorès s'efforça de lui

exprimer la reconnaissance dont son coeur était plein, le front de Florestan s'assombrit.

Il baissa la tête et essuya une larme qui perlait à sa paupière.

La jeune fille comprit la place que, rapidement, elle venait de prendre dans le coeur affectueux du vieillard sans famille.

Profondément émue et gênée aussi, elle baissa la tête à son tour.

Quand, au bout d'un long silence rétroproque, elle se décida à lever de nouveau les yeux vers le bon artiste, ils étaient embués de larmes. Alors, le vieillard lui ouvrit ses bras, la pauvre délaissée s'y jeta éperdument.

Il avait enfin un enfant à chérir ; elle, un autre père.

La journée se passa gaîment. Florestan fit visiter à Dolorès tous les coins et recoins de sa petite maison.

— Je croyais bien être voué à y terminer ma vie, seul, comme un vieil hibou, dit-il, aussi n'ai-je guère songé qu'à moi en choisissant cette bicoque.

« Si j'avais su qu'un jour j'aurais le bonheur d'avoir sous mon toit une si gentille demoiselle, j'en aurais cherché une, plus grande d'une pointure ou deux, afin que ma fille adoptive puisse y vivre dans le confortable, avec un petit boudoir et une jolie chambre.

Ensemble, ils visitèrent la maison. Le rez-de-chaussée comprenait le cabinet de travail ; au premier, se trouvaient deux grandes chambres, toutes remplies par les innombrables costumes qu'avait portés l'artiste au cours de sa carrière, et une pièce où il couchait, avec, autour de lui, plusieurs centaines de photographies, depuis la daguerréotype jusqu'au dernier cri de l'art photographique.

Au deuxième, enfin, il y avait le grenier et une petite chambre qui, jusqu'à présent, était restée inoccupée. Dolorès se l'était vue attribuer. Elle était située au midi et assez bien meublée pour satisfaire les exigences raisonnables.

La visite terminée, on déjeuna, puis le vieillard proposa d'aller faire un petit tour du côté de la ville, en prenant l'air de la mer.

Dolorès hésita un instant.

Elle craignait de rencontrer l'un de ses bourreaux, cherchant à la reprendre pour la séquestrer à nouveau.

Elle fit part de ses craintes à Florestan.

— Qu'ils y viennent donc, les sbires infâmes de votre persécuteur, s'écria-t-il avec emphase, qu'ils osent seulement mettre la main sur vous, aussi vrai que j'ai des cheveux blancs, je les étrangle sur place.

Dolorès ne put s'empêcher de sourire à cette tirade.

Florestan ne s'en fâcha pas ; il reprit avec une sorte de résignation douloureuse :

— Ah ! oui, mon enfant, je n'ai pas toujours eu soixante ans, et je vous assure que, quand j'étais jeune, je ne craignais personne et nul ne s'est avisé jamais de me faire baisser les yeux pour renoncer à mon opinion.

Dolorès assura à son ami qu'elle était persuadée de tout cela et comme, en somme, la ville était tout à l'opposé de Kerlor, les deux promeneurs se dirigèrent vers la plage la plus proche, une grande grève où il était possible de se baigner, si on ne tient pas énormément à l'eau claire et où les tempêtes se font une spécialité d'enlever les cabines des baigneurs et des touristes trois ou quatre fois l'an afin de leur donner le plaisir d'en édifier de nouvelles.

Tout le long de la route assez déserte, Dolorès posa de nombreuses questions au vieil artiste.

Elle l'interrogea sur l'art théâtral, sujet favori de Florestan, qui, une fois lancé, ne tarissait plus sur les jous-

sances, les déceptions, la gloire, la misère et les splendeurs de la carrière de l'artiste, d'un véritable artiste !

— Ne me parlez pas, disait-il, de ceux qui s'imaginent parce qu'ils chantent le *Temps des Cerises*, qu'ils sont capables de débiter même dans un chœur et qu'ils ont la vocation.

« Il n'y a rien de terrible comme les gens sans talent. Ils se croient toujours méconnus, deviennent méchants ; ils calomnient ceux qui sont doués et cherchent, par des moyens cauteleux ou peu honnêtes, à les faire tomber pour s'installer à leur place, en comptant sur une publicité payée à grands frais pour équilibrer leur réputation surfaite.

« J'ai failli être la victime d'un de ces misérables — misérable est le mot — et je me suis juré de tout mettre en oeuvre pour toujours châtier comme ils le méritent ces faux artistes, ces faux amis.

Florestan, tout à son sujet, semblait ne plus rien voir.

Il vivait dans son passé, persuadé que Dolorès devait partager son enthousiasme rétrospectif et juger, comme il jugeait, les mauvais artistes et les camarades indélicats.

— Mais, reprit le vieillard, quand on a la chance de posséder une belle voix, ce qui s'appelle un organe, voilà où je ne pardonne pas à celui ou à celle qui a ce bonheur de n'en pas user pour répandre autour de soi les pures joies de l'art. Il faut lancer dans la carrière le talent, il faut l'encourager dans les périls du début, le préserver des écueils sans nombre, des difficultés, des cabales, des jalousies, des calomnies même.

« Ah ! si j'étais encore jeune, que de choses, grâce à l'expérience que j'ai acquise, je pourrais entreprendre avec succès !

« Voyez-vous, petite, je souhaiterais pouvoir mettre mon expérience au profit d'une personne que j'en aurais reconnu digne.

Dolorès écoutait avec déférence les regrets et les souhaits du vieil artiste.

Mais aussitôt qu'il marquait un temps d'arrêt, entre deux périodes, elle essayait de détourner la conversation.

Ce n'était pas chose facile.

A la longue, pourtant, Florestan se rendit compte qu'il n'intéressait peut-être pas beaucoup sa jeune compagne.

Il s'en excusa et lui dit :

— Je suis un vieux bonhomme, mon enfant. A mon âge, les souvenirs sont les seules joies de la vie, surtout lorsqu'on vit seul.

« Ne m'en veuillez pas si j'évoque si souvent ce passé qui m'est cher ; mais je m'y attarderai moins désormais, puisqu'une joie nouvelle est apparue dans ma vie.

« Elle saura me rendre le présent suffisamment doux pour que je n'aie pas besoin de me rabattre sur ce qui fut... Il se tut. Une douce émotion étouffait sa voix.

Dolorès comprit tout ce que le coeur du vieil artiste avait de sensibilité déçue, renfermée de tendresse contenue, prête à se répandre sur qui s'offrirait à sa sollicitude. Elle l'avait éprouvée, cette sollicitude si fervente, si paternelle.

Puisque le destin l'avait mise sur son chemin, elle tâcherait de lui être comme son enfant, affectueuse, reconnaissante, attentionnée, s'efforçant d'effacer le passé, troublé, par une existence qu'elle saurait remplir de soins filiaux.

Car, elle aussi, avait des réserves de tendresse et d'affection que le malheur n'avait pas voulu laisser s'épancher jusqu'ici.

On rentra au crépuscule.

## SEPTIEME PARTIE

### I — Théâtréuse

PENDANT les premiers jours qui suivirent leur arrivée, Mme Mareuil et Thérèse ne parlèrent guère du drame intime qui les avait arrachées à leur foyer.

## YOLAND GUERARD ET ...

[ Suite de la page 6 ]

son de garde... En chemin, elle était obligée de traverser un petit bois où elle cueillait des fleurs sauvages qu'elle groupait en bouquet et offrait à Mme Guérard avec sa grâce de grande dame.

Mais tout a une fin. Il fallut revenir à Paris puis à Montréal, où Yoland Guérard fut directeur de la scène des *Variétés Lyriques*.

Et c'est alors que la télévision le prit dans ses griffes et ne le lâcha plus, Dieu merci.

Il prit part à *L'Heure du Concert*, à bien d'autres programmes encore jusqu'au jour où...

Oui... Jusqu'au jour où il fut engagé pour tenir, en tournée américaine, le rôle que, dans *South Pacific* avait créé Ezio Pinza. Yoland Guérard porta cette production à l'inépuisable succès un peu partout aux Etats-Unis au cours de 271 représentations. Il eut trois partenaires : Iva Whiters, Mary Laroche et Billy Worth, qui avait été la doublure de Mary Martin, créatrice du rôle.

Comment il fut choisi ? Après des auditions qu'il avait passées, non pas pour *South Pacific*, mais pour cette *Fanny* d'après Pagnol, dont les Américains ont fait (en condensant la trilogie) une comédie musicale. Pinza était présent et c'est lui qui donna son assentiment.

La tournée fut partout un triomphe. Et quand Yoland Guérard

rentra au Canada, non seulement il fit des disques qui se vendent comme des petits pains chauds, mais il fonda, avec Roland Leduc, Michel Ambrogi et Robert Savoie la Compagnie d'opéra qui a déjà donné *Les Noces de Figaro* et *Don Juan*.

Il a pris part aussi à plusieurs programmes de télévision : *Chansons canadiennes*, *Music-Hall*, *Le Club des Autographes*, etc. Il est aussi « Jos Malterre », dans *Les Belles Histoires des Pays d'en-haut*.

Et au moment où je l'interviewais, Yoland Guérard tenait la vedette au *Faisan Bleu* où son répertoire fait alterner les chansons qu'on lui demande, telles que *Les Amants d'un Jour* qu'il chante d'ailleurs si bien et le semi classique. Il n'a pas, jusqu'ici de projets bien définis. Quant à mon ami Yves, qui a passé depuis longtemps l'âge des petits camions et des autos minuscules, c'est un beau grand garçon de 13 ans, grand et fort, qui est en syntaxe au Collège Saint-Laurent.

Mais l'amour de toute la famille, père, mère et fils va à leur petit chalet, une maisonnette paysanne qu'ils ont achetée l'an dernier, en plein bois et en plein coeur des Pays d'en-haut, à Ste-Adèle. Ils l'embellissent, la bichonnent à l'année longue et même au plus fort de l'hiver, ils y vont aussi longtemps que possible, quand ils ont un peu de temps libre. Et c'est ça, le bonheur !

Après les violentes émotions des jours passés, les deux femmes, accablées, lasses, les nerfs ébranlés, avaient besoin de repos. La vie à Sallac était des plus simples : une paysanne du pays, honnête et dévouée, mais nullement initiée aux délicatesses du luxe, les servait de son mieux.

Déjà soulagées d'avoir pu s'éloigner des deux misérables, le calme et la solitude aidant, Thérèse et sa mère commençaient à se ressaisir et à envisager la situation nouvelle.

En venant se réfugier dans ce village ignoré et perdu, elles avaient un but : elles ne cherchaient pas à se cacher de Mareuil et de Devarenne, mais, en fuyant leur présence devenue odieuse, elles avaient voulu se rapprocher de la malheureuse enfant dont les bandits avaient assassiné le père.

Dolorès de Kerlor était enfermée au château de Kerlor.

La conversation qu'avait entendue Thérèse lui avait appris le lieu de retraite de l'orpheline. Or, le manoir de Kerlor était à trois lieues de Sallac.

Les deux femmes, d'un commun accord, résolurent de s'y rendre sans tarder, d'essayer de voir Dolorès avant que Mareuil, par ordres envoyés de Paris, eût pu rendre la chose difficile.

Après de longues et pénibles réflexions, elles s'étaient décidées à éviter tout scandale et avaient renoncé à une dénonciation qui eût entraîné des poursuites judiciaires et la honte sur elles-mêmes. Mais elles voulaient retrouver Dolorès, la délivrer, et, sans la mettre au courant du crime, obliger les deux criminels aux réparations possibles. Ce projet contenait à la fois le désir de vengeance de la violente Thérèse et la bonté foncière de sa mère.

— Nous la garderons près de nous, cette pauvre petite, disait Mme Mareuil, nous la protégerons, nous la consolons.

— Quand nous serons réunies, disait Thérèse, ils auront peur du chantage, peur d'être obligés de rendre tout l'héritage usurpé et de voir du même coup s'effondrer leur crédit, leur situation ; ils nous laisseront notre liberté et serviront à Dolorès une rente qui, jointe à nos revenus, nous permettra de vivre indépendantes. Qu'en penses-tu, mère ?

— C'est possible, répondit Mme Mareuil, mais faisons vite et allons dès demain à Kerlor.

Le lendemain, après déjeuner, vers deux heures, une calèche de louage vint prendre les deux femmes.

Le cocher, coiffé du feutre rond à rubans et du traditionnel gilet de drap, était du pays et connaissait le manoir ; son grand-père avait travaillé à la construction du mur qui entourait le parc, et lui-même, enfant, avait connu la châtelaine de Kerlor, grand'tante de Dolorès.

— Savez-vous s'il y a quelqu'un en ce moment au château ? demanda Thérèse.

— Dame ! non, il y avait autrefois un garde à la tourelle est.

Après une heure de trajet — car l'atelage était poussif — à travers la lande et sur une route pierreuse, défoncée, toute en montées et descentes, le château de Kerlor apparut aux deux femmes.

— Pour trouver le gardien, leur dit le cocher, on prenait autrefois le sentier qui monte là-bas dans les ajoncs. La route mène à l'entrée principale du château, mais j'ai peur que vous n'y trouviez personne.

Les deux femmes descendirent de voiture et prirent le sentier indiqué.

Mme Mareuil était très émue ; Thérèse, curieuse de savoir, impatiente d'agir, dépassait à chaque instant sa mère, que la montée fatiguait, dont la robe s'accrochait à chaque pas aux ajoncs épineux qui envahissaient le chemin.

Les deux femmes ne savaient pas dans quelles conditions Dolorès se trouvait retenue à Kerlor. Elles ignoraient les ordres donnés par Mareuil. Soucieuses de ne pas faire d'esclandre, elles hésitaient.

Se nommeraient-elles, ou bien se présenteraient-elles comme des touristes, désireuses de visiter le vieux manoir ? Thérèse s'arrêta à un moyen terme et dit à sa mère :

— Laisse-moi parler d'abord, tu es trop émue ; la situation nous inspirera bien ensuite.

Arrivées à une tourelle qui fermait le mur de clôture du côté du fossé, elles sonnèrent. Un bruit de sabots résonna, un judas s'ouvrit et une tête de paysanne entre deux âges apparut, à la fois curieuse et hostile.

— Qu'éque vous voulez, alors ? fit-elle d'une voix rogue.

Un peu déconcertée, Thérèse répondit :

— Y a-t-il quelqu'un au château et peut-on entrer ?

— On ne visite pas, répondit la paysanne.

Mais Thérèse, en fouillant dans son sac d'argent, insista :

— Madame qui m'accompagne, dit-elle en désignant sa mère, est très fatiguée, ne pourrait-elle se reposer quelques instants avant de descendre ?

Et en causant, elle avançait discrètement une pièce d'argent.

Mais la paysanne avait déjà refermé le judas avec fracas.

Il ne resta aux deux femmes qu'à prendre le parti de s'en retourner prendre la voiture.

Nini la Gironde — car c'était elle — se souciait peu de faire entrer ces indiscrets.

— Eh bien ! avez-vous pu visiter le château ? demanda le cocher, curieux. Thérèse lui fit part de l'accueil qu'elles avaient reçu.

— Eh bien ! moi, j'ai appris quelque chose, dit le cocher. Et voilà cette chose, en deux mots, telle qu'on vient de me la conter chez le marchand de vin.

« Ils sont deux à garder le château, depuis quelques semaines, l'homme et la femme. Ils avaient à garder une jeune fille que le nouveau maître, un monsieur de Paris, y avait amenée en automobile un soir. La petite était, à ce qu'on dit, un peu... un peu... comment vous dirais-je... volage, oui, ça lui serait venu à la suite d'une fièvre, et, comme les médecins avaient recommandé la solitude et la campagne, elle vivait, là, servie et gardée par les deux, l'homme et la femme, qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Elle était bien douce, y paraît, puis le domaine est entouré de murs. Mais on dit qu'il y a trois jours, oui, c'était mardi, la gardienne, qui allait lui porter son déjeuner, ne l'a plus trouvée dans sa chambre ; ils l'ont cherchée en vain dans le château et dans le parc ; elle a dû, à ce qu'on dit, se sauver par une petite brèche qu'un arbre abattu par la tempête avait faite dans le mur.

— Est-ce que les vieux l'ont fait rechercher, cette jeune fille ? hasarda Thérèse.

— Il paraît qu'ils attendaient justement le maître d'un jour à l'autre ; alors ils n'ont rien dit aux gendarmes ; ça ne les regarde pas, qu'ils disent. Tout ça, c'est une drôle d'histoire et ça fait jaser.

Les deux femmes n'insistèrent pas. Elles en savaient assez. La voiture se mit en route.

Le retour fut silencieux. Thérèse et sa mère étaient déçues. Qu'étaient-elles venues faire dans ce coin de Bretagne, si ce n'était délivrer la jeune fille ? Où pouvait-elle être maintenant ?

Que feraient les deux misérables, quand ils sauraient que leur pupille s'est enfuie ?

La soirée et la matinée du lendemain

se passèrent dans de pénibles réflexions. Après déjeuner, comme les deux femmes lisaient le journal de Paris que le facteur venait d'apporter, on sonna à la grille.

Thérèse, assise près de la fenêtre, poussa un cri en reconnaissant les visiteurs que la servante introduisait : Mareuil et Devarenne franchissaient le seuil du petit salon rustique où se tenaient leurs femmes.

En effet, les deux industriels, inquiets des suites possibles des attitudes respectives de leurs femmes, ont décidé d'essayer de les ramener à eux.

— Madeleine !

— Thérèse ! vous nous permettez...

— Voudriez-vous nous accorder un entretien, nous venons de Paris tout exprès...

L'accueil silencieux et glacé des deux femmes embarrassait les deux bandits, qui, cependant, s'installèrent dans des fauteuils de rotin.

— Excusez notre familiarité, dit Mareuil, nous avons passé la nuit en chemin de fer, nous sommes fatigués.

Était-ce la fatigue du voyage ou les traces des derniers jours, l'industriel qui, d'ordinaire, malgré sa cinquantaine sonnée, portait beau, avait, ce jour-là, l'air assez défait ?

Quant à Devarenne, il avait l'air inquiet ; il était nerveux, il taquinait fébrilement sa moustache, ne disant mot, évitant de rencontrer le regard de Thérèse.

— Décidément, chérie, ça ne m'amuse pas du tout d'accepter l'invitation de Ladouceur.

— Moi non plus tu penses bien. Mais ça leur ferait trop de plaisir, à elle surtout, si nous refusions.

\* \* \*

François grimpe sur les genoux du vieux monsieur en visite et caressant de sa petite main le crâne dénudé du visiteur :

— Dis-moi, Monsieur, est-ce que c'est là-dessus qu'on te donne le fouet quand tu n'es pas sage ?

\* \* \*

Le missionnaire en visite dans son pays natal raconte aux enfants de l'école que dans la région qu'il évangélise en Afrique, les femmes ne portent aucun vêtement.

— Mais alors, demande Firmin, qu'est-ce qu'on leur donne comme cadeau de Noël ?

Mareuil regardait autour de lui, d'un air embarrassé, n'osant aborder directement l'objet de leur visite.

— Vous êtes bien mal ici, ma pauvre amie, dit-il, comme préambule, ce n'est guère confortable, tant de choses doivent vous manquer !

— Ne vous inquiétez pas de cela, répondit Mme Mareuil d'un ton glacial, dites-nous plutôt ce qui vous amène ici.

— Eh bien ! voilà : nous venons, Louis et moi, vous chercher, vous ramener à Paris, oui, cela nous chiffonne de vous savoir dans ce pays perdu, sans domestiques, sans protection.

— Ma chère amie, disait de son côté Devarenne, je suis désolé de ce qui est arrivé. Certes, j'ai de graves torts envers vous, mais je vous supplie de me pardonner ; laissez-moi vous faire oublier des égarements coupables, mais que je regrette et dont je suis guéri.

— Vous vous méprenez singulièrement, répondit Thérèse, si vous croyez que vos protestations peuvent me toucher ? Ce n'est pas une déception de femme trompée et abandonnée que je suis venue cacher ici, mais la vue et la maison d'un bandit !

— Vous savez bien que ce n'est pas, disait Mme Mareuil à son mari, le regret du monde et la privation du confort qui me ramèneront à mon foyer, ce foyer que vingt ans d'infidélités, d'outrages, d'abandon ne m'avaient pas décidée à quitter ; vous savez ce qui a

entraîné mon départ : votre conduite criminelle envers Dolorès et son malheureux père. Vivre sous votre toit ! A vos côtés ! maintenant que je connais votre infamie ! il me semble que ce serait m'y associer, et cela, je ne le puis, je ne le veux pas !

— Mais alors, vous voulez nous perdre ? Que dira-t-on ?

— Je ne sais ce que l'on dira. Et peu m'importe !

« Mais je pense que l'on peut trouver dans la légèreté de votre conduite une raison suffisante à mon départ. Et puis, laissons l'opinion ; vous désirez que je rentre chez vous, et que Thérèse rentre avenue Kléber ; nous y mettrons, n'est-ce pas, Thérèse, une condition.

« Rendez à Dolorès sa liberté. Retirez-la du château où vous la séquestrez. Rendez-lui sa fortune avec sa liberté et notre protection. Alors, seulement, nous rentrerons à Paris.

La rusée prêchait, comme on dit, le faux pour savoir le vrai.

— Mais, reprit Mareuil accablé et lançant à son compagnon un regard de détresse, c'est impossible — au moins pour l'instant.

— Comment cela ? s'écrièrent ensemble Thérèse et sa mère.

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Qui nous y aurait mises ? repartit Thérèse.

— Dolorès s'est enfuie... et n'est plus au château de Kerlor...

l'espérons, votre expiation par le repentir, par des moeurs moins viles, moins coupables.

Mme Mareuil se leva sur ces mots et, suivie de Thérèse, elle quitta le petit salon, laissant là les deux hommes sans plus de cérémonie.

Dolorès s'était bientôt acclimatée dans la maisonnette du vieil artiste.

Dans la journée, ils faisaient, par le beau temps, de longues promenades du côté de la grève, bras dessus, bras dessous, comme père et fille. Le soir, pour distraire le vieillard, elle se mettait au piano qui garnissait l'un des angles du cabinet.

C'était un antique instrument juste, et dont les notes avaient le son grêle du clavecin — excellent piano d'accompagnement.

La jeune fille laissait errer ses doigts avec langueur, tirant quelques accords, puis elle attaquait quelque vieux menuet de Rameau et des valse de Grieg, qui plongeait le vieil artiste dans une sorte de ravissement.

Quelques semaines passèrent ainsi, calmes et reposantes pour Dolorès, pleines d'occupations, au contraire, pour le vieillard, toujours à la recherche de joies nouvelles à procurer à la jeune fille.

Tantôt il dévastait son jardin pour lui faire de jolis bouquets, afin d'orner sa chambre, tantôt il courait jusqu'à Vanes lui chercher des friandises ou des rubans, ou bien encore il écrivait à Paris pour commander les morceaux de musique qui manquaient à sa collection.

Dolorès rendait bien au bonhomme cette affection soutenue. Elle le mettait souvent sur son terrain favori : l'art, et, au piano, cherchait à deviner quels airs il préférerait, afin de s'y perfectionner et de les interpréter aussi sincèrement que possible.

Cependant, une ou deux fois, Florestan avait — par acquit de conscience — demandé à Dolorès ses projets d'avenir.

Elle lui avait répondu qu'elle n'en avait pas, et qu'elle lui laissait le soin d'en décider lui-même.

Elle ne lui avait jamais cité le nom de la famille des de Blesmes, craignant que le vieil artiste n'eût l'idée de leur écrire ; elle avait glissé sur les deux mois passés à Colombes. Car il lui répugnait de revenir sous ce toit où, croyait-elle, Jean avait si souvent pensé à Thérèse Devarenne, quand il feignait de laisser croire que Dolorès lui était quelque chose.

Florestan restait très embarrassé devant les réponses de Dolorès. Certes, il éprouvait un sentiment d'une douceur infinie à l'idée que cette enfant, si jolie et si affectueuse, resterait à jamais sous son toit comme une enfant à lui. Quel charme dans sa vieillesse !

Puisqu'elle n'avait subi que de mauvais traitements de la part de ceux qui avaient eu pour mission de s'intéresser à elle, que d'autres s'en désintéressaient, il la garderait près de lui, tout simplement.

Dans le voisinage, il ferait par Perrine répandre le bruit que la jeune fille était l'enfant d'un collègue pauvre, mort dans la misère, et qu'il l'avait recueillie.

Au surplus, la jeune fille se trouvait tout à fait à l'aise à présent chez le vieillard, et s'était faite à l'idée d'y passer son existence.

Elle chantait maintenant des refrains de son enfance. Il y avait bien longtemps que cela ne lui était arrivé.

Murmurées d'abord, les paroles s'égrènaient maintenant en cascades cristallines. Elle chanta dans sa chambre, d'abord discrètement. Un jour, elle chanta dans le jardin, à pleine voix, mélodieuse et tendre, le refrain des *Noces de Jeannette* :

[ Lire la suite page 34 ]

# ARSÈNE LUPIN, gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

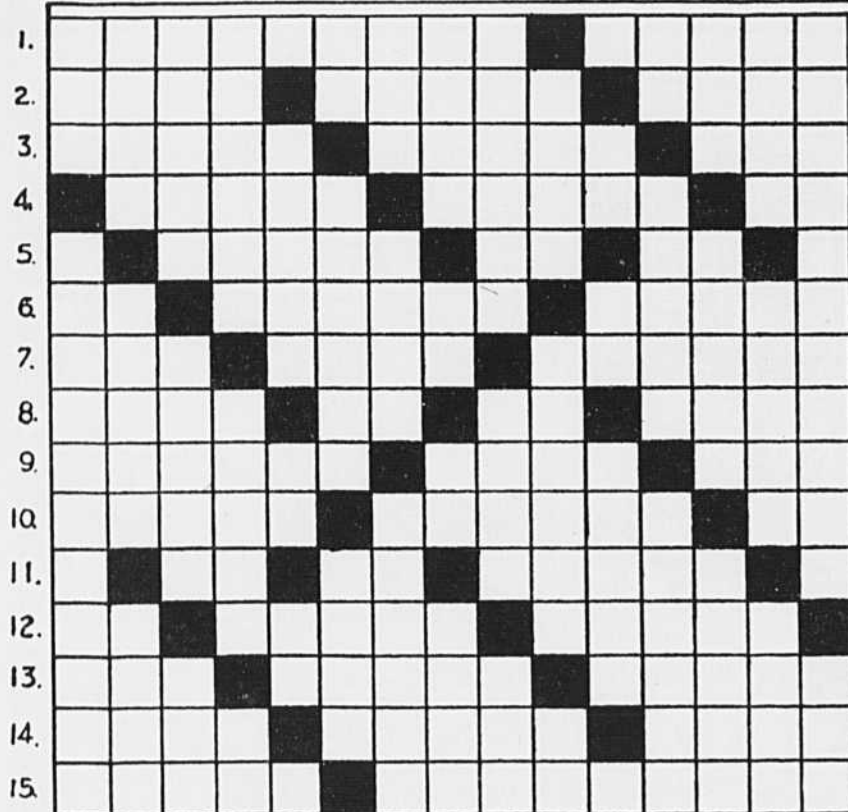
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CENT-DIXIÈME ÉPISODE



# Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1416

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



**HORizontalement**

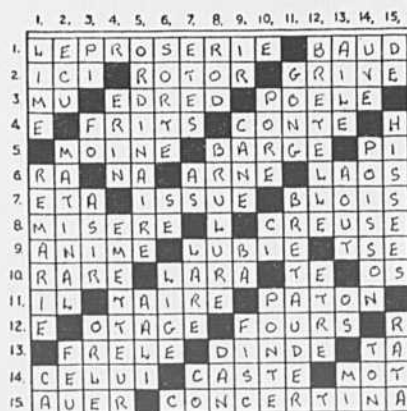
- 1—Instrument champêtre à vent. — Poète bulgare, né à Sopot (V).
- 2—Lisière d'un bois. — Os de certains poissons. — Genre d'oiseaux grimpeurs.
- 3—En paléographie, lettre initiale. — Couche géologique. — Préfixe qui signifie *nouveau*.
- 4—Sorte de panier d'osier pour prendre du poisson. — Barre servant à fermer une porte. — Article espagnol.
- 5—Poisson d'eau douce, de la famille des gadidés. — Article espagnol. — Symbole chimique du *rubidium*.
- 6—Interjection, qui marque la surprise. — Sombres. — Monticule élevé par les Celtes.
- 7—Partie d'une église. — Bruits aigres. — Onomatopée occasionnée par le mouvement réglé d'une horloge.
- 8—Plus qu'il ne faudrait. — Dans. — Moi. — Division d'un ouvrage qui forme un volume entier.
- 9—Genre de rosacées. — Place destinée au garage des autos. — Grand fleuve.
- 10—Elan, progrès. — Nom ajouté au nom propre d'une personne. — Article espagnol.
- 11—Dans. — Chemin de halage. — Liquide formée de sucre en dissolution.
- 12—Abréviation de *ampère-heure*. — Font suite aux jours. — Rattacha, rassemble.
- 13—Mesure algérienne. — Du verbe être. — Dont la couleur blafarde semble avoir déteint par suite d'un lavage.
- 14—Indubitable. — Petit oiseau. — Le petit d'un âne.
- 15—Étendue peu profonde et sans écoulement. — Instrument à vent, à anche simple.

**VERTICALEMENT**

- 1—Île du Dodécaneze italien. — Le plus grand et le plus grave des instruments de musique à archet.
- 2—Câble auquel sont attachés la bouée d'une ancre ou le crapaud d'une mine immergée. — Principal personnage d'une oeuvre littéraire. — Relevé.
- 3—Grand repas. — Trou dans lequel on met un corps mort. — Gros perroquet.

- 4—Amiral anglais, vainqueur de Trafalgar où il fut tué. — Maîtres d'étude. — Dans.
- 6—Qui est à moi. — Allonger. — Attachés.
- 7—Bison d'Europe. — Ancien nom de l'Irlande. — Locaux vitrés pour protéger les végétaux.
- 8—Chef-lieu de canton (Hérault). — En les. — Du verbe pouvoir. — Epouse d'Abraham.
- 9—Endroits où s'arrêtent les voyageurs. — Planète. — Une demi-douzaine.
- 10—Le même en nature. — Oter le lustre. — Petit lac du Soudan oriental.
- 11—Terminaison d'infinif. — Ici. — Presqu'île montagneuse entre la mer du Japon et la mer Jaune.
- 12—Symbole chimique de l'aluminium. — Opuscule sur une question politique. — Dans les pays musulmans, titre donné à ceux qui exercent des fonctions politiques ou religieuses.
- 13—Onomatopée qui rend un bruit d'instrument à cordes, une résonance. — Frère de Cléobis, fils de Cydippe. — Instrument de musique à clavier.
- 14—Bord. — Nom vulgaire d'une urticaée textile. — Commune de Seine-et-Marne, arr. de Melun.
- 15—Instrument à quatre cordes. — Dans la Rose des Vents.

**Solution du problème No 1415**



## LE CHATEAU DE KERLOR

[ Suite de la page 32 ]

*C'était pas la peine de l'aimer ainsi!*

Un volet s'entr'ouvrit sans que la chanteuse l'entendit, et la tête du vieux Florestan se pencha au dehors, toute entourée d'une toison jaunâtre de cheveux ébouriffés.

Comme la plupart des artistes, Florestan n'était pas matinal.

Ce matin-là, dans son lit, il s'étira languissamment, lorsqu'il avait entendu la voix ravissante de sa protégée.

Surpris et charmé à la fois, il s'était levé en hâte, désireux de ne rien perdre d'une chanson qui, de loin, lui paraissait fort élégamment modulée.

Plus tard, Florestan put se convaincre que Dolorès avait une jolie voix de soprano, qui ne manquait que d'un peu d'étendue pour être tout à fait prenante.

Il la laissa chanter jusqu'à en perdre le souffle, et, subitement, salua le dernier son d'un crépitement d'applaudissements.

Dolorès rougit, releva la tête, et fut sur le point d'éclater de rire à la vue de la toison hirsute qui entourait la tête de son vieil ami.

Florestan, quand il n'était pas peigné, avait l'air d'un mouton, d'un très vieux mouton, et rarement il lui arrivait de sortir de sa chambre autrement que rasé, calamistré, en un mot tiré à quatre ou cinq épingles.

Ce matin, séduit par l'art, il s'était laissé emporter par l'enthousiasme, et n'avait plus songé à sa tenue quelque peu négligée.

La mimique de Dolorès lui fit comprendre ce qu'il avait oublié. Il lui fit un petit signe amical, et referma sa fenêtre.

Au déjeuner, Florestan, encore tout ému de la découverte qu'il venait de faire, avait jugé bon d'arborer un costume en harmonie avec son état d'âme.

Dolorès, espiègle, lui demanda à quel fait sublimaire elle devait attribuer la tenue fringante et la joie qui brillait dans les yeux de son vieil ami.

— Ah! ma chère enfant, j'ai fait une découverte, ce matin, qui m'a absolument mis le coeur en fête!

— Laquelle? fit Dolorès, ingénument.

— Eh! vous le savez bien, petite cachottière!

La jeune fille chercha vainement. Elle ne pouvait imaginer que sa gaieté du matin fut la cause de l'extase de Florestan.

— Je vous assure, reprit-elle, je ne vois pas...

— Vous ne savez donc pas, enfant, que vous possédez une voix délicieuse.

— Délicieuse, oh! vous êtes galant et vous exagérez!

Florestan parut contrarié.

— J'ai assez l'expérience des choses vocales, ma petite, pour que vous me croyiez.

« Vous avez une voix de soprano dramatique de premier ordre, là!

— Pas possible! s'écria Dolorès.

— Comment! ça ne vous enthousiasme pas plus que cela, ce que je viens de vous dire?

— Moi! Pourquoi donc? J'ai toujours eu la même voix, que je sache, et ce n'est pas parce que vous l'avez dotée d'un qualificatif que je vais en concevoir l'orgueil!

— Oh! la charmante enfant! ne put s'empêcher de murmurer l'artiste. Mais comment se fait-il que vous ne m'avez pas dit cela plus tôt, petite cachottière?

— Je n'avais pas besoin de vous mettre tout de suite au courant de tous mes défauts, vous aurez bien assez de temps de les connaître les uns après les autres.

La conversation demeura enjouée jusqu'à la fin du repas.

Après le dessert, Florestan pria Dolorès de chanter en s'accompagnant.

Elle l'avait fait jadis avec assez de facilité, mais la pratique lui ayant manqué, elle eut beaucoup de mal à retrouver l'air enfantin sur lequel elle avait fait son premier essai.

Florestan paraissait plongé dans une foule de pensées. Quand Dolorès eut quitté le piano après ses essais infructueux, elle fut surprise de voir le vieil artiste, quelques minutes auparavant si gai, prostré dans son fauteuil.

Elle s'approcha de lui, mit ses deux mains fines et blanches sur ses épaules, et lui demanda doucement si elle lui avait causé une peine ou une désillusion quelconque.

— Vous, mon enfant, mais pas du tout... Je pensais... à quelque chose de si vague, de si imprécis, de si flottant encore dans mon esprit, que j'aurais vraiment tort de vous en entretenir maintenant.

« Peut-être plus tard, quand ce sera plus mûri, pourrai-je vous faire part d'une idée qui m'était venue... »

Dolorès se fit câline, approchant son visage de celui du vieillard:

— A mon sujet... cette idée?

— Bien sûr, ma petite! Vous seule pouvez m'intéresser, et à qui donc voulez-vous que je songe, si ce n'est à vous?

— Oh dites-moi ce que vous aviez pensé à mon sujet, dites... Cela me ferait tant plaisir? Je suis sûre que ce ne peut être qu'une bonne idée que vous avez eue?

— Qui sait? fit le vieillard, en levant les yeux au plafond en une muette interrogation des souvenirs anciens.

Dolorès n'osa pas insister devant l'air grave de l'artiste. Elle alla s'asseoir sur un petit tabouret près de la fenêtre, et entreprit de lire un roman déniché dans la bibliothèque de Florestan, avec sa permission.

C'était le premier volume du *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier, oeuvre favorite du patron de céans.

Elle essaya de s'intéresser à sa lecture.

[Lire la suite la semaine prochaine]

**LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE**

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757\*

**GEORGES POIRIER**  
Président

**GEORGES POIRIER, fils**  
Vice-président

**ODILON RIENDEAU**  
Chef du tirage

**CHARLES SAURIOL**  
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

## LE CHAMP DE TIR, UNE ECOLE DE CHARME

Un moyen à la fois efficace et agréable d'acquérir de la pondération, c'est de s'adonner au tir à la cible! Les tireurs d'élite assurent que ce sport favorise la coordination de la pensée et des mouvements qui engendre un regain de confiance en soi.

Quelle que soit leur motivation, de plus en plus d'hommes et de femmes occupent leur loisir à apprendre le maniement des armes. Selon les chiffres de la Dominion Marksmen, il y a au Canada environ 20,000 tireurs à la cible à la carabine de petit calibre et un nombre équivalent qui tirent à la carabine de gros calibre, revolver ou pistolet ou qui s'adonnent au tir à la volée ou au skeet.

Un temps, le tir était un sport exclusif aux hommes. Mais récemment des femmes ont constaté, d'abord, que les fusils se manient facilement et puis que voilà un sport où elles peuvent rivaliser avec les hommes sans handicap physique.

« Rien n'empêche une femme de tirer aussi bien qu'un homme », selon Mme Esther Thompson, tireuse d'élite de Toronto. L'été dernier, Mme Thompson a remporté le championnat féminin du Canada à la carabine de match lors des tournois tenus au champ Connaught, près d'Ottawa. Il y a sept ans qu'elle participe à des tournois et c'est son mari qui l'a persuadée d'essayer ce sport. « Maintenant, il faut l'entendre maugréer lorsque j'enregistre un meilleur score que lui! » nous confie-t-elle.

Le tir est un sport où tout le monde a des chances égales de se distinguer : homme ou femme, adolescents et adolescentes, même la personne handicapée. Et les fervents prétendent que leur sport est le plus « honnête » de toutes les épreuves de concours : impossible d'y tricher — le score est là sur la cible où chacun peut le vérifier.

Notre pays compte des centaines de clubs de tir où des experts initient gratuitement les novices. Quiconque aimerait organiser et diriger un nouveau club peut obtenir tous les renseignements nécessaires, y compris les détails des concours gratuits, en s'adressant à la Dominion Marksmen, C.P. 10, Montréal, P.Q.

## LE SYSTEME DES DOUCHES EST BEAUCOUP MOINS COMPLIQUE QU'A L'EPOQUE DES GRECS

Les êtres humains ont toujours aimé prendre des douches. Les premières données à ce sujet nous proviennent de l'histoire ancienne. Les habitants de la Grèce antique connaissaient les douches, selon les annales de l'époque. Ils se servaient d'un immense bol rempli d'eau claire et limpide, situé sur un piédestal haut de trois pieds. On se tenait sur le piédestal et se servant d'un aspergeoir spécial, on se rafraîchissait en se jetant de l'eau partout sur le corps.

Aujourd'hui, le système est beaucoup moins compliqué. Comme beaucoup de familles aiment avoir une douche dans la maison, histoire de régler quelque peu le problème de la congestion dans la chambre de bain principale, les fabricants d'accessoires modernes ont réglé le problème.

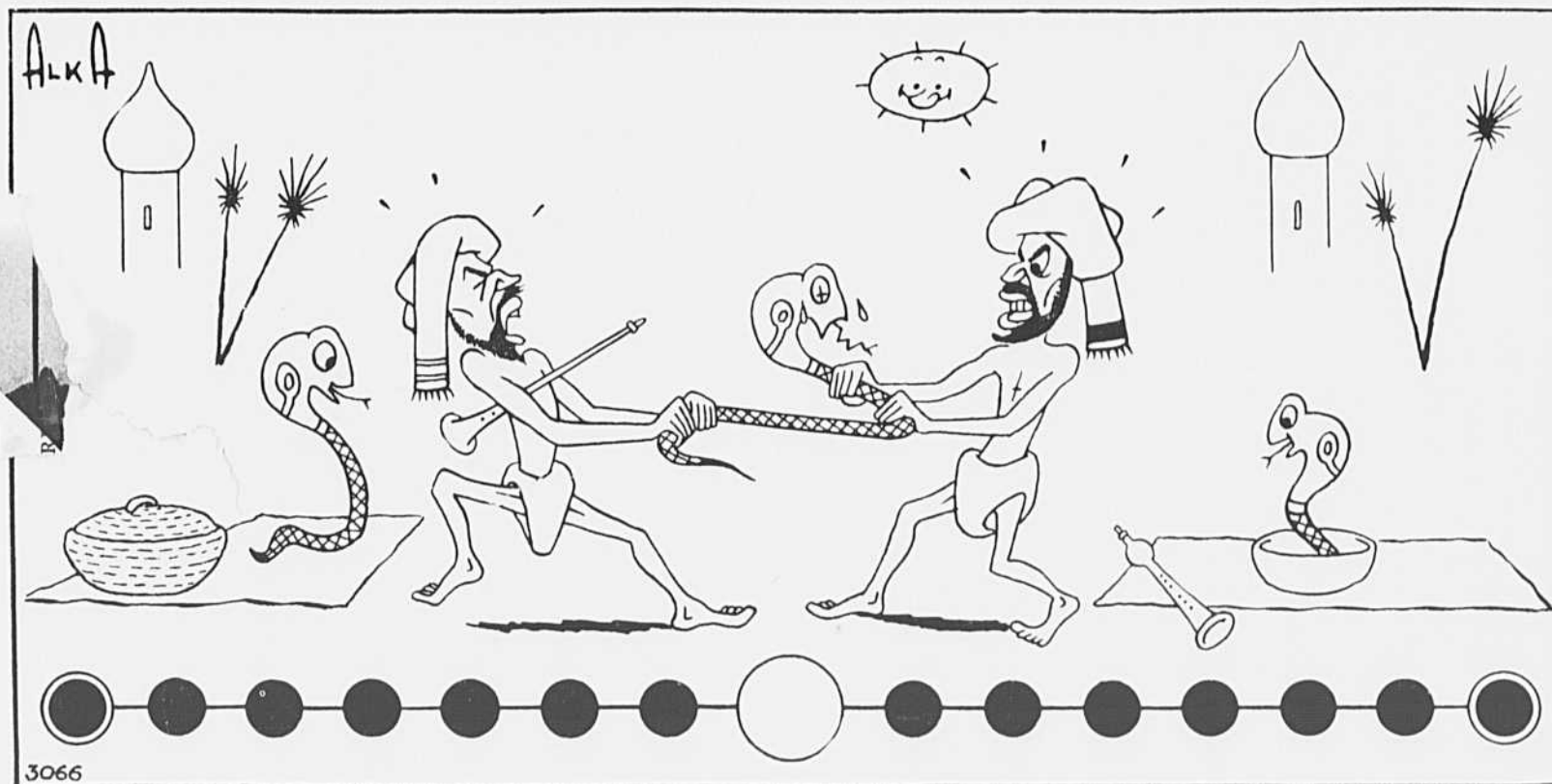
Disons tout d'abord que dans plusieurs anciennes maisons, il y a beaucoup d'espace perdu, que ce soit au sous-sol, dans un vaste corridor ou sous l'escalier. Avec la mise sur le marché des nouveaux cabinets-douches, préfabriqués, en métal, le problème est rapidement résolu. Autrefois, les douches semblaient être le privilège des familles riches seulement. Aujourd'hui, au contraire, n'importe qui peut se faire installer une douche chez lui.

On peut installer un cabinet-douche n'importe où dans la maison. Le coin préféré toutefois est encore au sous-sol. Songeons un instant aux nombreux avantages de ces douches. Les enfants qui ont joué plusieurs heures à l'extérieur, aimeront se rafraîchir rapidement avant de faire leurs devoirs ou d'étudier. Pour le chef de la famille, qui au printemps ou en été a passé plusieurs heures dans son jardin ou dans ses fleurs, c'est bon également de prendre une bonne douche.

A tous ceux-là, on conseille de consulter un entrepreneur en plomberie et chauffage car il est l'expert en la matière. On recommande également de s'adresser à lui pour l'installation de ces douches d'une seule pièce. Nombreux sont les usages de ces douches. Les amateurs de bain ture peuvent s'en servir. Il suffit d'ouvrir le robinet d'eau chaude et attendre que la vapeur ait enveloppé tout le cabinet. On s'installe ensuite sur un petit tabouret et on prend le bain désiré.

Il n'est donc plus nécessaire de posséder une installation spéciale, comme c'était la mode dans la Grèce ancienne, pour prendre une bonne douche, grâce aux accessoires modernes mis sur le marché par les fabricants.

# MON COBRA!...



Ces deux charmeurs de serpents se disputent pour un cobra! Qui l'emportera? Ce jeu se joue à deux, à l'aide d'un dé à jouer. On place un pion, qui représentera le cobra, sur le rond blanc au milieu du jeu. Chacun à tour de rôle jette le dé et fait avancer le pion-cobra vers son côté d'un nombre de boules noires égal au nombre de points obtenus. L'autre joueur, compte tenu des points qu'il aura jetés, fait revenir le

pion dans sa direction. Et ainsi de suite. Le gagnant est celui qui aura fait entrer EXACTEMENT le pion dans son « panier », c'est-à-dire dans le rond noir entouré d'un cercle blanc. Si les points jetés sont supérieurs au nombre de cases qui restent à parcourir, il faut revenir en arrière, achevant de compter les points. Et voilà! Bon amusement!



## Trois Magazines qui rajeunissent en vieillissant

LE SAMEDI  
LA REVUE POPULAIRE  
LE FILM

Remplissez notre coupon d'abonnement à l'intérieur

Les Publications Poirier, Bessette  
& Cie, limitée

## Le Samedi

70 ans

en dépit de ses quelques lustres d'existence, offre à ses lecteurs un visage nouveau, rajeuni. La formule neuve qui lui vaut ce rajeunissement s'inspire de l'évolution même du Canada français. Aux Canadiens qui ont le goût du monde, de l'aventure, de l'actualité, *Le Samedi* offre des reportages nombreux et variés grâce auxquels le monde entier pénètre dans votre foyer. Nos lecteurs nous le font savoir : il y a de tout dans *Le Samedi*. Lisez-le, vous admettrez ensuite, comme eux tous, que « d'un SAMEDI à l'autre, la semaine passe vite »

10 SOUS L'EXEMPLAIRE

## LA REVUE Populaire

50 ans

célèbre cette année son 50<sup>e</sup> anniversaire. Fondée à Montréal, en 1908, par Ferdinand Poirier, elle est encore la propriété de la famille Poirier — laquelle possède et administre également LE SAMEDI et LE FILM. Après cinquante ans d'existence, La Revue Populaire est partout reconnue comme le magazine par excellence de la Canadienne. Ses principales collaboratrices canadiennes sont : Mme Jules Fournier, Mme Lucette Beauchemin, Mme Odette Oigny, Mme Louise Gilbert-Sauvage et Mme Enguerrand Conrad. Ses chroniques féminines nombreuses et variées, son roman complet, ses pages de modes abondamment illustrées, sa chronique culinaire, etc., en font vraiment le mensuel idéal de la Canadienne.

20 SOUS L'EXEMPLAIRE

## le FILM

40 ans

le plus ancien et le plus à la page de nos magazines de cinéma, a connu, lui aussi, une longue et brillante carrière. Il existe déjà depuis quarante ans. On y trouve de tout sur le cinéma américain, français, anglais et italien. Un roman complet. Abondantes illustrations.

10 SOUS L'EXEMPLAIRE

Nous rappelons aux nombreux lecteurs et lectrices de nos trois magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM que leur prix au numéro et à l'abonnement n'a jamais été majoré en dépit de l'augmentation constante du coût de revient. C'est-à-dire (et nous tenons à ce que le public sache) que tout augmente, d'année en année : les salaires, le prix du papier, les bénéfices marginaux du personnel, etc., sauf le prix de nos magazines. Le prix des journaux double. Les nôtres ne bougent

LA SALLE DE LECTURE  
CHAMBRE DES COMMUNES  
OTTAWA ONT  
8159-C-91956